

Le prisonnier

Thomas Disch

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



SCIENCE-FICTION
Thomas Disch

LE PRISONNIER



Thomas M. DISCH
LE PRISONNIER
PRESSES DE LA RENAISSANCE

Le titre original de cet ouvrage est : THE PRISONER

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR JACQUELINE HUET

© 1969, Incorporated Television Co, Ltd.

© 1977, A. P. Films Ltd. Published by arrangement with Charter Communications, Inc. All rights reserved.

© 1977, Presses de la Renaissance, pour la traduction française.

ISBN : 2 - 266 - 00749 - 1.

PREMIÈRE PARTIE

*J'ai étudié pour parvenir à établir une comparaison entre la prison
que j'habite et le monde.*
Shakespeare, Richard II

CHAPITRE I - LE GRAND HÔTEL

— Vous êtes déjà venue ici ? demanda-t-il.

— N'était-ce pas ici que nous sommes venus, la dernière fois ?

— Ce n'aurait guère été possible. Notre dernière rencontre s'est située à... Trêves, si mes souvenirs sont exacts.

— Les miens, selon toute apparence, ne le sont pas. C'est à vous voir que tout prend une allure de *déjà vu*. Les lustres, les fleurs, et même ce garçon avec la lippe des Habsbourg, tout cela est exactement semblable au souvenir que j'en ai gardé.

— Si c'est là ce qui vous donne un sentiment de déjà vu, on peut dire que vous avez un passé fort agréable.

— Et vraiment pas grâce à vous, mon très cher.

Il toucha du doigt son verre vide.

— Un autre ?

— Ne disiez-vous pas que vous étiez terriblement pressé ? Et puis ce serait un grave manque de respect pour la bisque. Que voici, d'ailleurs.

Le garçon à la moue impériale entreprit d'officier autour de la bisque, tandis que, ayant terminé la première escarmouche, les deux convives opéraient quelques menues modifications de leur stratégie. Le sommelier apporta la bouteille de solera dont l'étiquette se décollait à moitié.

— Très bien, dit-il. Ensuite, avec le saumon, coindreu château grillet.

— Et lui aussi, je l'ai déjà vu, dit-elle. Avez-vous remarqué la drôle de bague qu'il portait ? Non, les hommes ne remarquent jamais la façon de s'habiller des autres hommes. C'est délicieux. Si le gibier est seulement moitié aussi bon, je vous épouse. Que diriez- vous de ça ?

— Cela pourrait me tenter. Je n'ai jamais eu de femme.

— Je ferais une épouse charmante, je crois. Vous n'auriez jamais à rougir. Je parle français, allemand, polonais, et probablement quelque chose d'autre. Disposant de mes propres sources de revenu, je ne vous coûterais pas grand-chose – sauf à Noël – et pourtant j'aurais sans cesse l'air de vous avoir coûté les yeux de la tête ! Chaque fois que vous manquerez de confiance en vous...

— Cela ne m'arrive jamais.

— ... Mes adroites flatteries vous redonneraient courage. Et je ne suis pas beaucoup, beaucoup trop jeune, vous ne trouvez pas ?

— Pas le moins du monde.

— Redoutez-vous que je me montre trop frivole ? Me reprocherez-vous le côté *colora turc* ? Vous êtes pourtant bien placé

pour vous rendre compte que mon côté sérieux est exactement aussi sérieux que le vôtre. Prenez l'air sérieux. Oh, formidable ! Toutes ces rides, la force de caractère qu'elles suggèrent !

— C'est cette grosse ride-là, sur mon front, qui fait ça.

— Et tant d'autres choses.

— Vous avez des qualités, vous aussi.

— Et chacune complète l'une des vôtres. Imaginez notre entrée dans une pièce. Tout autour de nous l'on murmure, sur nous convergent les regards de tous les hommes. Et aux accents de la valse, vous me prenez dans vos bras.

— Que disent les murmures ?

— Que vous avez quarante-huit ans et que vous êtes toujours célibataire.

— Trente-huit.

— C'est la même chose, mon très cher. Nous aurons tous les deux nos petits secrets, dans les tiroirs de la commode, cachés derrière des paires de bas. Je vous aurais bien donné quarante ans.

— Vous écoutez trop ce que les autres murmurent.

— Alors, abandonnons-les. Ils ne nous sont rien. Partons seuls. Aux Seychelles ? Aux Philippines ? On dit qu'elles sont assez calmes désormais.

— Mais nous n'écouterons pas les on-dit. Nous attachons trop de prix à notre indépendance.

— Où irons-nous, alors ? A vous de me le dire.

— Au pays de Galles.

— Oh, pas le pays de Galles ! Il faut quand même établir une distinction très nette entre indépendance et ennui.

— Hélas ! chérie, j'ai déjà signé les papiers. Je suis engagé.

— Alors, on ne joue plus ? C'est sérieux ?

— J'espère, avec tout l'argent que cela m'a coûté.

— Où ça, au pays de Galles ?

— Pembroke, l'un des plus jolis noms de la carte.

— Oh, je vois déjà l'allure que cela aura – toutes les petites villas de pâte d'amande, et une vieille église du XIV^e en pain d'épice. Les braves indigènes occupés à dégoiser au pub, les bateaux de pêche dans le soleil couchant. Vous habiterez une cabane à outils rénovée.

— Non, une maison de gardien, en fait, je l'ai louée à l'agence Chandler et Carr.

— Qui vous en a montré des photographies.

— Et un plan.

— Coquet pavillon, tout confort.

— Presque.

— Je n'en crois rien. Cela ne vous ressemble pas. Et votre travail, alors ?

Il garda un moment le silence, le premier point de la partie venait d'être marqué.

— J'ai pris ma retraite.

— Ça, je ne le crois pas. Comment, vous ? Sauf, bien sûr, si c'est ce que l'on vous a dit de dire !

— Non, j'ai nettement eu l'impression que l'on ne désirait pas du tout que je le dise. Mais je le dis, je l'ai fait, j'ai pris ma retraite.

— Dieu du Ciel, pourquoi ?

— C'est un secret que j'ai fourré dans un tiroir de commode, derrière mes bas.

Et voilà, égalité : un point partout.

— Et la commode elle-même ? Dans les solitudes rurales de l'improbable Pembroke, j'imagine ?

— Encore à Londres, selon toute probabilité. Je ne l'ai achetée qu'aujourd'hui. C'est la raison de notre rencontre ici. J'ai arpenté Bond Street toute la journée pour me meubler.

— Ce n'est donc pas parce que nous sommes à deux pas de Grosvenor Square ?

— Je m'étais dit que cela pouvait être plus pratique pour vous.

— Ça ne marchera jamais, vous le savez bien. Enfin, pour l'amour du Ciel ! Ne me dites pas qu'on peut aller leur dire qu'on se désintéresse de tout ça...

— C'est ce qui vous trompe, Liora, on le peut tout à fait.

— Vous m'avez appelée Liora. C'est gentil.

— C'est votre nom.

— C'est le nom que porte mon passeport. Vous êtes un amour. Et vous croyez vraiment à l'intégrité, au sens de l'honneur et tout et tout. Oui, je vous remercie, encore un tout petit peu... 1872 ! Et sans note de frais ?

Quand le sommelier fut reparti, elle poursuivit :

— N'est-ce pas ce que l'on appelle un anneau maçonnique ?

— J'ai oublié de regarder.

— Et il se cire la moustache. Jamais je n'ai embrassé une moustache cirée. Vous vous rappelez, quand vous m'avez embrassée, à Bergame ?

— Bergame ? C'est là que je ne vous ai pas embrassée.

Il venait de marquer un point haut la main. C'était lui qui menait.

— Oui mais vous en avez eu envie. Mais pourquoi prenez-vous l'air si sérieux maintenant ? C'est à cause de moi ?

— Oui.

— Pas du tout. Vous êtes en train de repenser à votre mobilier. Vous avez des regrets. Qu'est-ce que vous avez acheté ? Où ? Combien cela vous a-t-il coûté ?

Il fit mine de compter sur ses doigts.

— Quatre chaises Chippendale chez Mallett. Chez Cornélius, une table d'acajou copie d'une pièce exposée dans un musée. Un tapis de Chiraz à motifs en poire, un secrétaire Riesener très restauré. Oh, et puis des tas de petites choses, je ne sais plus combien...

— Tout cela est imaginaire.

— Non, je les ai bel et bien vus et j'aurais pu en avoir envie. Pour tout dire, je me suis contenté de choisir quelques objets de première nécessité au magasin Liberty's. Voilà le saumon.

Sans être de première nécessité, le saumon meublait assez bien le plat sur lequel il fut présenté. Le coindreu fut débouché, goûté et approuvé. On suggéra un richebourg 1929 pour accompagner le gibier qui allait suivre. Leur conversation, dans le cadre de ce restaurant, au fil d'un tel repas, semblait ne rien devoir au hasard. L'ordre dans lequel se succédaient les plats ne commandait pas seulement les vins qu'ils buvaient mais encore les mots qu'ils prononçaient et les regards qu'ils échangeaient. Leurs erreurs elles-mêmes dénotaient des joueurs de grande classe.

C'était à elle de jouer.

— Et qu'est-ce que vous comptez faire – oui, faire – au pays de Galles ? Pêcher ? Méditer ? Rédiger vos mémoires ? Découvrir quelques ressources cachées de votre nature ? Ou vous adonner à un violon d'Ingres ?

— Qu'est-ce qui est courant, pour les gentlemen de la campagne, de nos jours ?

— L'alcoolisme.

Ce qui aurait pu lui suffire à égaliser sans le regard dont elle avait accompagné cette remarque. Elle repartit aussitôt à l'assaut.

— Quand partez-vous ?

— De Paddington, à 11 h 30.

— Ce soir ?

Il approuva de la tête.

— C'est ridicule ! Vous m'avez invitée ici... pour dîner seulement... et m'apprendre que vous partiez ?

— Je pensais que cette sortie vous serait agréable et que vous voudriez me dire au revoir.

— Vous ne m'avez guère donné le temps de dire autre chose. J'avais espéré... bah, vous savez très bien ce que j'espérais.

— Dites plutôt que vous en étiez persuadée, oui.

Il avait pris un énorme avantage : elle en était réduite à parler sans détours.

— En fait, pourquoi vouliez-vous me voir ? Vous refusez de dire que vous m'aimez, et vous refusez de dire que vous ne m'aimez pas. Vous êtes là devant moi, caché derrière vos rides et votre ironie

décoratives. Vous savez, si vous ne me faites pas confiance, à moi, vous ne ferez jamais confiance à personne. Vous faites étalage de vos airs mystérieux comme un nouveau riche arbore une grosse chaîne de montre en or. Ne venez pas vous étonner si quelqu'un tire dessus pour essayer de vous la piquer.

Elle s'appuya au dossier de sa chaise, les doigts sur l'émeraude qui pendait à son cou pour jouir des points qu'elle venait de marquer.

Le garçon boudeur disposa de nouveau la porcelaine sur la table selon une géométrie rigide et connue de lui seul. Le dîner approchait de son point culminant.

— Vous trouvez que j'ai l'air juif ? demanda-t-elle.

— Vous avez l'air sombre et mystérieux. Votre visage exprime une grande force de caractère.

— Et vous refuseriez de remettre votre départ à demain soir ?

— Ma place est réservée pour ce soir. Navré, Liora, mais ma décision est prise.

— Ou quelqu'un l'a prise pour vous, cela ne fait pas de doute.

Mais il avait manifestement gagné la partie. Elle le concéda par un sourire et se mit à parler de tout et de rien.

Quand ils quittèrent le restaurant, à 22 h 45, le garçon à la lippe impériale, ignorant les appels pressants d'autres clients, débarrassa la table des tasses et des verres qui s'y trouvaient encore. Sa moue s'accrut devant le petit vase vide d'où la brune avait soustrait l'unique rose.

Il remplaça la nappe à peine salie par une nappe immaculée, sur laquelle il plaça, à côté de nouvelles fleurs, la petite plaque de bois portant gravé et doré, le numéro de la table : 6.

CHAPITRE II - UN ALLER-RETOUR POUR CHELTENHAM

Toutes prêtes, ses deux grosses valises identiques attendaient déjà sous le faux miroir du vestibule, disposées comme pour quelque mystérieuse démonstration géométrique. Dans la pièce de réception, le maître d'hôtel, un nain muet et vaguement oriental, pressa le bouton qui commandait l'écran protecteur finement ornementé : il entra. Le maître d'hôtel lui tendit ses gants.

— Le téléphone ? s'enquit-il.

Pour toute réponse, le maître d'hôtel souleva le récepteur de son support et le lui tendit. La ligne était coupée.

— Parfait. La Locuste est au garage, j'imagine ?

Le maître d'hôtel opina du bonnet.

— Je ne suis pas particulièrement pressé. Quand elle sera prête, vous pourrez la conduire jusqu'à Carmathen. De là, vous m'enverrez un télégramme.

Il se détourna pour examiner la pièce une dernière fois. Masqué par des housses, le mobilier avait perdu toute personnalité et ne lui causa pas le moindre regret sentimental. Comme les pavillons abandonnés de quelque Foire universelle, la pièce semblait attendre impatiemment d'être laissée à elle-même, à son déclin pittoresque et désolé.

Il enfila les gants de chevreau en agitant les doigts.

Le moment était venu des gestes rituels du départ ; fermeture des rideaux, bruits de clefs dans des serrures. Le maître d'hôtel se tenait à l'autre bout de la pièce ; tirant une clef de la poche de son gilet, il l'introduisit dans la porte vitrée de la bibliothèque et la fit jouer.

— Pas le Dickens.

Docilement, le maître d'hôtel se haussa sur la pointe des pieds pour atteindre au quatrième rayon et y prit un mince in-seize relié de marocain usé. Il referma la bibliothèque à clef, traversa la pièce en glissant un peu sur le parquet nu et tendit le volume à son propriétaire.

— Oui, cela fera tout à fait l'affaire.

Il glissa le livre dans la poche de son imperméable.

— Eh bien, au revoir.

Le maître d'hôtel leva une grosse patte gantée de blanc en signe d'adieu.

Dans le vestibule, il plia les genoux, referma les deux mains sur les deux poignées et se redressa, portant les valises. L'écran d'acier coulissa avec un ronronnement et se referma hermétiquement sur son passé. Du pied, il ouvrit la porte d'entrée, le taxi attendait, luisant

sous la pluie.

— Paddington.

— Il est 11 h 15, monsieur. Il n'y a plus de train, à cette heure-ci.

— Mon train est à 11 h 30.

Le chauffeur haussa les épaules, tourna son compteur qui se mit à égrener les fractions de *miles* et de livres sterling au long de Brompton Road, puis de Knightsbridge, tout autour de Hyde Park puis dans Gloucester Terrace.

L'horloge de la gare marquait 11 h 30.

— Merci monsieur. Merci beaucoup.

Portant ses deux valises, il se dirigea vers le quai numéro 6. Un poinçonneur revêtu d'un uniforme bleu lui fit signe de se dépêcher. La gare était aussi déserte que le sont ces cathédrales écartées que les touristes n'arrivent jamais à trouver. Liora avait justement parlé de ces cathédrales, Salisbury, Winchester, Wells, sous les bombes.

Tandis que l'employé cherchait à introduire le ticket dans sa poinçonneuse, il jeta un coup d'œil en arrière, pensant l'avoir aperçue. Ce n'était qu'une jeune Américaine vêtue de surplus militaire, assise sur un sac à dos, appuyée contre le rideau de fer d'un vert acide du kiosque à journaux. Elle dormait ou semblait dormir.

Le contrôleur des wagons-lits l'attendait devant le wagon bleu pour l'aider à transporter ses bagages. Avant qu'il eût atteint son compartiment, le train s'ébranla.

— J'arrive à quelle heure ?

Le contrôleur jeta un coup d'œil au billet qu'il lui avait tendu.

— A 6 h 30. On change de machine à Bristol puis à Swansea.

Dans sa cabine, son lit était fait, le drap replié pour l'accueillir, l'oreiller rebondi. Il tira le store, enleva son imperméable, ses gants.

Il se mit à lire.

Sur le petit écran de sa propre cabine, le contrôleur observait l'homme qui tournait les pages de son petit livre en se balançant au rythme du train. Il se désolait de le voir souvent revenir en arrière et poussa un soupir de soulagement quand il atteignit enfin la dernière page du mince volume. Alors il se leva et entreprit de se déshabiller tout en se balançant au rythme du train. Il dénoua son nœud papillon noir et défit ses boutons de manchette. D'un mouvement d'épaule il se débarrassa de sa veste de smoking, dégrafa sa large ceinture de soie, fit glisser les bretelles de ses épaules, déboutonna sa braguette et retira son pantalon.

Il suspendit pantalon, veste et chemise à l'intérieur du petit placard en imitation bois et déposa sur l'étagère boutons de manchette, cravate et ceinture. Puis il amena la poignée de la porte sur la position FERMÉ.

Il sortit alors pendant quelques instants du champ de la caméra en circuit fermé. Le microphone capta un bruit d'eau qu'on faisait couler. Il revint, nu maintenant, jusqu'à son lit et ouvrit entièrement le drap du dessus. Le contrôleur, qui n'était probablement pas plus vieux que l'homme qu'il surveillait mais avait pourtant depuis longtemps perdu la forme, eut un bref instant pour admirer la solidité de ces membres, la ligne de ce torse élancé. Puis la lumière s'éteignit.

— La caméra infrarouge, ordonna une voix.

Le contrôleur manipula un bouton sur le côté de l'écran. Une tête d'homme y apparut alors, posée sur les mains et les bras repliés de son propriétaire. La tête se balançait au rythme du train. L'homme regardait droit dans les objectifs dissimulés au plafond. Il lui fallut plusieurs minutes avant de fermer les yeux, et encore son visage ne se détendit-il pas. Il était deux heures et quart.

Le contrôleur prit un magazine et déchiffra la légende de chaque photographie. A trois heures moins le quart, la tonalité en sol mineur d'un petit vibreur d'alarme le fit lever.

L'homme dormait enfin.

Le contrôleur enfonça une touche marquée VENTILATION en bas de l'écran, et regarda le masque descendre sur le visage de l'homme. Quand le masque se retira, les muscles faciaux s'étaient enfin quelque peu relâchés.

Le contrôleur sortit dans le couloir et tira le signal d'alarme. A l'aide de son passe-partout, il ouvrit la porte du compartiment de l'homme.

Il tira du lit le corps apparemment sans vie. A douze voitures de distance, la motrice ulula. Il se pencha pour bien assurer sa prise sous les aisselles. Le sol tanguait.

Quatre hommes s'étaient rassemblés dans le couloir.

Ils regardèrent le contrôleur tirer le corps sur la moquette acrylique beige sans faire mine de l'aider. Des lumières clignotaient à l'extérieur des fenêtres. Le train arrivait en vue de Cheltenham, très en avance sur l'horaire. Il s'immobilisa le long du quai de chargement d'un entrepôt de câbles. Tandis que les quatre hommes descendaient l'homme endormi sur le quai de planches, le contrôleur retourna à la cabine pour y chercher les deux valises, puis une nouvelle fois pour les vêtements et le petit volume de *Mesure pour mesure*. Il eut à peine le temps de déposer tout cela sur le quai et le train s'ébranla de nouveau. D'énormes bobines de câble défilaient de plus en plus vite. Les quatre hommes regagnèrent chacun son compartiment.

Le contrôleur remit de l'ordre dans la cabine, tapa l'oreiller pour le regonfler et nettoya le petit lavabo.

A Cheltenham on changea la motrice. Vers quatre heures, le train roulait vers Paddington. La pluie n'avait pas cessé de tomber.

CHAPITRE III - LE VILLAGE

Eveil.

Sirupeuse musique d'ambiance, courbatures. Il frotte les fragments de sommeil qui s'incrustent encore au coin de ses yeux. Le voilà éveillé. Il a ses chaussures sous les yeux, disposée chacune sur une des deux valises identiques. Les lacets pendent des œilletons.

Il tapote sa poche de poitrine. Il se lève. Dégrafée, sa ceinture de soirée glisse le long de son pantalon tire- bouchonné. La musique d'ambiance devient celle d'une stupide opérette.

La pièce entière, bancs de bois vernis, vitres encrassées de suie, air surchauffé, plancher usé mais bien balayé, ardoises jumelles des Arrivées et des Départs, horloge bruisante, gros tuyau coudé en L joignant le poêle au mur, est d'une authenticité touchante.

S'il faut en croire l'horloge bruisante, il est neuf heures et trois minutes. Une affirmation que la lumière filtrant par les fenêtres grillagées vient confirmer. FERMÉ annonce l'écriteau qui pend de travers devant le guichet qu'obture une grille. Oh, quelle belle matinée !

Il y a une arrivée à 6 h 30. Il n'y a pas de départ.

Il sort sur le quai dans l'indubitable lumière du soleil, sous des cirrus parfaitement vraisemblables, dans une odeur de créosote. Un grand écriteau de bois peint en blanc — Propriété du Village – est là pour l'accueillir à... A ? Sur toute la longueur du quai nul écriteau ne l'annonce. Pour l'accueillir donc au Village en soi, au Village dans l'absolu.

Il noue ses lacets et, devant le miroir qui vante une marque de chewing-gum, il refait son nœud papillon. Sa coiffure n'a pas été dérangée par le sommeil. Il glisse sa large ceinture dans la poche de son imperméable.

Il va récupérer ses valises et suit au long du quai les flèches conduisant aux TAXIS. Un sentier de gravier bordé de massifs de rhododendrons contourne la gare pour aller déboucher dans une rue effroyablement typique et pimpante, chef-d'œuvre de réalisme populaire et d'abstraction – comme une illustration de livre d'enfant. Une épicerie, un marchand de couleur et un boucher font face à une librairie-papeterie, un café et une teinturerie ; au-delà de ces emblèmes sociaux, des arbres, un clocher imposant, vaguement italien, de pierre de taille à toit de plomb, les cirrus et le ciel bleu.

La station de taxis est déserte. Passant avec ses valises devant la librairie (dont la vitrine vante les romans de B.S. Johnson et Georgette Heyer, divers livres de cuisine et manuels de jardinage, et l'autobiographie de Bertrand Russel), il entre dans le café au seuil

duquel l'accueille une grosse bouffée de graisse gaillonnante et cramée. La serveuse s'écrie :

— Beuark !

— Excusez-moi, dit-il, mais pourriez-vous m'indiquer...

— Si vous aviez vu ce feu !

Elle glousse, épongeant son gros visage rouge avec un torchon douteux.

— ... Le nom de cette ville ?

— Vous n'en auriez pas cru vos yeux. C'est bien simple : c'était à ne pas croire !

— S'il vous plaît.

— Une tasse de thé ?

Elle emplit une tasse au percolateur fumant et la dépose devant lui.

— Voici du lait.

Dans un petit pot d'acier inoxydable.

— Et du sucre.

Dans une coupe de verre.

Elle passe son torchon sur la boutade de plastique qui pend au-dessus de l'entrée basse de la cuisine : IL N'EST PAS NÉCESSAIRE D'ÊTRE *FOU* POUR TRAVAILLER ICI — *MAIS ÇA AIDE !* Elle lui jette un regard pour s'assurer qu'il a remarqué et voir s'il rira.

— Pourriez-vous me dire le nom de cette ville, s'il vous plaît ?

— Dites plutôt village.

Avec une moue boudeuse elle passe de nouveau le torchon sur la pancarte.

— Très bien, le nom de ce village, alors.

— Les villes, c'est plus grand. Personnellement, je n'aime pas les villes, elles sont impersonnelles. Les gens oublient que vous êtes un être humain. Nous sommes tous des êtres humains, non ? Voulez-vous du pain grillé ?

— Non, merci. Si...

— Des œufs ?

— Non. Je...

— On dirait pas que vous avez déjà pris votre petit déjeuner !

— J'ai bien peur d'être descendu du train par erreur. C'est pourquoi je vous demande le nom du village. Il a bien un nom, n'est-ce pas ?

— Pour qui me prenez-vous, monsieur ? Quand j'aurai répondu, vous me demanderez la date d'aujourd'hui, je suppose. Et puis, combien il y a de shillings dans une livre ?

De nouveaux tourbillons de graisse noire s'échappent de la cuisine, dans son dos.

— Ah, bon sang ! la barbe !

Elle se précipite dans la cuisine pour écraser ce regain d'incendie à grands coups de torchon.

Il pose de la monnaie sur le comptoir pour son thé et sort. Un minuscule taxi attend à la station. Le chauffeur agite sa casquette à carreaux.

C'est un petit homme très blond au teint rougeaud, une espèce de Scandinave en miniature. Il prend les valises et les balance sur la galerie.

— On dirait que vous vous en êtes pavé, cette nuit, fait-il remarquer.

— Ça se pourrait.

Le chauffeur lui ouvre la porte. Son sourire est d'une bonhomie mesurée au millimètre près.

— En route.

Une affichette de carton est collée à la vitre qui sépare le chauffeur du siège des passagers. CONDUISEZ PRUDEMMENT. LA VIE QUE VOUS MENEZ POURRAIT BIEN ÊTRE LA VÔTRE.

— Quelle belle matinée, hein ?

Il s'est glissé derrière son volant.

— Alors, où est-ce que je vous emmène ? Vous vous repentez ?

— Plaît-il ?

— Eh bien, vous vous repentez pour hier soir ? (Clin d'œil.) Ou est-ce que vous voulez au contraire que je vous conduise dans un bistrot ?

— En fait, je me disais que nous pourrions nous rendre jusqu'à la ville la plus proche.

— Laquelle ?

— Eh bien, quelle est la ville la plus proche ?

— Je ne fais que les petites courses, vous savez. Mais je peux vous emmener à la plage.

— Emmenez-moi au commissariat.

— Faut pas vous fâcher, monsieur. Pour une petite plaisanterie...

— Cela n'a rien à voir avec vous. Je désire seulement me renseigner au commissariat.

— Comme vous voudrez.

Le chauffeur démarre et son passager remarque que la conduite est à droite. Au-delà des boutiques de l'épicier, du droguiste et du boucher, la route se divise en deux dans la verdure et ils s'engagent dans le sens unique de gauche entre un parc désert et une rangée de villas de pain d'épice, petits cauchemars d'un charme inexorable.

— Dites-moi, demande-t-il au chauffeur avec une indifférence étudiée, comment prononce-t-on le nom de cette ville... ?

Le chauffeur se gratte le crâne.

— Vous savez... on ne peut pas dire que c'est une ville, c'est trop petit...

— Oui, c'est plutôt un village...

Sans ralentir, le chauffeur se retourne avec un grand, grand sourire.

— J'allais le dire !

Il se rencogne dans son siège recouvert de plastique et consacre désormais aux rues du village le genre d'attention sérieuse que l'on réserve généralement aux rages de dents. Dans le parc, les quinconces d'arbres soigneusement taillés alternent avec les plates-bandes de tulipes fatiguées à la tête tombante, et de coquelicots plus vigoureux. Les résidences qui regardent vers cette image de l'ennui provincial ont mis un point d'honneur à ne pas déparer sa respectabilité massive ; avec autant de caprice qu'un métronome, chacune de ces chaumières de sorcières reproduit fidèlement la folle gaieté de celle qui la précède et de celle qui la suit comme si toutes étaient habitées par des banquiers en chapeau haut de forme. Le hasard et l'entreprise individuelle n'ont pu, sans un sérieux coup de pouce, créer une atmosphère aussi uniformément oppressante ; à n'en pas douter, ce village a été conçu par un esprit unique et vaguement monstrueux ; une espèce de Walt Disney sinistre lâché en liberté sur le monde de la vie quotidienne.

Une question se pose : ce vaste décor est-il déjà habité ? Où sont les elfes, les gnomes et les fées ? Où sont les vierges du village et leurs soupirants ? Où, les vieilles vieilles femmes avec leurs robes à tournure et leurs bonnets blancs, les vieux, vieux hommes, suçant d'énormes pipes au fourneau sculpté en forme de visages grotesques et aussi ridés que les leurs ? Car le petit taxi n'a pas doublé un seul autre véhicule et la chaussée, à gauche, est aussi déserte que les allées semées de gravier, à droite. Il n'a aperçu, à bonne distance, qu'un seul jardinier accroupi parmi les tulipes. Il y a eu, bien sûr, la serveuse, et il y a maintenant ce chauffeur de taxi, mais ni l'un ni l'autre ne paraissent assez grands pour remplir cet endroit épouvantable. C'est comme si on avait mis des soldats de plomb de dix centimètres dans un décor exigeant des acteurs d'une taille presque humaine.

Le parc finit par mourir d'ennui et une église surgit au beau milieu de la chaussée. Elle semble presque réelle.

— Arrêtez, dit-il.

Et cela s'arrête.

Il descend. Il se dirige vers l'église. Il gravit la première, la seconde, la troisième marche. Il y en a beaucoup, beaucoup d'autres, avant la porte.

Cremone ? se demande-t-il.

Non, pas Cremone. Autre part.

Bergame ?

Pas Bergame non plus. Mais quelque part, en tout cas, quelque part, à n'en pas douter.

— Dites-moi, en voilà une belle église !

Le chauffeur de taxi miniature est sorti de son taxi miniature. Son approbation universelle enveloppe l'église, le parc, la matinée splendide sans qu'il accorde sa faveur à rien de particulier. Et puis, après tout, ce n'est peut-être pas une belle église. Qu'est-ce que les chauffeurs de taxi connaissent aux églises ?

— Vous êtes religieux ? s'enquiert le chauffeur.

Est-il religieux ?

— J'étais en train de me dire, dit-il (ce n'est pas une réponse, mais est-ce qu'on lui a fait, à lui, des réponses, depuis ce matin ?) que je suis déjà venu ici.

— Des tas de gens ont le même genre d'impression. Ici.

— Devant l'église ?

— Dans le Village, de manière générale. Ça a l'air d'être un effet qu'il a. Voulez-vous que je vous dise ce que j'en pense ?

— Oui ?

— Je pense qu'il représente quelque chose.

Il caresse son petit menton carré pour bien se délecter du mot *représente*.

— Les gens viennent ici d'ailleurs. Comme vous. Ils voient notre Village, et se mettent à penser qu'il a toujours manqué quelque chose à leur vie.

— Et c'est ce que le Village représente, ce qui manque à leur vie ?

— Bah, c'est une idée qui m'est venue comme ça...

Le chauffeur de taxi hésite. Manifestement, il n'est pas certain que les chauffeurs de taxi soient censés avoir des idées.

— Et cette chose qui manque, quelle est-elle ?

Le chauffeur tressaille et semble se lancer à la recherche de cet objet perdu sur les marches qui conduisent à l'église puis le long du clocher imposant, vaguement italien, puis dans les nuages.

— Quelque chose de bon ? ou...

— Oh, bien sûr ! quelque chose... je ne sais pas...

Il se tourne vers son taxi pour y trouver l'inspiration.

— Savoir se contenter !

Il triomphe.

— De quoi ?

— De quoi ?

— Savoir se contenter de quoi ?

Le chauffeur de taxi hausse les épaules.

— De ce genre de vie. Du genre de vie que le Village

représente.

— Comme vous savez vous en contenter, vous ?

— Oh, mon Dieu ! Mais voyons, bien sûr ! Dites, où voulez-vous en venir ? Où allez-vous ?

— Vous ne vous souvenez pas ? Au commissariat.

— Ah, ouais. Eh ben, allons-y, alors.

Le commissariat de police (qui n'est guère éloigné de plus de cinquante mètres de l'église) occupe la bâtisse de pierre grise qui devrait être logiquement le presbytère. Son toit percé de mansardes dépasse de la tête une plantation de jeunes ormes, chacun protégé du monde par sa prison personnelle de fer forgé dont les épieux déguisent leur férocité sous la forme délicate des fleurs de lis.

Il se dirige vers la porte (c'est le genre de porte qui invite à la cérémonie, comme un parent riche qui aurait condescendu à venir rendre visite à cette maison trop modeste après bien des hésitations), lentement, gravement, comme si sa propre dignité et son sérieux pouvaient faire honte à ce Village et le contraindre à faire preuve d'un peu plus de justice à son égard.

Il pousse la poignée de bronze de la porte. Il la tire. Il lit alors la petite carte insérée dans la minuscule case vitrée, au-dessus de la fenêtre. Son bref message est imprimé en lettres fleuries comme un faire-part de mariage.

Avec un merveilleux sens de l'à-propos, le chauffeur de taxi choisit précisément ce moment pour prendre le large. Il a déposé les deux valises au bord du trottoir.

Il traverse un massif de soucis pour aller se planter devant la fenêtre qui flanque la porte à sa gauche. Ses regards plongent dans ce qui semble être la salle d'attente d'un dentiste très à la mode. Les fauteuils sont décorés d'appuie-tête de dentelle jaune et les tables basses portent des numéros de *Vogue* et de *Bazaar*. Un document encadré (le diplôme du dentiste ?) tranche sur les douces fleurettes du papier mural. La pièce est vide.

Piétinant les soucis de plus belle, il gagne la fenêtre suivante. C'est le bureau du dentiste où une secrétaire installée devant le tek danois prend sous sa dictée le matin et où il démontre à ses clients, crayon en main, qu'ils n'ont rien à craindre et que « ça ne fera pas mal ».

A toutes les autres fenêtres, il trouve les rideaux tirés et les stores baissés. Aucun moyen de savoir, par conséquent, si les choses se passent aussi bien pour les patients qu'on le leur a fait espérer. Peut-être qu'il les endort. Ou se pourrait-il qu'il ait pris un tel soin des dents de tous les habitants qu'il ne lui soit plus resté qu'à plier boutique ? Abandonnant les soucis piétinés à une lente agonie, il revient prendre ses bagages. Les deux valises sont heureusement de

chez le bon faiseur et les poignées reçoivent parfaitement et confortablement la main de celui qui les porte. Il emprunte une rue résidentielle sur sa droite dans l'espoir qu'elle le conduira plus rapidement à la gare que le boulevard qui contourne le parc.

Il n'est pas encore tout à fait hors de vue du commissariat, quand il l'aperçoit : elle est là à quelques mètres seulement en retrait sur le trottoir, sa nouvelle demeure, la maison de gardien transformée qu'il a louée par l'intermédiaire de Chandler et Carr. Là, à l'angle du toit pointu et recouvert de tuiles, il reconnaît la girouette dorée qu'il s'est promis de retirer. Premier acte et signe de sa prise de possession... Et puis il y a cette lucarne ouverte, ouverte comme elle l'était sur toutes les photographies, ressemblant à ces hommes politiques célèbres dotés d'une unique expression qu'ils arborent sans se lasser tout au long de leur carrière telle une image de marque, un signe de reconnaissance. Et encore le grand « 6 » rouge qui semble avoir été arraché tout vivant à un manuel d'initiation à l'arithmétique pour être vissé aux montants de chêne de la porte. Et enfin, il y a le bouton de cuivre sur lequel il pose la main.

L'une sur l'autre, main et bouton pivotent de quatre- vingt-dix degrés dans le sens des aiguilles d'une montre.

La porte s'ouvre.

Le mobilier qu'il aurait pu acheter (s'il en avait eu les moyens) hier à Londres – les chaises qu'il a vues chez Mallett, la table de Cornélius, le tapis de Chiraz, le secrétaire Riesener et même cet objet à trois pattes, cette spirale qui l'avait amusé un moment par son absence étudiée de toute utilité si ce n'est celle de reposer en équilibre contre un mur – est disposé dans la pièce, sa salle de séjour, comme il aurait pu l'y disposer lui-même. A croire que le fossé qui sépare habituellement le désir de la nécessité a été momentanément comblé pendant un évanouissement passager de cette bonne vieille Mère Réalité, victime d'un coup de soleil. Sa première sensation ne peut être qu'un plaisir intense : toutes ses citrouilles n'ont-elles pas été transformées en carrosse ? Mais pour ceux qui n'ont pas la volonté bien accrochée de croire à l'intervention de nos marraines les fées, des plaisirs aussi fragiles éclatent comme autant de bulles de savon quand on les touche du doigt : ils ne sont pas réels.

Qu'est-ce qui est réel ?

Il pense qu'il a trouvé la réponse dans un miroir jusqu'à ce qu'il s'aperçoive à son grand regret que sa braguette est restée ouverte.

Est-il responsable de cet oubli ?

Non. Encore qu'il lui *semble* bien, maintenant, se souvenir qu'il a effectivement oublié de la boutonner.

Le Village, cette pièce magnifique, le miroir dans son cadre de

bois doré et même sa propre image dans le miroir : il ne peut se fier à rien de tout cela. Mais alors, à quoi ?

Son corps, ce corps qu'enveloppent des habits de soirée froissés, voilà ce à quoi il peut se fier.

Et son esprit.

Car là, aucune manipulation, aucun truquage n'est possible. Comme chacun de nous, en dernier ressort, il ne peut se fier qu'à lui-même.

CHAPITRE IV - LES VILLAGEOIS

— J'écoute, annonça une voix de femme.

— Je voudrais obtenir un numéro à Londres : COVentry 61-21.

— Je suis désolée, mais le règlement ne prévoit pas les appels interurbains à partir de la cabine que vous occupez.

— C'est moi qui suis désolé mais il s'agit d'une urgence. Je n'ai pas le téléphone chez moi. Je suis persuadé que mon correspondant acceptera le P.C.V.

— Je regrette mais le règlement...

— Passez-moi la surveillante.

Un cliquetis, un vague murmure, deux cliquetis, puis un bruit métallique. Et l'opératrice reprend la parole :

— COVentry 61-21 ?

— Oui, c'est ça.

— Je vais voir s'il y a une ligne.

Un délai raisonnable s'écoule.

— Je regrette, mais pour le moment les circuits sont encombrés. Si vous voulez bien attendre, je vous rappellerai dès que...

— J'essaierais d'appeler plus tard, merci.

Il sort de la cabine vitrée et le goitreux qui s'impatiait devant la porte se précipite à l'intérieur et se met à parler dans l'appareil une langue qui ressemble au bulgare. Il semble en proie à la plus vive excitation et n'a pas pris la peine de composer un numéro.

Il regagne son siège à la terrasse devant la table la plus éloignée des gazouillis du petit orchestre. Il regarde la mer sur laquelle, plus blanche que la blancheur de la brume de midi, se détache une voile qui se dirige vers les limites septentrionales de la baie. Il sort un petit cigare de son étui de cuir et l'allume, protégeant l'allumette de la brise salée qui muse sur la terrasse dallée, agitant les franges des parasols, les pages des menus, les ourlets des robes, tantôt venant de la mer, tantôt y retournant, aussi insistante qu'un enfant qui n'a rien à faire et ne trouve personne pour jouer avec lui.

La serveuse s'approche de sa table et lui demande d'une voix aussi glacée que le nylon noir de son uniforme s'il a fait son choix.

— Un café.

— Rien qu'un café ? Voulez-vous voir notre chariot de pâtisseries ?

— Non, rien que du café.

— Un sandwich, peut-être ?

— Eh bien ma foi, un sandwich de rosbif.

Elle secoue la tête.

— Nous n'en faisons pas, monsieur. Je vous laisse choisir, je

reviendrai.

Mais elle reste près de la table, les yeux perdus à l'horizon. De la main, elle écarte de ses yeux une mèche de cheveux blonds.

— On a une vue remarquable, d'ici, dit-il.

— J'imagine, oui. Tout le monde le dit. Et il y a des jours où c'est bien mieux qu'aujourd'hui. On voit beaucoup plus loin.

— Vous devez commencer à voir beaucoup de monde, ici en cette saison ?

— Guère plus qu'en ce moment... et guère moins, d'ailleurs... C'est à peu près toujours pareil.

— Mais les touristes... ?

— Oh, les touristes n'arrivent jamais jusqu'ici. Vous n'êtes pas un touriste, vous ?

— Plus ou moins. A moins que du simple fait que je suis ici, je n'en sois plus un.

Elle a un sourire morose.

— Elle est bonne, celle-là, il faudra que je m'en souviene. Mais je vais vous apporter votre café. Et demander s'il reste du rosbif.

Elle se dépêche de regagner le petit bâtiment de brique derrière l'estrade sur laquelle trois vieillards exécutent avec lassitude la *Faschingskinder Waltz* de Ziehrer.

Un moineau saute des dalles sur le rebord irrégulier de la falaise, s'y arrête comme pour estimer la distance et se jette dans le vide. Un instant plus tard, il est de retour, comme s'il n'existait, même pour les moineaux, aucun passage vers cette plage vide.

Il regarde la mer avec la patience de ces figures taillées dans les falaises de grès. Ce n'est pas qu'il n'a pas de plan d'action. Depuis son réveil, il sait qu'il lui faut quitter ce Village par tous les moyens. S'il s'est attardé, c'est seulement qu'il ne se doutait pas encore qu'il en existât, des moyens. Il partira quand il aura décidé de partir mais entre-temps chacun des détails nouveaux qu'il a découverts a renforcé son envie d'aboutir à la synthèse qui fera de toutes ces pièces éparses une image cohérente. Il a toutes les raisons de croire que cette image n'aura rien pour lui plaire, mais il n'en a pas moins décidé de la voir.

Qu'il fasse lui-même partie intégrante de cette image, qu'il en soit un élément prévu, il n'a aucune raison d'en douter. Pas plus qu'il n'a de raisons de douter du fait que les vêtements qu'il porte – le pantalon, le pull-over à col roulé, le blouson un peu élimé aux manches – ont été coupés à son invention et à ses mesures.

Mais à quel moment précis l'a-t-on (si l'on oublie pour l'instant de s'interroger sur l'identité de ce « on ») enrôlé, lui, dans cette conspiration contre lui-même ? Quand il a choisi de louer précisément cette maison de gardien à Pembroke, entrerait-il déjà dans le jeu sans le savoir ? La maison n'est pas un fac-similé – il s'en est assuré : elle

correspond brique pour brique, ardoise pour ardoise, avec les photographies. Il est tout de même plus simple d'imaginer qu'on l'a amené d'une certaine façon à opérer ce choix plutôt que de penser que le Village tout entier dans sa complexité absurde a été construit soudainement autour d'une maison qu'il avait simplement choisie par hasard. Il s'ensuit qu'il a été manipulé, comme une pendule que l'on retarde, pour fournir un faux alibi à un assassin.

Mais si son choix a été moins libre qu'il ne semble, comment – comment – l'a-t-on dirigé ? Question que pose, d'une manière encore plus subtile, la présence d'un mobilier qu'il a seulement le plus légèrement du monde souhaité posséder.

Et puis (cette question, la dernière qu'il se pose pour le moment, lui est venue quelques instants après son entrée dans la maison), que s'attend-on à le voir faire maintenant ? Est-ce que la réaction première, la plus naturelle, ne serait pas la fuite ? Mais il n'est pas du genre, et *on* doit le savoir, à réagir avec cette simplicité pavlovienne.

Et c'est ainsi qu'il a temporisé, tournant et retournant chaque détail dans sa tête, poussant chaque question jusqu'aux extrêmes limites du paradoxe. Il a ouvert ses valises et installé ses effets dans les placards et les tiroirs, convaincu, ce faisant, que ce n'était de toute manière pas ce qu'on attendait de lui. Il a visité la cuisine (le réfrigérateur est bien garni et il s'est servi une bière et un peu de cheddar) et les autres pièces du rez-de-chaussée. Il a découvert qu'il n'y avait pas d'escalier, intérieur ou extérieur, menant à l'étage du dessus alors qu'entre son plafond et les combles, il y a presque autant d'espace qu'au rez-de-chaussée. Il a tenté de pénétrer à l'étage supérieur par la lucarne ouverte pour découvrir, sans surprise, qu'un blindage d'acier l'en empêchait. Tirant de son gousset la clef de la maison que M. Chandler lui avait remise en conclusion du contrat de location, il a constaté qu'il n'existait aucune serrure sur aucune porte à laquelle cette clef – ni d'ailleurs aucune autre – correspondît. Il a cherché un téléphone et n'en a pas trouvé. Il s'est douché et changé. Il s'est installé comme chez lui.

Il n'était pas midi quand il a quitté la maison et parcouru en sens inverse le chemin qui l'avait mené de l'église au poste de police vacant. Grimpé tout en haut des marches qui mènent à l'église, il a aperçu les parasols du restaurant qui faisaient le gros dos. Il a gagné le restaurant en songeant qu'il y serait peut-être plus visible mais que ses ennemis y seraient peut-être moins invisibles. Se jeter dans la gueule du loup, c'était la seule solution pour tenter d'apercevoir le loup. C'est dans cet état d'esprit qu'il s'était laissé conduire jusqu'à la table réservée.

Dès que le goitreux l'a quittée, la femme au chapeau tyrolien et

au tailleur de tweed lui adresse des gestes encore plus emphatiques. C'est une femme d'une cinquantaine d'années dont la rotondité sympathique rappelle assez celle d'une futaille de chêne. Elle porte les cheveux coupés à la garçonne et un maquillage extrêmement soigné. Ayant attiré son attention, elle lui adresse un long regard appuyé, lourd de signification et pourtant incompréhensible. Fouillant dans un sac de toile rebondi, à mi-chemin entre le sac à main et le sac à provisions, elle en exhume un petit bout de crayon et se met à griffonner sur une serviette en papier. Elle a fini avant le retour du goitreux.

Les dernières mesures de *Tentation* expirent sur les dalles et le vieux violoniste s'incline bien bas comme pour reconnaître sa défaite. Quelques applaudissements s'écrasent çà et là comme de grosses gouttes d'eau. La femme au tailleur de tweed lève ses mains gantées de pécarì pour applaudir du bout des doigts et la brise vient chiper la serviette en papier qui virevolte de table en table avant de s'abattre près du pied de métal de la table adjacente à la sienne. La clarinette entreprend de hoqueter *La Rhapsodie suédoise*. Il se penche pour récupérer la serviette mais le goitreux l'a précédé d'une courte tête :

— Permettez-moi !

Il empoche la serviette.

— Comme c'était aimable à ce monsieur, dit la femme au tailleur de tweed qui a suivi le goitreux.

— Et comme c'était maladroit de votre part, ma chère. Je vous prie d'excuser mon épouse.

— Mais, je vous en prie.

Le goitre tressaute.

— Cela ne m'a pas dérangé le moins du monde.

— Vous comprenez, j'étais en train de... d'esquisser... enfin, une carte pour montrer à mon époux...

Un gant de pécarì se referme sur le bras de l'homme pour qu'il n'y ait pas d'erreur : c'est bien là son mari.

— ... Pour lui montrer... la disposition du Prater. Puis-je vous demander si vous êtes déjà allé au Prater ?

— Oui, mais pas récemment.

— Qu'est-ce que je vous disais, mon cher ? On voit bien que monsieur a voyagé. J'ai toujours admiré les voyageurs. Le voyage est une espèce de passion pour moi mais, hélas !...

— Hélas ! poursuit son mari, la santé de ma femme ne lui permet pas de voyager.

Elle approuve de la tête.

— Ma santé ne me permet pas de voyager.

Ils se foudroient mutuellement du regard, bien déterminés à ce que l'autre parte le premier.

— Puis-je me permettre de vous inviter à partager ma table ?
Je vais demander à la serveuse d'apporter encore du café.

La femme se laisse tomber sur une chaise.

— Merci. C'est toujours un plaisir pour nous...

— Mon épouse, annonce le goitreux, livide mais courtois, ne...

— ... de voir un nouveau visage. N'est-ce pas ?

— ... boit jamais de café. Le médecin le lui interdit.

Elle dévisage son époux.

— Aussi demanderons-nous à monsieur d'avoir l'extrême gentillesse de commander pour moi une citronnade.

Il s'assied à son tour de mauvaise grâce, sur l'extrême bord d'une chaise de métal qu'il ne prend même pas la peine de rapprocher de la table.

— Peut-être pourriez-vous maintenant nous dire quelques mots de Vienne. Aimez-vous l'opéra ?

La voix de la femme au tailleur de tweed s'est élevée d'un registre.

— J'aurais cru que c'était vous qui pouviez me parler de Vienne beaucoup mieux que je ne saurais le faire.

Son rire sans joie, cascasant comme un rire d'opérette, vient interrompre un instant les cabrioles de la clarinette.

— Vous l'entendez, mon cher ? Il s' imagine que... que moi...

— Mon épouse, explique le goitreux d'un air sinistre, n'a jamais quitté ce Village en raison de son piètre état de santé.

— Mais avant de venir ici...

La clarinette reprend sa rhapsodie. La femme place un gant éloquent sur sa poitrine de tweed.

— Je suis née dans ce Village. Hélas !

— Vraiment ?

— Vous trouvez cela surprenant ?

— Sinon surprenant, du moins regrettable, pour quelqu'un qui a une telle passion des voyages.

— Les passions sont d'autant plus fortes qu'elles ne sont pas satisfaites, fait remarquer le goitreux avec une satisfaction évidente. Il en rapproche même sa chaise de quelques centimètres.

Elle se penche vers lui avec une telle passion que la plume de son chapeau vient lui chatouiller le menton.

— Êtes-vous allé aussi en Italie ?

Le goitreux se raidit.

— Voyons, ma chère !

— Si ma question offense monsieur, il n'a pas besoin de répondre, vous savez.

— Comment pourrais-je m'offenser d'une question aussi innocente ? Oui, j'ai vu une bonne part de l'Italie.

— Venise, murmure-t-elle, pleine de chagrin, Florence, Rome.

— Et beaucoup de petites villes aussi. J'aime beaucoup Bergame.

— Bergame ! Là où l'on fabrique ces merveilleux violons ?

— C'est à Crémone que vous songez, ma chère.

— Mais oui, Crémone, bien sûr. Il y est probablement allé aussi. J'ai lu des articles sur Crémone dans *Geografia*. Vous connaissez ce magazine ? C'est l'une des plus grandes consolations de ma vie. A l'exception, cela va sans dire, de mon cher mari. Je suis même membre du club !

— Vous l'étiez, vous l'étiez, corrige le mari.

— Je l'étais, oui.

— On dirait que la serveuse est allée se cacher, dit le goitreux. Et il se lève.

— Il va falloir que j'aille la chercher.

Quand l'autre s'est éloigné, la femme au tailleur de tweed lui prend la main. Elle est agitée et pourtant sa poigne est d'une grande faiblesse, presque languide.

— Vous avez entendu tout ça !

— Oui, mais j'ai bien peur de n'en pas avoir compris le quart.

— Comment ! Mais ça crève les yeux ! mais c'est évident ! je suis prisonnière ! Ils ne me perdent jamais de vue.

— Alors ce que votre mari a dit de votre santé...

— Lui ! mais il travaille avec eux, vous savez. Il fait tout ce qu'il peut pour les aider. Mais n'allez pas croire que ça fait la moindre différence à leurs yeux. C'est pour ça que j'ai essayé de vous faire passer un message, pour vous mettre en garde !

— Je crains de ne pas encore très bien...

— Mais juste Ciel, jeune homme ! vous ne voyez donc pas ? Ça vous crève les yeux. Si vous ne voyez rien, vous êtes bien le seul ici !

— Vous voulez dire, que je suis prisonnier, moi aussi ?

— Bien sûr.

Il secoue la tête. Elle a un mouvement de recul.

— Alors... c'est que vous travaillez pour eux !

— Pas du tout.

Elle se lève, les mains crispées sur son sac de toile qu'elle tient appuyé contre son estomac.

— Mon mari m'attend. Nous sommes attendus ailleurs. Je suis navrée de vous avoir dérangé.

— Bien au contraire, ne vous excusez pas. Je vous remercie de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner. Et du fait que vous ayez tenté de me venir en aide.

Les lèvres de la dame hésitent entre la commisération et le mépris. Des yeux, elle cherche les siens mais ne parvient jamais à

s'arracher complètement au goitreux qui s'impatiente à l'autre bout de la terrasse.

— Ah, parce que c'est ça que j'ai tenté de faire, hein ?

— Je me trompe ? C'est ce que vous avez dit.

C'est la commisération qui l'emporte.

— Vous voyez bien ! Voilà précisément l'horreur toute particulière qui s'attache à ce lieu : on ne peut jamais être sûr, si quelqu'un offre son aide, on n'a aucun moyen de connaître ses intentions réelles. J'aimerais beaucoup rester bavarder avec vous mon cher petit, mais regardez mon mari : il est prêt à me tuer.

Elle lui tapote la main.

— *Wiederseh'n*.

— Au revoir.

— Allô ?

Il fait jouer nerveusement le déclic.

— Allô, allô ?

Le silence remplace le vague bourdonnement d'électricité statique. Un silence de mort.

— Réclamations, j'écoute !

— Mademoiselle, je n'arrive pas à obtenir un numéro à Londres, il a sonné deux fois sans réponse et puis plus rien...

— Quel numéro demandiez-vous ?

— COVentry 61-21.

L'opératrice se livre à de mystérieuses manipulations et au bout de quelques instants une sonnerie de bon augure retentit. Deux fois... trois fois, puis :

— Allô ?

Une voix de femme.

— Allô, Liora ?

— La librairie Better Books. Vous désirez ?

— Vous êtes bien COVentry 61-21 ?

Silence.

— Non, pas tout à fait, COVent Garden 61-21, ce sont les mêmes lettres. Vous désirez parler à quelqu'un de la maison ?

— Non. Mais peut-être pourriez-vous me rendre un service. J'appelle de province et j'ai le plus grand mal à obtenir ce numéro. Je sais qu'il existe. J'ai encore appelé quelqu'un à ce numéro hier. Est-ce que vous avez un annuaire sous la main ?

— Quelque part, oui...

— Auriez-vous l'amabilité de regarder dans les premières pages, la liste des indicatifs. Si vous y voyez COVentry, peut-être ne s'agit-il pas d'un central londonien mais d'un numéro de banlieue ou quelque chose comme ça.

— Dites, c'est une plaisanterie ? Qui est à l'appareil ?

— Non, croyez-moi. Je vous parle très sérieusement. Je vous assure que je ne vous ennuierais pas si les opératrices du service des Réclamations et celles des Renseignements n'étaient pas aussi bornées.

— Bon, ben, une seconde...

En fait, une minute et quarante-cinq secondes.

— Bon, écoutez, allô ?

— Oui, j'écoute.

— Je ne trouve pas de COVentry. Il n'y a que COVent Garden. Ça paraît évident, vous ne trouvez pas ? Comment voulez-vous qu'il y ait deux centraux avec les mêmes lettres ?

— Vous avez bien regardé les deux listes ? Londres centre et Londres banlieue ?

— Oui, bien sûr. Écoute, c'est toi, Harwood ?

— Mais non, pas du tout. Bon, eh bien, merci. Désolé de vous avoir dérangée.

La librairie Better Books raccroche avec un petit gloussement dubitatif.

Sans lâcher le combiné, il regarde fixement le cadran de l'appareil pendant quelques instants. Puis il raccroche et sort de la cabine.

Il se retrouve juste en face de la cuisine du restaurant. Là, assise sur un billot à côté d'un double évier monumental, se tient la serveuse blonde qui l'a servi à la terrasse. Elle est pliée en deux, les genoux ramenés devant le visage. Sa jupe de nylon noir toute retroussée sur les genoux laisse voir la chair un peu grise de ses cuisses.

Elle sanglote doucement au rythme – *oum-pa-pa* – éloigné de l'orchestre.

Franchissant le seuil, il pénètre dans la cuisine sur un sol de ciment glissant et jonché d'ordures.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-il doucement.

La peur étincelle dans les yeux brouillés. La bouche s'ouvre puis se referme, crispée. Les mains tirent fiévreusement sur le nylon pour recouvrir les genoux.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

Un tout petit bruit monte de sa poitrine, étranglée par sa gorge convulsée, comme l'écho très affaibli d'un lointain cri de détresse.

Allez-vous-en, chuchote-t-elle. Laissez-moi ! Oh, laissez-moi. Quittez cette ville. Qu'est-ce que vous... et arrêtez donc de me regarder ainsi, pour l'amour du Ciel, arrêtez !

CHAPITRE V - QUELQUE CHOSE DE BLANC

La vieille dame debout devant le présentoir des cartes de vœux ressemble plus que quiconque au résident idéal de ce Village tel qu'il se l'est imaginé. Avec ses cheveux d'un blanc éclatant tirés en un gros chignon, ses mille petites rides, ses mains vénérables et noueuses, son dos voûté et sa poitrine plate, les grands plis noirs de sa robe de crêpe tombant sur ses chevilles et ne découvrant qu'un tout petit bout de ce qui pourrait bien être des bottines à boutons, elle forme en elle-même l'illustration d'une carte de vœux plus parfaite que n'importe laquelle de celles qu'elle examine en gloussant et qu'elle lit pour elle-même en marmonnant avec force hochements de tête et sourires de délice.

Le vendeur, un monsieur d'un certain âge dont la tenue ne déparerait pas un grand dîner de province, apparaît derrière son comptoir. Il brandit tout raide dans une main un grand plumeau, symbole de ses occupations.

— Monsieur dès...

Il ne peut poursuivre, interrompu par une énorme quinte de toux et comme il porte discrètement le plumeau à sa bouche, il s'étrangle, éternue et renifle.

— Je voudrais un journal, un journal d'aujourd'hui, n'importe lequel.

Le vendeur cligne des yeux pour chasser ses larmes.

— Veuillez m'excuser.

Il rectifie le nœud de sa cravate, ajuste la pochette qui orne sa poche de poitrine, bref, il fait de son mieux pour donner du monde la meilleure image possible, pour tout ce qui dépend de lui...

— C'est que, voyez-vous...

Il étouffe un petit rire gêné.

— Vous comprendrez bien que ce n'est pas moi qui...

— Vous voulez dire que vous ne vendez pas de journaux ?

Le vendeur pousse un soupir.

— Précisément... nous n'en vendons pas.

— C'est que je cherchais quelque chose à lire dans le train.

— Dans le... ? Parfaitement, parfaitement ! C'est... il y a...

Il agite son plumeau.

— ... Des tas de livres. Aimez-vous la lecture... la lecture des livres ?

— J'aurais préféré un magazine.

— Mais... parfaitement, parfaitement ! Les magazines. Mais oui ! Oui. Nos magazines sont dans le coin, là-bas : *Maisons et Jardins* et puis, *La Coiffure moderne*. Mais non, suis-je bête... *L'Auto-Journal* ? *Nostradamus* ? Et puis, vous avez là, tout en haut, avec la couverture

un peu verte, et ce joli... qu'est-ce que c'est, déjà, une espèce de, oh, désolé, c'est pour les enfants, n'est-ce pas ? La revue du Culturiste ? Mmmm ? Si vous pouviez... me donner une idée ?

— Vous avez *Les Nouvelles économiques* ?

— Non, je crains... on ne nous le demande guère, voyez-vous c'est...

— *L'Économiste* ? *L'Express* ?

— Non, rien de ce genre. Comment dirais-je ? Tout cela est... assez politique, non ? Ce sont les deux choses dont on dit qu'il ne faut jamais discuter, la politique et la religion ?

— Tant pis, merci. Pourriez-vous du moins m'indiquer l'heure de départ du train ?

— Quel train ?

— N'importe quel train. De préférence cet après-midi. Voilà deux fois que je vais à la gare aujourd'hui et le guichet est toujours fermé. Aucun horaire n'est affiché.

— Oui. Parfait, parfait ! Je crois que c'est l'horaire d'été, en ce moment... mais je n'en suis pas sûr. Vous devriez vous renseigner à la gare...

— Mais j'en viens. Il n'y avait personne.

— Vous avez cherché ? Ils étaient peut-être ailleurs, vous voyez, occupés ailleurs...

— Où me conseillez-vous de chercher ?

— Oh... là... vous me posez une question bien délicate... Vous comprenez bien que je ne suis pas particulièrement qualifié... enfin, vous voyez bien que... c'est une librairie ici, une librairie. On n'achète pas les billets de chemin de fer dans les librairies, que je sache. Alors, si vous désirez un article que nous possédons en magasin... sinon, excusez-moi mais vous voyez bien que j'ai d'autres clients.

Et tous deux regardent « l'autre client », la petite vieille qui leur jette des coups d'œil de côté, sourit, et agite une carte de vœux en relief et pleine de paillettes pour les inviter à rire avec elle du message qu'elle porte.

— Eh bien, merci de votre aide.

— Mais pas du tout. Ce n'est rien, je fais de mon mieux pour...

Et ses yeux semblent vouloir exprimer que, vraiment, s'il ne peut faire plus, ce n'est pas de sa faute à lui.

Le balayeur, une espèce de gros tas de saindoux, s'acquitte de sa tâche avec un zèle admirable, oubliant consciencieusement le fait que son balai qu'il passe pour la troisième fois consécutive ne soulève plus le moindre grain de poussière du plancher immaculé. Son boulot, c'est de balayer : il balaye. Sa motivation tient peut-être plus à l'admiration qu'il éprouve pour l'outil de sa profession qu'à sa conception du devoir. Il s'agit en effet d'un admirable balai large, dru

et touffu d'une grande fraîcheur, douceur et souplesse de brin. On ne saurait rêver meilleur balai. L'uniforme du balayeur n'est pas moins admirable. De grosse serge noire, il est muni, orné, de toute sorte de plis, poches, boucles, fermetures à glissières, pressions et, sur le dos, en belle ronde, de l'inscription. Service du Nettoyement. Il est équipé, de surcroît, d'un beau harnais de cuir noir fort impressionnant et qu'on peut croire investi d'une redoutable utilité, encore qu'on imagine mal J'usage qu'il pourrait bien en faire à moins de s'atteler à une charrue.

Le balai heurte son soulier. Le balayeur, devant le surgissement de cet obstacle sans précédent, s'interrompt. Cette inactivité momentanée, le balayeur la met à profit pour examiner l'obstacle et envisager la meilleure façon possible de l'aborder.

Le balayeur prend la parole.

— Dites donc, vous ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— J'attends un train.

— Hein ? Quel train ?

— C'est bien une salle d'attente des chemins de fer ? Ce que je vois là, c'est bien une voie de chemin de fer ? Je suis arrivé ce matin par le train et j'en attends maintenant un autre pour repartir.

— Ouais. D'accord. Seulement, c'est fermé.

— Dans ce cas, comment se fait-il que la porte soit ouverte ?

Le balayeur regarde la porte ouverte. Il regarde Son balai. Il regarde l'horloge bruissante. La grande aiguille est sur 11 ; la petite aiguille sur 4. Il indique l'horloge d'un doigt qui ressemble à une grosse saucisse.

— Regardez l'heure qu'il est.

— Merci, il y a des heures que je la regarde. Peut-être pourriez-vous m'indiquer l'heure de départ du prochain train ?

Une probabilité bien mince, mais enfin, on peut toujours essayer...

— Ben... demandez au guichet. Moi, je balaye.

— Mais il n'y a personne au guichet.

— Bien sûr, puisque je vous dis que c'est fermé.

Il y a une logique dans tout cela !

— Puisque la salle d'attente est fermée, j'attendrai sur le quai.

Ce qu'il fait.

Quelques instants plus tard, le balayeur le rejoint traînant son balai d'un air dégoûté.

— Dites donc, vous, c'est fermé.

— Comment la gare peut-elle être fermée quand il y a encore des gens qui attendent le train ?

Le balayeur se carre sur ses deux pieds écartés et fait face à cette question comme s'il s'agissait d'un mur soudain dressé devant lui

au beau milieu du quai.

— Ben... en tout cas... (Il va sauter le mur.) De toute manière, vous pouvez pas rester là, faut que je balaye.

Il se lève. Le balayeur balaye. A l'autre bout du quai, une troisième silhouette apparaît et vient vers eux. Le balayeur cesse de balayer. Il sourit.

— Vous voyez avec ce monsieur, d'accord ?

La silhouette qui s'approche est de l'ordre séculier (c'est-à-dire qu'elle ne porte pas d'uniforme), c'est un prodige de bonne éducation, de bon goût, de bonne humeur. Comme mannequin, cet homme atteindrait vite les sommets de la profession : bien bâti, mais pas si bien bâti que l'on ne puisse imaginer sur soi-même les vêtements qui font si bon effet sur lui ; des dents blanches et régulières (son sourire s'élargit au fur et à mesure qu'il se rapproche) qui feraient honneur à n'importe quelle marque de dentifrice, un visage à l'ossature bien marquée, photogénique sous tous les angles. Il pourrait porter les vêtements les plus incroyables, sur lui, ils auraient encore l'air d'être à la dernière mode, plutôt qu'originaux. Toujours souriant, il s'approche à un mètre, cinquante centimètres, et puis, avec autant de grâce que d'efficacité, il balance son poing dans l'estomac de l'homme qui a recommencé à s'enquérir de l'horaire des trains.

Et qui s'est attiré en même temps une réponse du balayeur : un bon coup de manche à balai dans les reins. Des vertèbres craquent.

Il se plie en deux. Il intercepte la main soigneusement manucurée qui s'abattait sur sa nuque. Il la tord vers la gauche, il la tord encore plus vers la gauche. Les richelieus à bout carré glissent sur le quai.

La tête poilue du balai décrit un grand arc de cercle avant de s'abattre au point qu'occupait sa tête à lui une fraction de seconde auparavant mais qu'occupe désormais la tête plus photogénique du mannequin.

Le manche à balai se brise net à la base.

Il s'est baissé. Profitant maintenant de la soudaine mollesse du poignet qu'il agrippe, il se redresse et élève, élève encore le corps bien bâti et le précipite au beau milieu du tas de saindoux. La boucle d'un richelieu se coince dans le harnais, le harnais cède.

Le balayeur regarde tristement le corps qui souille son quai.

— Vous n'auriez pas dû, dit-il d'un ton qui exprime plus de déception que de réprobation.

— Si vous allez par là, vous n'auriez pas dû non plus.

Il frappe le balayeur à l'estomac.

Il frappe le balayeur à l'estomac une deuxième fois.

Il frappe le balayeur à l'estomac une troisième fois.

Le balayeur lève les bras pour se défendre.

Tantôt ses poings s'enfoncent dans le saindoux et tantôt ses coups sont détournés. Le balayeur enjambe le tas d'ordures. Ses mains agrippent un revers bleu à chevrons blancs.

Ses poings martèlent le visage du balayeur. Trop tendues, des coutures craquent et lâchent. Le balayeur assure sa prise sous les bras qui s'agitent comme les ailes d'un moulin à vent. Il soulève et resserre son étreinte, ignorant, comme un ours néglige les piquûres d'abeille, le martèlement des poings, le tambourinement des pieds. Il étreint, il serre, il serre plus encore, ces reins qu'il veut briser.

Il pense : *Tu vas craquer, saloperie, tu vas craquer !*

Et puis :

(Ça, le balayeur ne le comprend pas, mais il ne veut pas se laisser distraire.)

Ils sont sur le quai, le troisième corps, le tas d'ordures, accroche leurs jambes. Agrippés l'un à l'autre, ils roulent sur les planches bien balayées. La tête du balayeur vient heurter le chambranle de la porte. Ils roulent dans l'autre sens. La tête du balayeur revient heurter le chambranle de la porte. Toujours roulant, ils pénètrent dans la salle d'attente. Les mains, les bras et la tête du balayeur se concentrent sur une idée fixe : serrer ces reins jusqu'à les briser.

Le balayeur commence à étouffer.

A force d'étouffer, il finit par se laisser distraire de son idée fixe. L'homme qu'il étreint a cessé de le frapper, au lieu de quoi il tire comme un sourd sur les lanières du harnais. Lesquelles lanières sont enroulées autour de son cou à lui, le balayeur.

Il comprend tout maintenant : l'homme est en train de l'étrangler avec les lanières du harnais.

Il relâche sa prise pour agripper...

Pour attraper...

Mais les lanières se sont enfoncées trop profondément dans sa chair. Elles sont trop serrées. Il ne peut pas attraper...

Il étouffe.

Sa tête cesse de penser. Ses bras retombent.

Il se redresse au-dessus du balayeur, attentif au rôle qui s'échappe de la gorge brisée. Sa propre respiration est irrégulière. Il se regarde dans le miroir du distributeur automatique de chewing-gum. Le revers gauche de sa veste a été arraché. Il retire son argent de sa poche intérieure et laisse tomber la veste dans une corbeille de treillage, « Propriété du Village ».

Un mouvement du bras indique que le balayeur reprend conscience. Il appuie son épaule derrière le distributeur automatique et lui applique une forte poussée. La machine s'écrase sur le balayeur, dont les bras se détendent de nouveau.

L'autre corps, étendu à l'extérieur, n'a pas bougé.

Il saute du quai sur la voie et se met en route vers l'est, marchant de traverse en traverse. De temps à autre, il est contraint de s'arrêter pour retirer du mâchefer de ses souliers ; mais, l'un dans l'autre, il se déplace assez rapidement.

Pas de maisons. La gare a été construite à la limite orientale du Village. La voie s'étire à travers une plaine parfaitement plate et vide de telle sorte qu'il lui faut un bon bout de temps avant de perdre de vue la gare. Au bout d'un ou deux kilomètres, la nature s'enhardit et s'affirme par un bouquet de buis, un buisson de fusain, ça et là. Des saxifrages, iridescentes comme des flaques d'essence, pointent entre les éclats de mâchefer. Sans gêne, les pissenlits poussent leurs têtes vulgaires au beau milieu des bouquets plus choisis de leurs supérieurs, centaurees, pétasites et achillées sternutatoires.

Pas d'oiseaux. Rien, en dehors de lui, dans tout ce paysage, qui se meuve ou fasse du bruit.

A quatre kilomètres du Village, la voie s'interrompt brusquement. La prairie, quant à elle, privée de ces béquilles rectilignes, ne s'en étend pas moins jusqu'à l'horizon.

A l'horizon, précisément, du moins en apparence, se profile une sphère blanche. Comment évaluer sa taille avec exactitude ? Trois mètres ? Cinq mètres ? Plus ?

La sphère s'approche, roulant sans à-coups dans l'herbe, droit sur lui.

Il se met à courir.

La sphère change brutalement de trajectoire. Sa silhouette se déforme momentanément : elle est donc molle.

Elle est très grosse.

Il s'accroupit, protégeant sa tête de ses bras. La sphère le heurte de plein fouet et le renverse. Il glisse de plus d'un mètre, sur le flanc, dans l'herbe. La sphère rebondit très haut, s'aplatit au sol comme une masse de gélatine, rebondit encore, s'aplatit, toute tressautant.

Il se relève, massant son épaule droite qui a absorbé tout le choc. La sphère vient vers lui, et le bouscule, le pousse. Il tente de repousser la masse molle et blanche qui s'enfonce sous sa main mais la sphère continue d'avancer, aussi irrésistiblement qu'un bulldozer. Arc-bouté contre la sphère qui continue d'avancer, il patine sur l'herbe écrasée et le sol boueux de la prairie humide jusqu'à ce que ses talons s'enfoncent dans la terre molle et l'empêchent de continuer à glisser. Ses muscles tendus cèdent, et il s'effondre. La sphère recule.

Il se relève, grimaçant de douleur. Il s'est fait une entorse. La sphère roule vers lui, le repousse. Il recule. La sphère s'immobilise. Il marche lentement à reculons, tourné vers la sphère.

Tout en reculant, il entreprend de se déplacer en crabe vers la gauche. Chien de berger attentif, la sphère s'empresse aussitôt de le remettre dans le droit chemin.

Il part en crabe vers la droite. Ce que la sphère autorise jusqu'à ce qu'il ait regagné la voie de chemin de fer. A partir de là, aucune déviation nouvelle ne sera autorisée. Plus question de sortir du droit chemin ; la sphère veille à ce qu'il regagne la gare. Elle veille à ce qu'il longe la voie jusqu'au Village à allure modérée. Elle l'autorise à s'arrêter de temps à autre pour retirer les éclats de mâchefer de ses souliers. Elle ne tolère aucune autre forme de paresse, de mauvaise volonté ou d'indolence.

CHAPITRE VI - QUELQUE CHOSE DE BLEU

Une voix suraiguë mais qui se brise souvent, chaque fois que son possesseur manifeste la moindre passion, et qui, manifestement, est une voix d'homme. Au plus aigu, elle semble parfois confiner aux ultrasons, perceptibles peut-être pour les chiens ou les chauves-souris. Elle est en train de parler :

— Vous, oui, vous !

— Numéro 6 !

— Voulez-vous m'écouter attentivement s'il vous plaît.

Un raclement de... gorge ? de micro ?

— C'est à vous que je parle. Veuillez cesser de vous agiter autour de cette casserole et venir dans la salle de séjour.

Il dépose l'artichaut dans le panier de treillage au-dessus de l'eau bouillante, remet le couvercle sur la casserole et règle le minuteur sur 35. Il ouvre en deux le petit pain et place ses deux moitiés dans le four pour les faire griller. Il croise les bras.

— J'attends. Votre obstination ne fait que compliquer les choses pour vous, vous savez. Quant à moi, j'ai bien d'autres choses à faire que d'assister à cette leçon de cuisine. Vous m'entendez, Numéro 6 ?

— Je ne m'appelle pas Numéro 6. En conséquence, si c'est à moi que vous vous adressez vous seriez bien avisé d'utiliser mon nom. Si vous l'ignorez, ce dont je doute, vous pourriez vous présenter. Alors, peut-être, déciderai-je d'en faire autant.

— Bah, que d'histoires, que de complications, que de salamalecs ! Je suis Numéro 2. Pour tout ce qui concerne l'administration, les numéros sont infiniment plus pratiques que les noms. Et plus rationnels. Il doit y avoir dans ce Village un tas de gens qui portent le même prénom que vous et même, dans votre cas, le même nom. Mais il n'y a qu'un seul Numéro 6, mon cher Numéro 6.

— Et un seul Numéro 2 ?

— Précisément. Les numéros présentent de surcroît un autre avantage : celui d'être significatifs. Quand je dis que je suis Numéro 2 et que vous êtes Numéro 6, cela nous apprend quelque chose de nos relations. Allez- vous vous décider à cesser de beurrer ce pain grillé et à venir dans la salle de séjour ?

— Je gâcherais mon dîner si je laissais tout en plan maintenant. Et dans tous les cas, je préférerais parler à Numéro 1. Vous pouvez toujours lui dire ça.

— Le simple fait que vous suggériez une chose pareille montre à quel point vous comprenez mal votre situation ou la mienne. Je suis investi de toute l'autorité requise pour traiter votre cas, soyez-en bien

assuré. Qu'est-ce que vous fabriquez dans cette cuisine ?

Il met le pain grillé sur lequel le beurre a fondu, à four doux pour qu'il sèche lentement. Puis il verse les jaunes d'œufs dans une casserole où du beurre a fondu au bain-marie.

— Des œufs Beaugency. Et en voilà la sauce.

— Très bien, laissez cela.

— Laisser une béarnaise ? Vous perdez l'esprit ?

— Vous n'avez pas l'air de très bien comprendre votre situation, Numéro 6. Si vous la compreniez, vous ne risqueriez certainement pas comme vous le faites de perdre les privilèges dont vous jouissez, comme, par exemple, la magnanimité et l'indulgence avec laquelle je tolère que vous vous imaginiez pouvoir me résister.

— C'est une situation désagréable et j'ai l'intention d'en changer.

— Vous êtes prisonnier, Numéro 6, c'est aussi simple que cela.

— Je doute que, même dans ce Village, rien ne soit jamais aussi simple que cela. Je ne suis pas Numéro 6. Je ne suis pas un prisonnier. Je suis un homme libre.

— Ah, la philosophie ! Je vénère la philosophie, mais, dans votre situation à vous, elle devient une pure et simple nécessité. Vous connaissez bien sûr Horace, ce philosophe de la Rome antique qui a écrit : « Qui donc est libre ? Le sage qui est en mesure de se gouverner lui-même. » Voilà de la philosophie, rien que de la philosophie !

— Il a dit, ce qui s'applique beaucoup mieux à la situation : *Hic murus aeneus esto, nil conscire sibi, nulla pallescere culpa*.

— N'est-ce pas que les Public-Schools que vous avez en Angleterre font des merveilles ! Pour moi, les choses ont tourné différemment. Je n'ai jamais eu le temps d'apprendre une langue classique. J'ai été trop ballotté de ça et de là. Toujours occupé à agir.

— Vous êtes américain ?

— Mon accent ? En fait, il est *mid-Atlantic*[\[1\]](#). Et d'ailleurs, vous découvrirez que je ne suis pas tout à fait ce dont j'ai l'air.

Un petit ricanement, puis :

— Ça doit être pénible pour vous, Numéro 6, de rester là à remuer votre béarnaise quand vous avez tant de questions à poser.

— Le fait de savoir qu'on ne répond jamais à mes questions me facilite la tâche.

— Toujours cette méfiance, Numéro 6 ! Toujours cette hostilité, ces froncements de sourcil, cette absence de coopération !

Si tous ceux qui haïssent aimaient,

Si tous nos amours étaient vrais,

Les étoiles au ciel brilleraient

D'un feu plus intense et plus vrai.

Si les insultes étaient des baisers,

Et toutes les grimaces des sourires,

Personne n'oserait souhaiter un monde plus heureux que celui-ci.

— Ne me dites pas que c'est encore d'Horace !

— Non, mais d'un philosophe américain, James Newton Matthews. Mais votre question n'était qu'une plaisanterie, n'est-ce pas ? Vous vous sentez un peu mieux. Je suis heureux de le constater. Le sens de l'humour est une nécessité absolue dans des situations comme celles-ci.

— Dans les prisons ?

— Oh, en général. Une fois que vous vous serez habitué à votre vie ici, vous découvrirez qu'elle n'est pas tellement, tellement différente de celle du monde extérieur. Un microcosme, pourrait-on dire. Nous disposons même d'un gouvernement local, démocratiquement élu.

— Ses pouvoirs doivent être assez limités.

— Oui, plutôt. S'il en allait autrement, comment aurais-je pu nous comparer au monde extérieur ? De plus, nos concitoyens jouissent d'une richesse considérable. Votre cuisine, par exemple, la trouvez-vous bien équipée ?

— Il y manque une moulinette et un presse-ail, et je n'utilise guère d'épices en conserve à moins qu'il n'y ait rien d'autre. Pour le plat que je suis en train de préparer, par exemple, il me faudrait de la moëlle de bœuf. Je n'ai pu m'en procurer nulle part.

— Je prends bonne note de tout cela et j'en parlerai à Numéro 84. C'est elle qui était responsable de votre cuisine et elle se repentira de sa négligence. Voyez-vous, Numéro 6, nous n'avons pas d'oisifs ici. Il y a toujours du travail et toujours quelqu'un pour s'en charger. Vous ne serez pas contraint, vous, de prendre un emploi, mais si l'oisiveté devait vous peser...

— J'en serais le premier étonné !

— Un homme de votre vigueur... Vous ne vous sentez vraiment pas attiré par le travail ?

— Je suis à la retraite, vous savez.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Et si jeune ! Trente-huit ans ?

— Quarante.

— Vous êtes né... ?

— Sans aucun doute. Le 19 mars 1928. Vous n'avez pas ça dans votre dossier ?

— Vous ne pouvez pas me demander d'avoir en tête des détails aussi infimes ! Je voudrais que vous voyiez votre dossier, Numéro 6 ! C'est pratiquement le plus volumineux de tous ceux que nous avons dans nos archives !

— Quand les œufs seront prêts, je vous reparlerai de tout ça.

— Comment, cette sauce n'est pas encore prête ? Une conversation pareille à une telle distance a quelque chose d'impersonnel. Je n'ai pas confiance dans celui qui ne me regarde pas dans les yeux.

— Toujours cette méfiance, Numéro 2 ! Si tous ceux qui aimaient haïssaient, si toutes les haines étaient vraies...

— D'accord, vous m'avez bien eu. Mais pour en revenir à ce que je disais concernant l'organisation du Village (vous me pardonneriez de m'appesantir sur un thème qui m'est particulièrement cher) : nous possédons également un ensemble de distractions et d'activités de loisir de premier ordre. Nous avons des clubs pour tous les centres d'intérêt imaginables, photographie, théâtre, botanique, folklore. Nous avons des groupes de discussion sur les religions comparatives, la philosophie politique (je participe à certains de ceux-là), pratiquement sur tous les sujets qu'un homme cultivé pourrait souhaiter discuter. Nous organisons d'excellents tournois de bridge, fort animés et, si vous jouez aux échecs, nous nous enorgueillissons de posséder trois grands maîtres.

— Avez-vous déjà joué contre eux ?

— Oui et on m'a déjà vu gagner. Et, qu'avons-nous ensuite, les sports ? Mon Dieu, nous les pratiquons tous ! Nous n'avons pas moins de quatre équipes de cricket. Il y a une équipe de football féminine et une équipe de football masculine. Le tennis et le squash sont très pratiqués. Nos anciens jouent au croquet et les plus ingambes d'entre eux au badminton. Quelles sont vos propres préférences, Numéro 6 ?

— J'ai toujours préféré les sports individuels. Mais, une fois encore, cela devrait être dans mon dossier.

— Oui, le dossier disait que vous pratiquiez pas mal la voile. Je suis au regret de vous dire que personne ici ne s'y intéresse beaucoup.

— Et le tir ?

— Oh, Numéro 6 !

— La boxe, alors ? Il m'arrive de boxer avec plaisir.

— Vous n'avez pas honte, Numéro 6 ! Et c'est vous qui en parlez le premier ! Ce pauvre Numéro 83 est encore à l'hôpital. Vous n'avez vraiment pas besoin d'aller aussi loin.

— Et l'autre ?

— Numéro 189 a repris son travail. Il balaye, il balaye. En voilà un qui a du ressort ! Mais ce n'est pas une raison. Vous admettez avec moi la futilité de ces explosions de violence. Pouviez-vous nous croire assez naïfs pour faire reposer notre sécurité sur deux ou trois gros bras ? Nos résidents sont placés sous surveillance permanente. Quant à ceux qui revêtent à nos yeux une importance particulière, comme vous, ils font l'objet d'une prise en charge individuelle. Dès que vous quittez la maison, je suis informé de vos

faits et gestes en permanence. Imaginons que vous vous laissiez tenter par une promenade à la campagne – et à cette époque de l'année, qui pourrait résister ? — vous serez ramené au Village, comme vous l'avez été aujourd'hui, chaque fois que vous dépasserez les limites.

— Par vos grosses boules blanches ?

— Par un Gardien, oui. Tous ne sont pas blancs. Il y en a des roses ou bleu ciel, certains sont vert menthe, il y en a même un

— Ah, je prie Dieu pour que vous n'ayez jamais à l'affronter, celui-là ! — qui est fauve.

— Et, ces limites, comment sont-elles marquées ?

— Nous nous en voudrions de défigurer la beauté naturelle de la campagne environnante avec d'affreux poteaux indicateurs et d'horribles clôtures de fil de fer barbelé. Si vous êtes curieux, vous découvrirez les limites bien assez tôt. Après tout, n'est-ce pas Wordsworth qui a écrit...

— » Les murs de pierre ne font pas la prison ni les barreaux d'acier la cage » ? Non, c'est Richard Lovelace. Dans un poème qu'il écrivit en prison pour sa maîtresse.

— Ce n'était pas Wordsworth ? Je suis persuadé qu'il a dit quelque chose du même genre. Peut-être que je pensais à :

Ce trône des rois, ce sceptre isolé,

Cette terre de majesté, ce siège de Mars,

Cet autre Eden, demi-prison...

— Quel qu'en soit l'auteur, voilà de beaux vers.

— Très émouvants, très émouvants ! Ma foi, Dieu bénisse Richard Lovelace ! Et comment s'annonce cette béarnaise ?

— Vous ne regardiez donc pas : elle est faite et bientôt l'artichaut sera cuit.

— La cuisson d'un artichaut ne peut-elle se passer de surveillance ? Venez donc vous installer un instant dans la salle de séjour et causons sérieusement, je vous en prie.

— Comme vous voudrez, mais dans ce cas, vous me répondrez.

— Vous n'avez qu'à poser des questions raisonnables, Numéro

6.

Il passe dans la salle de séjour.

Les rideaux de damas de la fausse fenêtre encadrent l'image souriante de Numéro 2. Il est assis derrière un bureau bleu de forme circulaire ; dans son dos, un peu floues, pendent des draperies marron identiques à celles qui encadrent l'écran. Ou bien le visage de Numéro 2 est naturellement bleu gris ou bien le système de transmission n'est pas capable de reproduire fidèlement la couleur de la peau, alors que tout le reste de l'imagé est d'une fidélité et d'une clarté étonnantes.

La caméra s'approche lentement du visage jusqu'à ce qu'il occupe la majeure partie de l'écran ; du menton bleu arrondi jusqu'au

sommet chauve du crâne bleu, il mesure alors un bon mètre. S'il n'y avait pas cette couleur déplaisante, ce serait un visage parfaitement amical. La vague dureté de ses traits – lèvres minces, yeux enfoncés dans les orbites (sont-ils vraiment rouges ?) — peut être portée au compte de l'âge plutôt que d'une quelconque mesquinerie de caractère. Le sourire n'a pas l'air forcé mais sincère et les yeux, en dépit de leur douteuse couleur, sourient eux aussi.

Cinquante, soixante ans ? Plus ?

Bref, un gentil vieillard ; un petit côté Polonius, peut-être, mais Polonius lui-même n'était-il pas un gentil vieillard ?

La tête d'un mètre de haut esquisse un signe d'approbation.

— Eh bien, n'est-ce pas beaucoup plus intime, ainsi ?

La synchronisation du son n'est pas parfaite, la voix a une fraction de seconde de retard sur l'image.

— Prenez donc un siège, Numéro 6. Et causons à cœur ouvert. A visage découvert. D'homme à homme.

— D'abord ma question. Elle est simple : Que voulez-vous ?

La tête se tourne, montrant son profil, comme pour s'assurer de la présence de l'objet en question. Puis elle fait face de nouveau, souriante :

— Mais... le monde, bien sûr. Qui se contenterait de moins ?

— Mais que me voulez-vous, à moi ?

— Des renseignements. Rien d'autre. Votre amitié, encore qu'inestimable, nous rendrait presque trop riches.

— Poursuivez.

— Les renseignements que contient votre tête sont sans prix, Numéro 6. Je pense que vous ne vous rendez pas compte de leur valeur réelle.

— Vous n'avez pas...

— Je n'ai pas quoi ?

Il faudra bien qu'il pose cette question tôt ou tard, autant le faire tout de suite :

— Est-ce que je suis déjà venu ici ? Dans cette pièce, dans ce Village ? Ce que vous venez de dire suggérerait que...

— Nous y voilà ! Voilà une question de la plus extrême pertinence. Oui, Numéro 6, vous êtes déjà venu ici. Vous ne vous souvenez de rien ?

— Je...

— Oh, ce regard, Numéro 6 ! Ce regard ! Je n'ai rien fait pour mériter cela. A vrai dire, je vous ai aidé. Je viens de répondre à votre question en toute candeur et véracité. Je suis prêt à continuer de vous venir en aide, si vous voulez bien me communiquer les autres choses que vous désirez savoir.

— Combien de temps suis-je resté absent ?

— Pas très longtemps. Un mois, un an, le temps est quelque chose de tellement subjectif. Puis-je me permettre de vous faire remarquer, entre parenthèses, que vous semblez soudain beaucoup moins sûr de vous.

— Je suis allé à Londres.

— Vraiment ?

— Je me souviens d'y être allé. Je me souviens... de certaines choses. D'autres sont vagues. Et il y a des pans entiers... qui manquent totalement.

— Comme c'est bien dit, Numéro 6. C'est un véritable résumé du fonctionnement de la mémoire que vous me donnez là. Puisqu'il me serait difficile de vous demander ce que vous avez oublié, permettez-moi de m'enquérir de ce dont vous vous souvenez.

— Pratiquement de tout ce qui ne nous intéresse guère ni l'un ni l'autre.

— Et ce qui pourrait nous intéresser ?

— Ce sont les pans qui manquent.

— C'est trop commode !

— Suis-je vraiment censé croire que vous êtes surpris ?

— Nous nous doutions qu'une chose de ce genre avait dû se produire. Votre conduite d'aujourd'hui tendait à le confirmer.

— Et vous voulez dire que vous, vous n'y êtes pour rien ?

— Dans votre lavage de cerveau ? Ma foi, Numéro 6, parfaitement : nous n'y sommes pour rien. Nous n'avons même pas de certitude réelle quant à ses auteurs. Certes, vos anciens employeurs sont les premiers suspects. Mais enfin, ils sont très loin d'être les seuls. Les renseignements qui sont en votre possession sont, comme je vous l'ai dit, sans prix, et ce, non seulement pour ceux qui, comme nous, en sont privés, mais tout autant pour ceux qui les possèdent. Quand vous avez disparu pour passer vos vacances ici, ils ont dû se faire un sang d'encre et quand vous y êtes retourné... eh ! mettez-vous à leur place. Vous n'avez pas l'air très content.

— C'est que je vous trouve vraiment très porté à la communication. Ce qui, de deux choses l'une, signifie que vous mentez ou que vous avez de bonnes – c'est-à-dire, pour moi, de fort mauvaises – raisons de dire la vérité.

— C'est tout simplement que la vérité, dans le cas présent, est beaucoup plus intéressante que tous les mensonges que je pourrais inventer. J'ai envisagé un moment de vous suggérer qu'en fait vous n'aviez pas quitté le Village du tout et que votre petit intermède londonien n'était qu'une hallucination produite dans nos laboratoires. En théorie, c'était parfaitement faisable. Avec un bon chirurgien et deux ou trois drogues, tout est possible. La vie, comme le disait (je crois bien) un philosophe espagnol, n'est qu'un rêve. A moins qu'il

n'ait dit qu'elle est très courte, je ne me souviens plus... les deux assertions me paraissent soutenables. Mais pourquoi voudrais-je vous plonger dans une confusion supérieure à celle dans laquelle vous nagez déjà ? Après tout, mon cher Numéro 6, notre cause est commune, cette fois-ci. Nous désirons l'un comme l'autre savoir ce que l'on vous a fait oublier – à supposer, bien sûr, que vous l'ayez réellement oublié et que vous ne soyez pas en train de nous jouer une adroite comédie.

— Et que vous, vous ne le sachiez pas déjà.

— Ma foi, si c'était le cas, vous auriez bien tort d'avoir des scrupules et de ne pas nous faire confiance pour vous aider à vous souvenir de la chose vous-même. Ce serait, de notre part, une entreprise fort altruiste.

— C'est juste, aussi ai-je déjà écarté cette possibilité.

— Parfait ! Nous nous comprenons parfaitement à présent. Et nous pouvons commencer, dès que vous le voudrez, à essayer de récupérer un peu de ce temps qui a été perdu.

— Qu'est-ce qui vous donne à penser qu'il est récupérable ?

— Le simple fait que vous êtes vivant. On peut en déduire qu'on vous considère encore comme utile. Sans quoi, le plus sûr moyen de garantir votre silence eût été de vous faire taire à jamais. Presque aussi sûr, il y avait un second moyen qui, tout en vous laissant la vie, vous aurait... Comment dirais-je ? considérablement diminué. La raison pour laquelle nous-mêmes ne sommes jamais allés plus loin que nous ne l'avons fait (et croyez-moi, ce ne fut pas faute d'occasions !), c'est que si les renseignements dont vous disposez sont précieux, vous-même, Numéro 6, l'êtes infiniment plus encore. Comment apprécier l'autonomie de l'individu ? Quelle belle expression, à propos, l'« autonomie de l'individu », vous ne trouvez pas ? Non, non, ces renseignements sont encore là ; on les a balayés sous un tapis, si je puis me permettre cette image. Quelques coups de sonde par-ci, par-là et nous finirons bien par les retrouver.

— Et qui est censé donner ces quelques coups de sonde par-ci, par-là.

— Comme le disait jadis Socrate, « Connais-toi toi-même ». Ou était-ce Hamlet ?

— Vous pensez au fameux « Sois vrai avec toi-même ».

— Ah ! Et au vers suivant qui vient inmanquablement après celui-ci comme le jour succède à la nuit : « Ainsi ne pourras-tu être faux avec aucun homme. » Comme Shakespeare comprend le cœur humain ! Mais, précisons : personne d'autre que vous ne peut entreprendre de plonger au plus profond de votre cerveau. Mais nous pouvons vous offrir notre aide, quelqu'un qui actionnera la pompe pour alimenter en air votre scaphandre, si vous me passez cette image.

Notre Numéro 14 a déjà aidé des gens qui s'étaient trouvés dans votre malheureuse situation.

— Par quels moyens ?

— Mais, la sympathie ! En dernier ressort c'est l'unique moyen par lequel un être humain peut en secourir un autre. La sympathie, alliée avec une forme ou une autre de magnétisme animal.

— Vous risquez des déconvenues. Je ne suis pas un très bon sujet pour l'hypnotisme. Je résiste.

— Pas toujours, semble-t-il, ou vous ne seriez pas dans l'embarras où vous êtes actuellement. Je me rendais bien compte quand j'ai évoqué cette possibilité que vous n'alliez pas vous précipiter dans nos bras. Il me suffit pour le moment de vous avoir fait savoir qu'ils vous sont ouverts.

Une sonnerie retentit dans la cuisine.

Deux doigts bleus s'élèvent jusqu'au lobe bleu d'une oreille et tirent dessus. Le sourire bleu est remplacé par un froncement de sourcils d'un bleu plus sombre.

— Que diable ! Qu'est-ce que c'est ? On sait bien pourtant...

— C'est un artichaut, dit-il. Il va falloir que vous m'excusiez. Je dois aller pocher des œufs.

— Mais comment donc ! N'est-ce pas Bismarck qui disait...

— » On ne fait pas d'omelette sans pocher des œufs » ? Non, c'était Jean Valjean.

— Numéro 6, vous me tuerez.

— Pas à moins que vous ne m'accordiez une entrevue personnelle. Les pensées ne tuent pas, Numéro 2.

— Et les mots ne pourront jamais me blesser. Robert Lowell ?

— Jean-Paul Sartre.

Il retire délicatement l'artichaut du panier, verse la sauce dans un petit récipient qu'il place au-dessus de l'eau toujours bouillante. Choisisant deux œufs, il les casse et les fait doucement glisser dans le beurre fondu.

— Vous faites ça dans les règles de l'art, dit la voix venant de la salle de séjour.

Dissociée du visage, elle semble à la fois plus jeune et moins bienveillante.

— Si vous étiez sérieux en parlant d'établir des relations plus personnelles, je pourrais peut-être m'inviter à dîner. Disons vendredi ?

— Désolé. Mon agenda est complet pour plusieurs mois. Je mène une vie très remplie.

— Votre dossier dit effectivement qu'il n'est pas très facile de lier connaissance avec vous. Mais j'ai toujours pensé que c'est, pour finir, le genre de gens qu'il est le plus enrichissant de connaître.

— C'est bien dommage. Quant à moi, j'ai l'impression que je

vous connais déjà très bien, vous.

— Vous êtes déprimé, c'est pour cela que vous êtes désagréable. Ce n'est que votre première journée de retour parmi nous ; et cela a été une journée agitée, très agitée. Et voilà que, pour couronner le tout, vous apprenez maintenant que quelqu'un a tripatouillé votre mémoire. C'est le bouquet, la fin des haricots ! Essayez toutefois de vous rappeler les aspects positifs de la situation dans laquelle vous vous trouvez.

— Je parierais que c'est encore un philosophe qui a dit ça.

— Oui, Susan Coolidge. Mais vous ne m'avez pas laissé le temps de vous dire tout ce qu'elle a dit. On pourrait croire que cela a été écrit pour vous.

— Eh bien, n'hésitez pas à me réconforter, dans ce cas.

— Cela s'intitule *Recommencer* et cela commence ainsi :

Chaque jour est un nouveau commencement.

Chaque aube refait le monde à neuf ;

Vous qu'ont fatigué la peine et le péché,

Je vous offre ce bel espoir

Pour vous et pour moi.

— Oui ? J'attends... le réconfort ?

— Mais, c'était ça. Ce qu'il y a de merveilleux dans votre retour, c'est que tout ce qui n'a pas très bien marché la première fois, nous allons pouvoir le recommencer. Ainsi que cela aurait dû être.

— Effectivement, je ne sais comment vous remercier !

— Vos œufs sont prêts ?

— Dans quarante secondes.

— Je vais vous quitter.

— Il ne faut pas vous sentir obligé de partir.

— Demain, il fera jour, Numéro 6.

— Et après-demain.

— Et après-demain. Poil aux mains.

Dans la salle de séjour, le visage bleu cligne de l'œil et disparaît. Le haut-parleur crépite.

DEUXIÈME PARTIE

Vous n'avez passé que quelques jours au Village et déjà vous pensez tout connaître mieux que les gens qui y ont passé leur vie entière... Je ne nie pas qu'il soit possible de temps à autre de parvenir à un résultat contraire à toutes les règles et à toutes les traditions. Je n'ai jamais personnellement fait ce genre d'expérience, mais je crois qu'il existe des précédents.

Franz Kafka, *le Château*

CHAPITRE VII - LA REMISE DES CLEFS

Il a appris le Village par cœur : les détours de chaque rue, les boutiques, le parc et les terrains de sport, la route de graviers qui mène à la plage et les limites les plus reculées qu'on puisse atteindre dans l'herbe de la prairie avant que les Gardiens n'interviennent pour faire respecter les limites invisibles mais immuables de ce microcosme.

Il a déterminé de son mieux l'emplacement des caméras grâce auxquelles ses géoliers aux yeux d'Argus surveillent l'intégralité de leur prison bucolique ; il en a découvert cinquante, il en a probablement négligé autant. Il a également détecté les divers haut-parleurs cachés du système de sonorisation générale, une tâche qui lui a été facilitée par le fait que Numéro 2 a pris l'habitude, au cours de ses explorations (et où qu'elles puissent le conduire), de lui communiquer des exemples de la sagesse des nations, des poèmes de deuxième zone ou encore des avertissements de bon aïeul – ne franchissez pas cette porte, n'entrez pas là-dedans, etc. Quand il s'est risqué à franchir lesdites portes ou à entrer dans les lieux ainsi déconseillés, cela a été le plus souvent pour découvrir que Numéro 2 s'était moqué de lui et qu'il n'y avait derrière ou dedans rien qui méritât une interdiction particulière.

Au cours de cette première semaine, il a réduit la portée de sa curiosité aux deux « monuments de quelque intérêt » que comporte le Village (les deux cartes postales les plus demandées à la librairie-papeterie).

Le centre administratif du Village est, sans conteste, le plus important des deux. Un jour, alors qu'il se tenait à l'extérieur des lourdes grilles d'acier, les yeux fixés sur la grosse masse grise, Numéro 2 lui a longuement parlé de ce bâtiment par l'intermédiaire d'un des haut-parleurs du système de sonorisation. Il lui a vanté sa beauté fonctionnelle, ses défenses imprenables, la complexité, digne de Minos, de ses corridors, aussi bien que la chaleur et la simplicité des bureaux que lui-même occupait au cœur de ce labyrinthe. L'enceinte extérieure est un redoutable complexe dont les divers accès sont surveillés par des patrouilles de gardes armés et par une sphère beige qui joue les cerbères à l'unique entrée du bâtiment proprement dit. (— Nous l'appelons « Médor », lui a expliqué Numéro 2. Il est unique parmi les Gardiens parce qu'il a été conçu pour – comment dirais-je ? — *annihiler* ceux qui s'aviseraient de l'attaquer.)

Il a décidé, du moins pour le moment, de ne pas essayer de passer outre. Numéro 2 lui a affirmé qu'il serait invité à l'intérieur bien assez tôt et qu'il y avait de fortes chances pour que cette visite

soit si désagréable qu'il regrette d'avoir satisfait sa curiosité.

Le second monument est l'église du Village. Il y a pénétré deux fois dans le courant de cette première semaine dans le cadre de ses explorations mais s'il a été frappé et surpris de découvrir que l'agencement intérieur était encore plus élégant et beaucoup plus fidèlement lombard que la façade, il n'y a pas accordé plus d'attention qu'il ne l'aurait fait dans ces circonstances à un retable de Cosimo Tura. (Il y en a précisément un – à moins que ce ne Soit un faux – au-dessus du maître-autel ; c'est le même, peut-être, que celui qui a été volé dans la chapelle Colleoni dans les derniers jours de la guerre.) L'ensemble est beau, somptueux, et encore que cela ne puisse être authentique, parfaitement convaincant. Mais enfin, il a jugé que tout cela n'avait guère d'importance pour le moment.

Les deux fois où il y est entré, l'église était vide.

Et puis (l'après-midi de sa seconde visite), il est allé s'asseoir à sa table habituelle à la terrasse du restaurant. Il a pris l'habitude de s'y rendre chaque jour à quatre heures pour voir et être vu. Il n'est pas encore prêt à faire les premiers pas (il désire d'abord acquérir la capacité de distinguer entre geôliers et prisonniers) mais il est en revanche tout prêt à accepter que tous ceux qui le désirent entrent en contact avec lui. Jusqu'ici, la seule personne qui lui ait adressé la parole est la serveuse blonde qui s'est si bizarrement troublée lorsqu'il l'a surprise en train de pleurer dans la cuisine. Certes, elle n'a guère le choix : il est client et, en tant que tel, il doit être servi. La femme au tailleur de tweed n'a jamais réapparu au restaurant, mais son mari, le goitreux, y vient souvent. Il quitte sa table en le voyant arriver et, l'après-midi en question, n'ayant rien de mieux à faire, il l'a observé après son départ. Le goitreux a pris d'un air décidé et affairé le chemin de l'église. Quelques instants après qu'il s'y fut engouffré, deux autres hommes, qui semblaient animés de mobiles aussi peu religieux que le goitreux lui-même, l'y ont suivi. Quelques instants encore, et trois autres hommes sont sortis de l'église. Une telle animation dans un bâtiment vide quelques minutes seulement auparavant lui a donné à penser qu'il devait receler d'autres sources d'attraction qu'une œuvre de Cosimo Tura et l'Esprit — Saint. Il a vidé sa tasse de café et s'est à son tour dirigé vers l'église.

Il l'a trouvée vide comme il l'avait quittée : vide la nef, vides les transepts, vides les cinq petites chapelles latérales de l'ambulatoire.

Il n'y a pas d'autre porte que celle par laquelle il est entré et qu'il n'avait pas quittée des yeux depuis le goitreux et ses deux compagnons s'y étaient engouffrés.

A compter de ce jour, ses visites à l'église se sont faites plus régulières. Il a fait l'emplette d'un carnet de croquis à la librairie-papeterie et vient étudier les détails architecturaux : pilastres toscans,

caissons de la voûte, fines moulures (de pierre et non de stuc), bucrane gigantesque surmontant le porche – mais aussi les trois caméras fixées à la corniche à trois mètres de la voûte et à cinq mètres du sol, inaccessibles. A elles trois, elles embrassent tout l'intérieur de l'église, à l'exception des plus sombres recoins de la première et de la cinquième chapelle latérale.

Si les caméras elles-mêmes sont hors de portée, leur câble court le long de la corniche puis descend le long du mur ouest (assez désinvoltement dissimulé par quelque moulure de stuc), avant de disparaître en un point situé directement au-dessus du bucrane.

Il a été réconforté de constater que ses ennemis étaient capables de commettre des erreurs aussi grossières. Certes, il ne s'agit là que d'une infime lézarde dans leur système de défense ; mais s'il a été capable de découvrir aussi facilement une première erreur, il finira bien par trouver un moyen de forcer leur enceinte extérieure. Il parviendra à s'enfuir.

Entre-temps, il peut se consacrer à ce mystère secondaire mais dont l'exploration le maintiendra en forme.

L'occasion lui en est venue si vite et lui a demandé si peu d'efforts qu'il n'a jamais pu déterminer par la suite si ses ennemis ne lui avaient pas de leur propre chef fourni les clefs et le mot de passe.

Cinq heures, un après-midi sombre et nuageux. Assis à la terrasse du restaurant, il contemple les gros rouleaux qui viennent se fracasser avec un rugissement lointain et mourir en écumant au long de la plage de galets. Deux silhouettes arrivent en courant sur la plage portant un canot gonflable de plastique orange. Quand elles atteignent l'eau, une sirène retentit. La clientèle du restaurant vient s'assembler au bord de la terrasse pour jouir du spectacle. Du doigt, on se montre d'autres silhouettes – des gardes – qui se hâtent le long de la descente abrupte ; des cris de joie saluent la mise à flot et le départ du canot qui a passé la barre de rouleaux ; une sphère de couleur pastel arrive en rebondissant le long de la route qui mène à la plage. Sont-ce les fugitifs ou leurs poursuivants qui ont été applaudis ? Bah ! les deux, fort probablement. Tout ce qu'on demande aux uns et aux autres, c'est de fournir une distraction amusante.

La sphère heurte la barre au mauvais moment et se fait projeter vers la plage dans l'écume où elle tournoie sur elle-même à toute vitesse comme un pneu qui patine dans la neige. Dans le radeau, les deux hommes rament avec force sur les flots agités.

La sirène continue de hurler. A pied et en voiture, les gardes affluent sur la plage. D'autres grouillent au long des sentiers rocheux. On est en train de gonfler plusieurs canots. Cela devient un spectacle de choix.

Il les a comptés quand ils sont sortis de l'église : deux d'abord,

aux premiers accents de la sirène, puis quelques instants plus tard, le goitreux.

Quittant discrètement sa table, il marche droit à l'église, comptant sur l'effervescence générale pour passer inaperçu. Il s'attaque d'abord à la caméra qui surveille l'entrée de l'église ; grimpant le long du réverbère au sommet duquel elle est fixée, il tire son stylo de sa poche et asperge d'encre l'objectif contre lequel il colle ensuite un morceau de serviette en papier.

Il gravit quatre à quatre les marches qui mènent à l'église et d'un bond s'agrippe aux cornes enguirlandées du bucrane. Il se hisse d'une traction. Si l'église est sous surveillance, c'est maintenant qu'on peut le voir, mais pas – il agrippe les câbles, donne une bonne secousse – pour longtemps !

Le voilà seul : les caméras sont hors d'usage. C'est peut-être la première fois depuis son arrivée qu'il n'est pas observé.

A l'extérieur, les hurlements de la sirène se poursuivent. Il souhaite bonne chance aux fugitifs : sinon un succès complet (il est réaliste), du moins un bon quart d'heure d'illusion.

Les vitraux des hautes fenêtres ne laissent filtrer qu'une infime proportion de la lumière déjà chiche de cet après-midi. Il lui semble bien avoir remarqué... ah, oui, c'est ça, à côté de la porte : il actionne l'interrupteur.

— Brauff ! Mmmmb. Vous êtes ici rassemblés, ronronne une voix de velours quelque part sous la voûte, pour y trouver le réconfort. Quand le fardeau de notre vie quotidienne pèse trop lourdement sur nos épaules...

C'est un haut-parleur, il pousse un juron. Pas d'autre interrupteur en vue, il aurait dû y penser avant.

— ... nous nous tournons, comme l'enfant se tourne vers son père et lève des yeux confiants...*clac !*

Il court jusqu'au maître-autel. Il soulève la nappe de dentelle, heurte du doigt la façade de marbre : tout ce qu'on peut dire c'est qu'elle rend un son plein. L'entrée de la crypte doit être dissimulée ailleurs. Ils sont plus subtils qu'il ne l'avait prévu.

Il fait ensuite le tour de chacune des chapelles latérales. Toutes renferment un tableau d'un vieux maître, au point que l'église semble une espèce de résumé des plus audacieux cambriolages et vols d'œuvres d'art du dernier quart de siècle : *Le massacre des Innocents* de Bellini, un des *Martyrs* de Ribera, le panneau manquant, représentant la Tentation de saint Antoine du *Retable* d'Issenheim, le *Juge* de Rouault, volé à New York, puis...

L'intérieur de la cinquième chapelle latérale est aussi sombre que l'entrée d'une caverne. Et puis il y a quelque chose qui cloche. Si les ténèbres donnent l'illusion que la chapelle est beaucoup plus

profonde que les autres, elle l'est au contraire moins (oui, un coup d'œil dans la chapelle au Rouault suffit à l'en convaincre) de près d'un mètre. Et l'emplacement qu'occupe l'immense toile noircie par le temps contre le mur du fond renforce cette impression (dans les autres chapelles, les tableaux sont accrochés, comme il est habituel, sur une paroi latérale où la lumière est plus forte), d'autant plus que les sombres espaces de la toile elle-même ajoutent une fausse profondeur à la chapelle.

Il tire de sa poche une petite torche électrique dont il promène le faisceau sur la toile. Dans le coin supérieur gauche, le moins sombre, une espèce de coucher de soleil ocre enfermé derrière les hauts barreaux d'une grille. La lourde serrure dorée de cette grille est traitée de manière à constituer le principal centre d'intérêt du tableau malgré la présence dans le coin inférieur droit, écrasées par le paysage rocheux, de deux silhouettes sombres. La première, les pieds bizarrement disposés sur une espèce de petite levée, semble tenter de repousser la seconde qui tourne le dos aux spectateurs, une main levée comme le maître qui fait la leçon. Dans l'autre main, la seconde silhouette tient un petit objet d'or.

Il s'approche du tableau ; le cercle de lumière qu'y projette sa torche se rétrécit et gagne en intensité. Il reconnaît la manière, c'est un Rubens. Cet homme à la barbe blanche, on dirait Pierre. Et l'autre silhouette ? Le Christ ?

Oui, c'est bien ça. Car dans la paume de sa main ouverte, ce sont les deux clefs qu'il offrit à l'apôtre récalcitrant. Le tableau se met à glisser lentement vers la gauche avec un petit grincement. Le faisceau lumineux de la torche a suffi à impressionner la cellule photoélectrique dissimulée derrière les clefs (fortement retouchées) déclenchant le mécanisme d'ouverture. Sautant sur l'autel, il pénètre à l'intérieur du cadre de bois doré (imitation d'un Boulle) et pose le pied sur la première marche d'acier d'un étroit escalier en colimaçon. Ici, la lumière est aussi violente que dans une salle d'opération. Il introduit sa torche entre les mailles de gros fils de fer qui la protègent et fait voler en éclats l'ampoule électrique. Il descend cinq marches – deuxième ampoule – puis encore douze marches – troisième ampoule. Quand cette dernière se brise, les ténèbres s'installent tandis qu'avec un nouveau grincement il entend le tableau reprendre sa place.

Silence et ténèbres. Il poursuit sa descente.

CHAPITRE VIII - DEUX FOIS SIX

Il pénètre dans un corridor.

Suite de portes. Au-dessus de la tête, hors d'atteinte, une double ligne continue de tubes de néon renforce encore la crudité blanche des parois. Très loin, au bout, le couloir tourne.

Fermée à clef. Fermée à clef. A clef. A clef. A clef.

La sixième porte s'ouvre.

Une pièce au long de laquelle s'alignent des classeurs métalliques. Une table de jardin métallique et trois chaises de fer. Éclats de peinture blanche sur le sol de béton. Sur la table : une tasse de café encore tiède ; un cendrier Martini débordant de mégots ; un paquet vide et froissé de Senior Service ; une boîte d'allumettes de sûreté ; un livre broché japonais (il ne peut lire les caractères) ; trois magazines pornos danois ; une boîte de plastique renfermant des éléments de transistor ; un porte-clefs de quatorze clefs semblables numérotées de 2 à 15.

Les clefs permettent d'ouvrir les classeurs métalliques ; les classeurs métalliques contiennent des boîtes de bobines de film ; chaque boîte porte un numéro rouge (de 2 à 15) suivi de quelques lettres codées au feutre noir. Dix-sept boîtes sont marquées d'un six rouge. Au hasard, il ouvre la boîte 6-schiz. Plissant les yeux, il examine le film en transparence.

Son visage à lui ? Et sous cet angle, le même ou un autre ?

Et puis : moustachu, les cheveux teints – encore lui ? Ou seulement une bonne copie ? Son esprit oscille entre la croyance et le doute. Oui, c'est bien lui / Non, ce n'est pas lui.

Sans projecteur, il faudra des jours pour examiner le contenu de ces dix-sept boîtes. Or, il dispose de... quelques minutes ?

Il y a une deuxième porte. Elle ouvre sur les ténèbres et une voix qui dit :

— Négatif.

Un hurlement, perçant : celui d'une femme. Il repousse la porte mais sans tout à fait la fermer ; l'oreille tendue dans l'entrebâillement, il écoute.

De nouveau, la voix de l'homme :

— Re commençons, voulez-vous ? Nécessité.

La voix de la femme qui a hurlé, mal assurée :

— Inter...

Elle s'étrangle.

— Heu... non, inven...

— Attention, Numéro 48. Dites le premier mot qui vous vient.

— Intervention ?

— C'est mieux, beaucoup mieux. Maintenant : cran.

— Courage.

— Négatif.

De nouveau, le hurlement.

— Re commençons, Numéro 48 : cran.

— Cour...

— Négatif.

Hurlement.

— Encore ? Cran.

— Da... Dar... Couteau !

— Parfait ! Vous faites des progrès aujourd'hui, Numéro 48.

Millimètre par millimètre, tandis que le dialogue se poursuit, il ouvre la porte : ténèbres, ténèbres toujours mais palpitant vaguement d'une lumière bleutée comme les vibrations mortuaires du néon. Aucun des deux interlocuteurs ne semble remarquer son intrusion.

— Allons-y, Numéro 48 : courage.

— Je... non... je ne peux pas !

— *Courage.*

— C... Ca... Coulage.

— Continuez, Numéro 48, continuez.

Il reconnaît la femme (les électrodes se mêlent à ses cheveux coupés à la garçonne, son corps épais est attaché par des lanières à une chaise) sur l'écran, c'est sa confidente d'il y a une semaine, la compagne en tailleur de tweed (l'épouse ?) du goitreux. Est-ce le goitreux qui a laissé le film se dérouler ici sans témoin dans la pièce ? Et pourquoi, sinon pour se distraire, avait-il entrepris de se projeter l'enregistrement des tortures de cette femme ?

— Coulage, dit-elle, Sauvage... Foulé... Fourrage...

La caméra s'approche de son visage pour un gros plan sur ses yeux meurtris, écarquillés, dilatés dans la lumière stroboscopique.

— Dératé... Fromage... Fou... Fou... Courage... Fourrage...

Les mots qu'elle égrène semblent se détruire peu à peu, se réduire aux syllabes qui les composent avant de quitter ses lèvres. La voix de l'homme :

— Courage ? Veuillez répondre, Numéro 48 ! Courage.

— Fourrage ! Fourrage... Four...

— Allez-y : four.

— Fort... Fou... Frr... Fff...

— Fort ?

La caméra recule et l'on découvre les lèvres molles, les grosses joues poudrées ravinées de sueur et de larmes, les mâchoires qui ruminent lentement des mots qui ne seront jamais prononcés et, dans les yeux écarquillés de la femme, le vague désir de la fin de cette épreuve, du néant.

Et puis, soudain, c'est le noir parcouru d'une ligne de points jaunes qui monte vers le coin droit de l'écran et l'inscription suivante :
Numéro 48.

4^e jour.

Aphasie. Avant-dernière étape de la thérapie.

Fin du film. L'amorce de la bobine va et vient devant la fenêtre du projecteur et l'écran clignote blanc/noir/blanc/noir jusqu'à ce qu'il trouve l'interrupteur et arrête l'appareil de projection.

Et il allume la lumière dans la pièce.

Sous la boîte vide du 4^e jour, il y en a six autres ; le dernier jour, le 7^e, est étiqueté *Fin et récapitulation*. Il replace le film dans sa boîte de fer-blanc de la même manière qu'il a jadis (il a conservé intacte la mémoire de toute cette époque de sa vie) préparé un paquet des effets personnels d'un ami (qu'un Schrapnel avait saigné à blanc) pour les expédier à sa veuve à Châlons-sur-Marne.

Tout en plaçant le film marqué 6-schiz dans le projecteur, il se demande si ce bref échange sur la terrasse, ce message, griffonné sur une serviette, les quelques mots échangés, ont suffi à convaincre les geôliers d'entreprendre leur macabre « thérapie ». D'autres Villageois devront-ils payer aussi cher son amitié – voire un geste aussi infime que celui-là ?

Si oui, peut-il se permettre, lui, en bonne justice...

Un point d'éthique dont il lui faudra remettre la considération à plus tard car, pour le moment, les chiffres se succèdent à rebours sur l'écran — 2, 1, 0 ! Et il se voit marcher jusqu'à un miroir et y regarder son reflet avec une expression d'incrédulité et même, à un point surprenant, de terreur.

Un visage large qu'on pourrait croire (et qu'on a souvent cru) slave, encore que d'un type facile à identifier pour quiconque connaît bien les Midlands : avec ses fins cheveux châtain qu'un seul jour de soleil suffit à rendre blond cendré, le rude dessin des sourcils, des joues et du nez – œuvre de quelque artisan saxon et non d'un artiste ; minceur de la lèvre supérieure opposée à la riche plénitude, presque à la moue de la lèvre inférieure ; le renflement des mâchoires inférieures, inscrit dans les gènes de sa famille depuis des générations. Un visage capable de rendre des services – pas particulièrement remarquable jusqu'à ce qu'on l'ait remarqué mais d'autant plus utile dans cette mesure même (vu le genre de métier qu'il a exercé). Ce qu'il exprime le plus facilement, c'est l'entêtement (pour tout dire, et quoi qu'il puisse exprimer d'autre, l'entêtement ne s'en efface jamais tout à fait), mais rien qui ressemble de près ou de loin à de l'afféterie. Fort heureusement, il n'a jamais prétendu à rien de ce genre.

Tel est donc le visage auquel, sans y porter une attention particulière, il est habitué. Mais ce visage-là, le visage de l'écran, est-

ce bien le sien aussi ? Et (maintenant qu'un nouveau plan le fait pénétrer dans une autre pièce) celui-ci aussi ?

Dans la première séquence, tous les détails semblaient corrects. Sa chevelure avait la bonne couleur et était coiffée comme d'habitude. Le sourire allait aussi bien à son visage que les vêtements à son corps. Mais les yeux... ? Les yeux lui ont semblé, en quelque sorte, perdus. Mais, bien sûr, nous ne connaissons notre image que pour l'avoir étudiée dans un miroir, sans spontanéité ; prises sur le vif, nos expressions sont peut-être bien différentes.

Ce second visage est moins évidemment le sien. Les cheveux sont plus sombres, la raie est à gauche. Le visage est moustachu mais cela le gêne manifestement car la main (la main gauche) ne cesse de venir tripoter sa moustache, la tirer, la lisser, s'assurer de sa réalité. Mais en dehors de ces divergences essentiellement cosmétiques, il s'agit bien (il semble bien qu'il s'agit) de son visage, de son visage à lui.

Et voici un nouveau plan : lui (moustachu), descendant une rue du Village, ou d'un village quelconque ? car si les pavillons de sucre candi qui bordent la rue ressemblent à ceux qu'il a vus ici, il y a de subtiles différences dans l'élévation du terrain, la silhouette des arbres, l'incidence de la lumière. Différences saisonnières ? Mais s'il existait, pour les villages comme pour les gens, des imitations si parfaites que seules ces différences infimes permettent de distinguer l'original de sa reproduction ?

L'homme qui descend cette rue porte un badge au revers : c'est Numéro 12. S'il leur fallait choisir un numéro pour son double, ce serait évidemment celui-là.

Deux plans fixes, deux photographies côte à côte : ce même Numéro 12 sur un siège de coiffeur. Sur la première photo, il est moustachu, ses cheveux plus sombres sont séparés par une raie à gauche ; sur la seconde, rasé, les cheveux éclaircis à leur teinte naturelle (mais est-elle bien naturelle en l'occurrence ?), portant la raie à droite.

Nouvelle séquence : dans une pièce d'une sobre modernité, il – l'un des deux lui-même – est assis sur un sofa modulaire, l'air très décontracté, à moins qu'il ne joue la décontraction à la perfection. Le second lui-même lui ouvre la porte.

— Qu'est-ce que c'est que... dit l'autre lui-même. A n'en pas douter, la surprise d'au moins l'un des deux doit avoir été feinte. Il regrette d'être doué d'un tel talent d'acteur. Mais non, c'est idiot car c'est le double qui doit jouer la surprise. Sa propre réaction était réelle. Non ?

Ils s'approchent l'un de l'autre jusqu'à ce que la caméra les tienne tous deux dans son champ en plan américain. Au revers de

leurs vestes identiques est épinglé un badge portant le numéro 6. En les voyant ensemble, il ne peut décider lequel des deux il a vu porter le numéro 12 dans les séquences précédentes. En voyant un épisode semblable dans n'importe quelle salle de cinéma et s'il n'était pas déjà convaincu d'être, lui, l'un des acteurs principaux, il imaginerait immédiatement qu'il s'agit d'un trucage photographique, le même acteur jouant les deux rôles. Celui qui vient d'entrer hoche la tête, arborant un fin sourire (le sien).

— Oh, très bien. Très très bien. Une des petites idées de Numéro 2, j'imagine. Où vous a-t-il dégoté ? chez Rank Xerox ? A moins que vous ne soyez un de ces agents doubles dont on entend tellement parler ?

C'est son sourire, c'est sa voix.

L'autre réplique (souriant du même sourire, parlant de la même voix) :

— Vu le mal que vous vous êtes donné, je peux au moins vous offrir quelque chose à boire.

— Scotch.

Et de préférence, sec, avec de la glace (pense-t-il).

Celui qui a offert le verre se dirige vers le mauvais placard et son double, semblant presque s'excuser, corrige son erreur.

Ils font face au bar, dérobant leur visage à la caméra et l'un d'eux dit :

— Si je comprends bien, je suis censé perdre les pédales et m'enfuir en hurlant : « Qui suis-je ? »

C'est comme ça, vraiment, qu'il parle ? Il parle comme ça ? Il espère bien que non mais il ne peut pas en être sûr.

— De la glace ?

— S'il vous plaît, oui. Oh, attention : inutile d'aller dans la cuisine. Il y a un seau à glace sur la deuxième étagère.

Ils trinquent. Leurs deux profils symétriques remplissent de nouveau l'écran. Chaque homme étudie son image.

— Imaginez-vous que je ne m'étais jamais rendu compte que j'ai un grain de beauté sur l'aile du nez ? Je vais vous dire, quand on tournera l'histoire de ma vie, je vous ferai donner le rôle principal.

Il pivote sur ses talons, la caméra le suit.

— Un cigare ? Tiens, tiens ! Avec la main droite, hein ? Bon. Sans compter que ce n'est pas ce que, moi, j'aurais choisi. Mais les cigares que j'aime déplaisent à la plupart des gens et, par politesse, j'ai toujours sur moi, pour offrir, ceux que vous avez choisis. Et puis, ils ont commis une légère erreur : vos cheveux, un poil trop clairs.

L'autre :

— Inutile de vous fatiguer, j'ai un sens particulièrement développé de ma propre identité.

— Oui, songe-t-il, c'est vrai ce qu'il d... ce que je dis. Par une décision toute provisoire, c'est à celui-là (celui qui était vautre sur le sofa, celui qui n'a pas trouvé le placard aux alcools) qu'il accorde la distinction d'être son vrai lui-même ; du même coup, et jusqu'à plus ample informé, l'autre devient le Double.

Le Double répond :

— Vous, vous ?

Il éclate de rire : hauteur, timbre, rythme, c'est son rire.

— C'est vrai, j'oubliais : Vous êtes censé être moi. Vous êtes Numéro 6, le gentil, et moi je suis le méchant qui tente de détruire votre personnalité, c'est ça ?

On ne peut pas dire que le Double soit servi par le dialogue ; mais sa propre réplique n'est guère plus encourageante :

— C'est ça. Un seul mot de trop dans ce que vous avez dit : *censé*.

— Encore un verre ?

Et ainsi, de gros plan en plan américain, il continue de faire assaut d'esprit jusqu'à ce que l'un des deux (il a perdu le fil et ne sait plus trop lequel c'est) propose une épreuve plus efficace : un duel.

Cela donne une espèce de pentathlon. Dans toutes les épreuves, celui qu'il a choisi pour être le vrai lui-même est piteusement battu. Au pistolet électronique, six pour lui, dix sur dix pour le Double. Au fleuret (après que toutes les références appropriées eurent été faites à *Hamlet*, acte V, scène II), le vrai lui-même paraît contraint, brutal, désespéré parfois tandis que le Double exécute chaque mouvement, chaque parade, avec un art consommé qui n'a rien d'étonnant (comme il le fait remarquer lui-même) pour un fleurettiste qui a fait partie de l'équipe olympique.

— Si jamais je vous provoque pour un duel véritable, dit-il, la pointe de son fleuret pressée contre la gorge de l'autre, « votre meilleure chance sera de choisir la hache d'abordage dans un tunnel obscur ».

Il court mais, de cette épreuve-là, la caméra n'a enregistré que le final : le triomphe du Double, sa propre déconfiture, le pugilat qui en résulte – et une nouvelle déconfiture pour lui. Il ne doit d'échapper à une défaite définitive qu'à l'arrivée d'un Gardien. Le gros chien de garde sphérique les pousse vers le centre administratif du Village.

Nouveau plan :

Le bureau de Numéro 2. Ici, la modernité qui règne est tout sauf sobre ; on dirait le fruit de l'accouplement monstrueux des Ziegfield Follies et d'I.B.M. Ce cauchemar assaille les sens, attaque le goût dans une orgie de plastique et de peinture phosphorescente. Est-ce là « la chaleur et la simplicité » dont s'était enorgueilli Numéro 2 ?

Mais est-ce là Numéro 2 ? Ce tout jeune homme aux lunettes à

monture d'écaillé qui s'agite et pérore avec ce pur accent d'Oxford qu'aucun Yankee n'a jamais été en mesure de dominer tout à fait. Ainsi, depuis les événements relatés par ce film, il y a eu au moins un changement de personnel. Voici une nouvelle preuve de leur faiblesse, elle est la bienvenue.

Nouveau plan :

Lui-même, ou son double, attaché par des lanières et des électrodes à la chaise (ou son double) qui a servi à administrer sa « thérapie » au pauvre Numéro 48. Ses iris dilatés reflètent la lumière stroboscopique.

La voix de (l'ancien) Numéro 2 :

— Qui êtes-vous ?

— Ça vous dérangerait de débrancher cette connerie de lampe ? J'attrape des crampes.

— Qui êtes-vous ? (Ce dernier « vous », ululé comme par une chouette.)

— Vous savez qui je suis. Je suis Numéro 6.

— D'où venez-vous ?

— Ça aussi, vous le savez.

— Comment êtes-vous arrivé ici !

— Ah ! alors là, voilà quelque chose que vous savez mieux que moi. J'avais perdu conscience, si vous vous en souvenez.

Les iris reflètent une soudaine intensification de la lumière blanche et les lèvres se retroussent sous l'effet de la douleur.

— Quel but vous proposiez-vous d'atteindre en venant ici ?

Décidément, plus il regarde ce Numéro 2-là, plus il préfère le sien. Pour commencer, sa conversation est plus intéressante !

— Aucun. Je m'en irai si cela vous chante.

Cette fois, quand la lumière se fait plus intense, il pousse carrément un cri.

— Comment vos chefs savent-ils que Numéro 6 est ici ?

— Quels chefs ?

— Comment possédaient-ils suffisamment de renseignements sur lui pour vous fabriquer, vous ?

— Je ne comprends pas.

Numéro 2 se fait mielleux.

— Que faisiez-vous dans la salle de loisir ?

— Je donnais une petite leçon de tir et d'escrime à ma doublure.

— Tiens, tiens : C'est donc celui qu'il a pris pour un ersatz. Mais alors pourquoi (la lumière blanche jaillit de nouveau et le voilà qui se tord d'une douleur qui ne peut être feinte) torturent-ils précisément celui-là ?

— Pour la dernière fois, quelles sont vos intentions et celles de

vos employeurs à propos de Numéro 6 ?

Et l'autre hurle :

— C'est moi Numéro 6, espèce de sadique ! C'est moi Numéro 6, vous savez que je suis Numéro 6. Je suis Numéro 6, je suis Numéro 6, je suis Numéro 6, je suis Numéro 6...

Eh, heureusement pour lui, il finit par s'évanouir.

Un coup d'œil à sa montre. Cela fait maintenant quinze minutes qu'il a vu les trois types quitter l'église, la limite temporelle qu'il a fixée à son enquête, et il reste encore la moitié de la bobine. Va-t-il se montrer prudent ou curieux ?

Jamais il n'aura le temps de visionner les dix-sept bobines de ce feuilleton ; et quand bien même il le ferait, peut-être ne verrait-il très exactement que ce que ses geôliers ont décidé de lui faire voir. Car le film semble le résultat d'un montage très soigneux, mais dans quel but, de la part et pour le bénéfice de qui ? Il y a quelque chose (il le sent depuis le début de cette aventure) de trop facile dans tout cela. Tout a marché comme sur des roulettes, comme si tout avait été combiné à l'avance : la fausse évasion, l'alerte, sa découverte de l'escalier secret, la porte ouverte de la salle des archives cinématographiques, les clefs disposées sur la table, le projecteur abandonné en marche. Mais s'ils ont tout combiné pour qu'il voie ce qu'il voit, ils ne risquent pas de l'interrompre.

Quant à la curiosité, elle se passe d'excuses. Elle est devenue sa passion dominante. Il n'y résiste donc qu'en poussant le bouton de commande de la vitesse de déroulement (image par seconde) sur MAX. Les images se succèdent à toute vitesse sur l'écran. Son visage, son autre visage, échangeant un dialogue de souris affolées ; une femme (qu'il ne connaît pas) ; tous trois gesticulant dans le bureau de Numéro 2, se précipitant sur des sièges, les quittant comme propulsés par des ressorts, agitant les bras comme des moulins, gazouillant, gazouillant.

Puis une procession d'images géométriques se succédant presque trop vite pour être distinguées les unes des autres – des carrés, des ronds, des croix, des étoiles, et trois lignes sinueuses : des cartes de Rhine, Écritures saintes des fanatiques de la Psi. (Mais pourquoi ? Il serait bien empêché de le dire !)

D'un seul coup (alors qu'il ne reste plus qu'un centimètre de film entouré autour de la bobine), le ton change. Il diminue la vitesse, revient en arrière et voici ce qu'il voit :

Ses deux lui-même se découpaient sur le seuil éclairé d'un pavillon. Les ténèbres d'une nuit sans lune les environnent. Contrairement aux séquences qui ont précédé, celle-ci est heurtée, secouée, comme si elle avait été filmée caméra à l'épaule et non répétée puis mise en scène devant une équipe de télévision.

L'une des deux silhouettes s'arrache au seuil de la porte (s'étaient-ils battus ?) et traverse la pelouse en courant.

La silhouette s'immobilise.

Une des sphères vient de se dresser devant elle. La lumière d'un réverbère éclaire un croissant beige (c'est donc Médor) au sommet de la grosse masse palpitante. Elle s'avance sur l'homme qui s'est enfui et qui, d'une voix empreinte de terreur, lui lance :

— Le Schizophrène !

Médor s'immobilise.

L'autre homme franchit le seuil à son tour et lance à la sphère, mais avec plus d'assurance, le même mot de passe.

Elle virevolte et tremble, roulant tantôt vers celui qui se tient devant le pavillon, tantôt vers l'autre, comme un loup incapable de choisir entre deux moutons aussi appétissants l'un que l'autre. Le premier homme force son choix : il se remet à courir.

La sphère se lance à sa poursuite, heurte une pierre, s'élève sous l'effet du choc de près d'un mètre dans les airs, puis s'abat en vibrant dans la petite rue où l'homme vient de disparaître. Elle y disparaît à son tour, la caméra demeure braquée sur la rue déserte ; un hurlement retentit.

La bobine se termine sur un ultime plan fixe : une table sur laquelle on a déposé une boucle de ceinture, un porte-clefs avec deux clefs, quelques clous, un briquet, quelques petits morceaux de métal argenté d'une forme bizarre et un petit disque d'argent du type de ceux qu'utilisent les chirurgiens pour consolider les fractures du crâne. A croire que ces rares objets ont été les seuls que Médor ait jugé indigestes.

Faut-il attacher la moindre signification au fait qu'il ne porte pas de plaque d'argent dans le crâne ? (Ou, plus précisément, qu'il ne se souvient pas de quoi que ce soit de ce genre.) En dernier ressort, sera-t-il jamais en mesure de prouver – vraiment prouver – qu'il est bien celui qu'il croit être ? D'ailleurs, est-il un seul être humain qui puisse le faire ? La conviction ne constitue pas une preuve. Ce doit être plutôt le Double qu'ils ont torturé et non lui-même, et le Double avait certainement été persuadé qu'il était bien Numéro 6. L'homme était probablement une création artificielle : sinon il n'eût jamais insisté lui-même avec une telle violence pour être considéré comme un simple numéro.

Mais qu'est-ce que ça change, dans le fond, de savoir qui il est, qui il a été, ce dont il se souvient et ce qu'on lui a fait oublier ? Il est lui-même, il connaît d'expérience sa propre dimension intérieure. C'est bien suffisant.

Une fois encore, il enroule la bobine. Une fois encore, il regarde la sphère se lancer sur les traces de sa victime, heurter le gros

caillou, rebondir puis retomber toute vibrante.

C'est là, dans ces trois secondes de film et non dans une quelconque orgie de suppositions et de tromperies éventées – que réside la signification, l'intérêt, l'importance de la chose. Même si cette petite projection privée a été organisée par eux pour quelque tortueuse raison qui leur est propre, ils se sont trahis et lui ont permis d'apprendre quelque chose d'important.

Cela suffit à le faire rire.

Il lui reste à maquiller ses traces et brouiller les pistes. Regagnant la première pièce, il replace toutes les boîtes dans leur tiroir à l'exception de trois (6-schiz, 6-m et 6-fin). Ouvrant d'autres tiroirs, il en retire d'autres boîtes au hasard, qu'il ouvre pour empiler les bobines qu'elles contiennent au milieu du plancher. Il jette les boîtes vides dans un coin à l'exception de deux (qui portent 2-polit et 14-lesb) ; dans ces deux dernières, il place les bobines qu'il retire des boîtes 6-m et 6-fin. Le film qu'il vient de visionner, 6-schiz, prend place au sommet du bûcher.

Utilisant la boîte d'allumettes qui se trouve sur la table, il met le feu à la pile. Avec un peu de chance et une ventilation suffisante, les flammes atteindront peut-être les tiroirs du classeur métallique qu'il a pris soin de laisser grands ouverts. Elles traverseront peut-être même les murs pour se propager dans les autres pièces, ou le plafond pour gagner l'église. Pour cela, il laisse grande ouverte la porte du corridor.

Une image lui traverse l'esprit – quand était-ce ? Il y a longtemps, des années et des années – une pièce comme celle-ci, pleine d'archives répandues, de dossiers éventrés, et la première palpitation des flammes commençant à lécher les documents entassés. Comme aujourd'hui, il s'était tenu sur le seuil... Où était-ce donc ? En Autriche ? Non, en Pologne – dans un faubourg de Cracovie ? Bah ! tout ça c'est du passé. A la longue, et sans qu'il soit besoin d'aucune intervention étrangère, on oublie les noms, les dates, les visages. Il ne surnage que quelques images brillantes par-ci, par-là, comme les morceaux de film qu'on balaye dans une salle de montage.

Au pied de l'escalier en colimaçon, il s'immobilise. Une voix lance :

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ?

Et une seconde voix, celle du goitreux :

— Quelqu'un a pété ces fichues ampoules.

On entend le grincement du Rubens qui se referme et le bruit de la descente prudente des deux hommes dans l'obscurité.

A pas de loup, il remonte l'escalier en s'appuyant le plus possible contre la colonne centrale. A la douzième marche, il s'immobilise. Les pas sont tout près de lui maintenant, les voix à peine

plus éloignées.

— Dis donc, tu sens ça ?

— De la fumée !

Les pas se précipitent. Tendant la main à l'aveuglette, il empoigne un revers de pantalon et tire violemment. Il n'y a pratiquement aucune résistance. Un cri, un choc sourd. Un juron obscène interrompu par un second choc puis la chute cascadante d'un corps abandonné et de ses quatre membres pêle-mêle, de marche en marche jusqu'en bas de l'escalier. Ah non, pas jusqu'en bas : encore trois chocs plus étouffés. Cette fois, ça y est.

— Quatre-vingt-trois ? lance le goitreux à travers ce puits de ténèbres.

— Tu t'es fait... t'as raté une marche ?

L'air commence à s'imprégner d'une fumée qui lui chatouille le nez et la gorge. Son cœur ne bat ni beaucoup plus fort ni beaucoup plus vite que d'habitude.

— Il vaut peut-être mieux... que j'aille... donner l'alarme.

Aussi fidèlement qu'un bélinogramme, la voix hésitante de l'homme transmet son image, un pied levé, ne sachant trop s'il le posera sur la marche du dessus ou sur la marche du dessous ; balançant entre deux craintes.

Le pied finit par se poser sur la marche inférieure. Le goitreux, en dernier ressort, craint plus que tout les conséquences éventuelles d'une négligence dans son travail. Il entreprend de descendre à travers la fumée qui s'épaissit sans cesser d'appeler Numéro 83 qui, pour toute réponse, s'est mis à grogner doucement.

Ses yeux ont-ils commencé à s'accoutumer à l'obscurité ? Ou bien une vague lueur de l'incendie arrive-t-elle jusque dans l'escalier ? Toujours est-il qu'il discerne vaguement le pied chaussé de daim blanc.

Le goitreux n'a pas pris le même élan que son compagnon ; quand sa jambe se dérobe sous lui, il tombe solidement sur le derrière. Il agrippe la colonne centrale et résiste à la main qui voudrait le faire descendre encore. Il se met à crier.

La chaussure de daim lui reste à la main. Il s'en débarrasse et gravit quelques marches pour arriver au niveau du goitreux. Une main s'accroche à son pantalon.

Le visage du goitreux forme un ovale grisâtre au-dessus du triangle un peu plus clair du plastron de sa chemise. Il le frappe sur le côté de la tête d'une manière destinée plus à l'étourdir qu'à lui faire vraiment mal. Il n'en veut pas à ces pauvres bougres qui ne sont que des pions entre les mains de ses ennemis. Dieu sait quels hommes remarquables ils ont peut-être été !

Le corps descend doucement de marche en marche avec

quelques gémissements.

Il se précipite jusqu'au sommet de l'escalier où la fumée, privée d'issue, commence à s'accumuler. Il tente de faire glisser le tableau mais il semble solidement fixé en place. A regret, il se fraye d'un coup de pied un passage à travers le coin inférieur gauche.

Il se contorsionne pour se glisser par ce trou, saute de l'autel sur le sol marbré. Il prend le temps de se retourner pour s'assurer qu'il n'a endommagé aucune des plus fines parties de l'œuvre. Non, la déchirure ne s'étend pas au-delà du sombre chaos de rochers. Un bon restaurateur ne devrait guère avoir de difficulté à réparer le mal. De cette fissure nouvellement ouverte dans le roc s'échappent des tourbillons de fumée noire qui s'effilochent en volutes baroques. Songeant aux flammes de l'enfer, il quitte l'église sans être vu, sifflotant un air qu'il avait oublié depuis des années, nouveau fragment arraché à l'une des couches de sa mémoire meurtrie.

CHAPITRE IX - DANS LA CAGE

Les Villageois s'accordent en général à dire que les fugitifs ont réussi leur tentative d'évasion – mais en recourant à l'expédient assez radical du suicide. Quand la sphère a fait chavirer leur canot, ils étaient assez loin du rivage pour que leur corps alourdi coulât à une bonne profondeur ; ils ont eu tout le temps de se noyer avant que les hommes-grenouilles ne les retrouvent. Mais Numéro 2 affirme qu'il s'agit d'une légende, que les fugitifs ont été repris vivants et sont actuellement en rééducation.

— C'est bien dommage, a-t-il répondu.

— Vous auriez préféré qu'ils fussent morts ? s'est enquis Numéro 2.

— Non, je ne suis pas romantique et je ne suis pas de ceux qui croient que la mort résout le moindre problème. Je regrette qu'ils ne se soient pas évadés.

— Au fait, je suis surpris qu'ayant assisté au début, vous ne soyez pas resté jusqu'à la fin. Où étiez-vous donc passé, à propos ?

— Une évasion est quelque chose d'aussi privé qu'une relation amoureuse ; comme je ne suis pas voyeur, je suis rentré chez moi. Voudriez-vous me faire croire qu'il y a des moments de la journée où vos caméras ne sont pas braquées sur moi ?

— Oh, je dois avoir les rapports quelque part, bien sûr, mais c'est aussi simple de vous le demander. Savez- vous bien que c'est ennuyeux, Numéro 6, de dresser le catalogue de vos habitudes ? Vous vous levez à 7 h, vous mettez de l'eau à chauffer pour le thé, vous passez sous la douche, vous vous habillez et vous prenez votre thé. A 7 h 15, vous courez jusqu'à la plage pour un quart d'heure de culture physique. Ensuite... voulez-vous que je continue ?

— Je reconnais volontiers que ce n'est pas très exaltant. Bien sûr, si j'habitais ailleurs, j'offrirais peut-être un meilleur spectacle, plus varié.

— Ce qui me fait penser : à quand votre tentative d'évasion à vous ?

— Bientôt. Numéro 2, bientôt.

— Cette inaction ne vous ressemble guère.

— D'un autre côté, je ne suis pas non plus impétueux. Quand mon heure sera venue, je compte bien réussir à passer de l'autre côté.

— Vers la liberté, hein ?

— La liberté, oui.

Numéro 2 a ricané gentiment.

— Ah ! ce sont les petits moments comme ça qui vous récompensent de tous vos efforts. Ne renoncez pas à votre idéal trop

facilement, mon cher Numéro 6. Battez-vous pour lui, et montrez donc votre cran.

Il s'est interrompu pour examiner les réactions de son interlocuteur à ce mot clef de la thérapie du Numéro 48.

— Ce mot... il n'évoque rien, pour vous ?

— Non, pourquoi ? Était-il au centre d'un de vos charmants récitals de poésie ?

Alors Numéro 2 a poussé un soupir ; match nul pour le moment.

— Non, non, je ne crois pas, Numéro 6, mais je vais essayer de vous trouver quelque chose sur le sujet.

Il y a quinze jours que cette conversation a eu lieu, un mois qu'il est arrivé. L'heure est venue de tenir sa promesse d'évasion. Il a dressé des plans minutieux, accompli le travail de détail pendant les heures du couvre-feu et dissimulé le matériel nécessaire à l'extrémité orientale de la plage. A cet endroit, la falaise rocheuse qui borde toute la plage s'avance jusque dans la mer. Pour s'aventurer au-delà de ce point, il faut passer par l'eau (et il sait que les patrouilles qui sillonnent la baie vouent à l'échec toute tentative d'évasion par cette voie) ou escalader les rochers, ce qui ne manquerait pas d'attirer l'attention du Gardien chargé de la surveillance de ce secteur.

L'avantage de cette position est son isolement. Les Villageois s'aventurent rarement à cet endroit car l'eau y est toujours agitée, les galets plus rudes qu'ailleurs et la vue sur la mer dépourvue de tout pittoresque. De plus, à cause du cul-de-sac fermé par la falaise, c'est l'endroit le plus éloigné du village jusqu'auquel on puisse s'aventurer sans être rappelé à l'ordre par les Gardiens sphériques.

Ce matin-là, au pied de la falaise, il suit pour la dernière fois des yeux le chemin qu'il a décidé de suivre pour son ascension.

7 h 20.

La mer se gonfle et vient se fracasser contre la falaise. L'ombre de cette dernière avance imperceptiblement vers l'est sur les galets humides ! Depuis deux semaines, une énorme nappe de mazout dérive au large de la plage (un cargo que la tempête aura naufragé aux environs). Ce matin, elle s'est encore approchée du bord, noirâtre, irisée, parcourue de lourdes bulles.

Il grimpe rapidement jusqu'au premier épaulement, déroulant au fur et à mesure de son ascension une corde de nylon dont l'extrémité est nouée autour du paquet qui contient son matériel.

Le deuxième passage est le plus dangereux, car il lui faut se déplacer latéralement le long de rochers qu'atteignent les lames. A deux reprises, ses souliers glissent sur le grès mouillé, et à deux reprises, quand il cherche une prise pour sa main, la saillie rocheuse à laquelle il s'accroche se déchausse comme une dent de lait et s'abîme

dans l'écume bouillonnante à ses pieds.

Parvenu à la seconde corniche, à quinze mètres au-dessus de la plage, il s'arrête pour reprendre haleine et essuyer la semelle de ses souliers avec un mouchoir.

Une mouette jaillit d'une fissure du roc et se laisse porter par une colonne montante, ailes étendues. Fendant l'air à quelques centimètres de son visage, elle pousse son cri. Coup d'œil comme une perle de jais et l'oiseau disparaît.

C'est la première mouette qu'il voit le long de la plage. En ville, on ne rencontre d'ailleurs aucun autre oiseau que les pigeons et les moineaux. S'il croyait aux présages, celui-ci lui semblerait bon.

7 h 24.

Sans s'arrêter à la troisième corniche, il se hâte de gravir les trois derniers mètres et de prendre pied sur le plateau dans la lumière du soleil. Des prairies herbues s'étendent à perte de vue vers le sud et l'ouest. Seuls les coups de boutoir de la mer sur la muraille rocheuse en contrebas viennent briser le silence pastoral.

Gagnant un point de la falaise où le surplomb lui permet de hisser à lui son matériel sans risquer de le coincer dans les rochers, il commence à tirer sur la corde de nylon. Elle résiste comme elle a résisté pendant les essais et son paquet s'élève lentement avec un doux mouvement pendulaire, montant de la plage jusqu'à lui.

7 h 31.

Dans l'herbe, il étale devant lui un sac de vivres, une vingtaine de tubes d'aluminium incurvés, et une clef à mollette. Toujours pas de Gardien en vue. Il lui faut cinq minutes pour assembler la cage. Cinq minutes, cela suffira pour le mettre à l'abri du danger. Si, du moins, il a bien regardé le film et bien assimilé les principes de la géométrie d'Euclide.

Empoignant la clef à mollette, il se met au travail.

La sphère (bleu ciel avec des taches lavande d'acné juvénile) s'immobilise à une dizaine de mètres. Jusqu'ici, dès qu'elle faisait son apparition, il reprenait toujours le chemin du Village tel un mouton docile.

— Essaye donc de me faire reculer, tiens, dit-il.

L'hémisphère vaguement aplati de la cage est solidement fiché en terre à un peu plus d'un mètre derrière lui ; encore un mètre, et c'est le rebord de la falaise.

Il va lui donner cinq minutes pour le charger. Si elle est trop maligne ou trop patiente, il se mettra simplement en route sans s'être offert cette petite satisfaction.

Pour exciter la sphère (leur a-t-on programmé quelque personnalité robotique douée de susceptibilité ?), il lui jette des petits cailloux. Mais ils rebondissent sans causer le moindre dommage sur

les flancs (de plastique ? probablement). La sphère se met à vibrer, un peu (espère-t-il) comme un taureau qui, sentant monter en lui sa rage, gratterait le sol du sabot.

Il fait mine de courir à gauche, à droite, sans toutefois jamais s'éloigner de la cage de plus d'un ou deux mètres. (El Cordobes faisant le pitre à distance prudente des *barreras*.) Désorientée, la sphère ne suit que vaguement ses mouvements, elle s'approche jusqu'à six, puis cinq mètres. Il lui jette alors son plus gros caillou. A l'endroit du choc, un nouveau bouton lavande s'étale lentement sur la « peau » bleu ciel. Alors, la sphère charge. Lui se précipite à l'abri de sa cage.

Trop tard, comme s'il se rendait compte de l'erreur qu'il a commise, le Gardien tente de ralentir. Trop tard. Il heurte la cage de plein fouet et se déforme sous le choc (la cage tient). L'élan de la sphère la fait rebondir largement au-dessus des tubes incurvés, par-dessus le petit dôme et au-delà du rebord de la falaise.

Il pivote sur les talons pour observer ce magnifique vol plané, ton sur ton, bleu sur bleu dans l'air vide, puis cette chute (s'il était vivant, le Gardien pousserait un long hurlement) vers les tourbillons rugissant d'écume dont la mer gifle la falaise.

Explosion. C'est tout juste si on la distingue dans le tumulte permanent. Ces trucs-là sont donc mortels. Il ne s'y attendait pas.

Une fois assemblée, la cage mesure un petit peu plus d'un mètre de haut avec un diamètre à la base de deux mètres dix. Les quinze kilos de tubes, chipés au restaurant (où ils soutenaient les parasols au-dessus des tables, et le vélum de l'orchestre) s'entrecroisent en diagonale pour renforcer les points où la contrainte est la plus forte. Sans être aussi résistante que le dôme géodésique, cette structure demande moins de joints. Elle est donc d'un assemblage plus facile. Sa construction ne lui en a pas moins demandé quatre heures de chacune des nuits des deux semaines écoulées."

Pour faciliter le transport, il a prévu que la cage soit démontable en trois parties ; mais elle peut aussi être transportée comme il le fait en ce moment, sur ses épaules, à la manière d'une carapace de tortue. Il progresse du pas le plus régulier possible, car la moindre rupture de rythme fait balancer la carapace qui s'accroche dans l'herbe par un de ses pieds. Ses bras en croix le font souffrir, mais mieux vaut être prudent. La prochaine sphère peut aussi bien se montrer dans une heure que dans quelques minutes ; tant qu'il ne sera pas certain d'avoir mis le pied en terrain sûr (et rien ne lui prouve encore qu'il y arrivera jamais, car, après tout, le Village est peut-être bâti sur une île) il ne pourra pas se permettre de baisser sa garde.

Il est déjà midi quand la seconde sphère fait son apparition. Celle-ci est beige.

Pressant le pas, il lui lance :

— Salut, Médor !

La sphère entreprend de le suivre à distance respectueuse, s'écartant parfois du chemin à toute vitesse ou se lançant dans des orgies de rebonds et de dribbles. Ces zigzags capricieux font penser aux ébats d'un chiot joueur.

A une heure, il choisit un endroit où le terrain est bien plat et fiche solidement la cage en terre. Puis, accroupi à l'abri de son dôme, il ouvre une musette de fortune et en retire l'en-cas qu'il a préparé – un sandwich de rosbif avec des cornichons, deux œufs durs et une boîte de soda.

Médor vient s'appuyer au rebord de la cage. Indolemment, la sphère se presse contre l'hémisphère. Les joints craquent. La sphère accentue sa pression et sa chair beige s'enfonce dans les rectangles et les triangles de la structure d'aluminium. Sirotant son soda, il regarde la sphère gravir lentement la cage et se laisser rouler de l'autre côté.

La voilà qui recommence mais en prenant cette fois un élan qui, au contact de la cage, l'expédie à près d'un mètre en l'air. Elle retombe au sol avec un bruit de succion comme en produirait un obèse s'arrachant à sa baignoire.

La troisième fois, elle tente d'escalader la structure aussi lentement que possible. Elle a mal calculé la force nécessaire et, à mi-chemin, retombe sur le sol.

La cage a résisté à toutes ces épreuves sans donner le moindre signe de faiblesse.

La sphère recule alors à distance convenable et une voix s'élève :

— Ma foi, Numéro 6, je vous tire mon chapeau. C'est une idée remarquable et remarquablement mise à exécution.

Un coup d'œil circulaire l'assure qu'ils sont bien seuls tous les deux, la sphère et lui, au milieu de l'immensité verte ; pourtant, c'est bien la voix de Numéro 2 et, maintenant que la sphère s'agite de soubresauts comme une coupe de gélatine beige, c'est bien son rire.

— On n'arrête pas le progrès ! Puis-je vous demander où vous dissimulez le haut-parleur ?

— Bah, cette sphère tout entière n'est jamais qu'une membrane, voyez-vous ; et depuis le miracle du transistor... je peux monter le volume d'une façon absolument inimaginable, tenez, PAR EXEMPLE :

CE QUI CONTRIBUE LE PLUS

A RENDRE LA VIE AGRÉABLE

CE QUI COUTE LE MOINS ET PEUT ACCOMPLIR

DES MIRACLES,

C'EST UN GENTIL SOURIRE...

— Mais, reprend-il à voix beaucoup plus basse, il ne faut pas

que j'oublie de régler mes propres écouteurs, ici, quand je fais ça. C'est beaucoup plus terrible pour moi, avec ces fichus écouteurs, que ça n'a dû l'être pour vous, veinard que vous êtes, en plein air, avec votre panier-repas ! A propos de repas, on dirait que je suis voué à interrompre les vôtres.

— C'est le plus excusable de vos travers, Numéro 2.

— Puis-je vous poser une question personnelle, Numéro 6 ?

— Mais comment donc ! Pas de secrets entre nous !

— C'est à propos de Numéro 127, la demoiselle à laquelle vous aviez donné rendez-vous ce matin. Je me demandai quel appât vous avez bien pu faire miroiter devant ses yeux pour la convaincre de se rendre dans un endroit pareil, à une heure pareille.

— Comment va-t-elle ?

— C'est bien le moment de vous inquiéter de sa santé ! Après l'avoir envoyée toute seule au beau milieu d'une prairie – et Dieu sait ce que vous avez dû lui promettre ! Elle est de retour, un peu plus triste, un peu plus sage, et voilà tout. Je crois d'ailleurs... voyons, quelle caméra... Oui ! Elle a repris son travail. Le restaurant devrait la distraire un peu de votre trahison mais je doute fort qu'elle vous fasse jamais confiance à l'avenir.

— Elle ne me reverra probablement jamais. Mais si vous aviez l'amabilité de lui présenter mes excuses, je vous en serais fort reconnaissant.

— Je lui ai déjà expliqué que vous n'avez fait que suivre nos instructions. J'ai l'impression que cela a suffi à la ragaillardir un peu.

— Si j'avais pu trouver un quelconque autre moyen de détourner l'attention de ce pauvre Bleuë, jamais je n'aurais...

— Oui, oui, je sais : qui veut la fin veut les moyens. Les êtres humains ne sont que des pions entre vos mains dans votre entreprise de conquête impitoyable du pouvoir, hein, Numéro 6 ?

— C'est la liberté que je vise, pas le pouvoir. Et loin de me montrer impitoyable, j'estime que j'ai fait preuve d'une modération méritoire.

— Vous trouvez que la modération consiste à allumer des incendies criminels ?

— Des incendies ? Aurais-je oublié quelque chose sur le réchaud ?

— Et la destruction aveugle de matériel ? Les dégâts sont estimés à... j'aime mieux ne pas vous le dire.

— Vous voulez dire Bleuë ? Cette boule de malheur n'a pas fait preuve d'une grande modération, elle non plus, quand il s'est agi de détruire mon matériel à moi, qui est irremplaçable, lui. Elle avait l'air bien déterminé à me balancer, moi, du haut de cette falaise.

— Je vous l'accorde mais c'était une erreur. Le Gardien était

livré à lui-même, en pilotage automatique, et bien que son appareil sensoriel et ses divers équipements eussent suffi dans la plupart des circonstances, il était, en l'occurrence, incapable de discerner le danger. Les Gardiens perçoivent les objets et reconnaissent les formes même à la lumière infrarouge, mais pour reconnaître une absence d'objet, il faudrait bien d'autres perfectionnements, bref, il n'aurait pas dû charger, c'est tout à fait exact, et si j'avais eu à choisir entre vous et cet engin, je vous concède qu'étant plus difficile à remplacer, je vous eusse accordé la préférence.

— Vous me flattez.

— Mais cela n'excuse en rien le fait que vous ayez tout fait pour pousser à bout le pauvre engin.

— Bah, après tout, peut-être suis-je impitoyable. Tenez, je vais vous dire, quand nous arriverons au prochain précipice...

La sphère beige émit un petit ricanement.

— Oh, nous ne pouvons nous permettre de vous laisser remporter d'autres succès. Médor n'est pas sur pilotage automatique : c'est moi qui dirige désormais la manœuvre. Et nos ingénieurs sont déjà au travail pour apporter les modifications qui empêcheront la répétition de ce genre d'erreur à l'avenir. Mais pourquoi diable vous dis-je tout cela à vous ? Parole d'honneur, je suis trop honnête avec vous, Numéro 6, vous m'êtes trop sympathique. Quel est le secret de votre charme ? Il n'est pas naturel que moi, votre geôlier, je vous traite sur un pied de quasi-égalité. Vous ne trouvez pas ?

— Que ce n'est pas naturel ? Si fait. L'absence de naturel, je pensais que c'était la raison d'être même du Village.

— Vous jouez encore sur les mots, Numéro 6. Ce que je disais était pourtant simple, cordial même. Je me sens des *affinités* avec vous, et ce, dès le début. Et, reconnaissez-le, Numéro 6, n'en va-t-il pas de même pour vous ?

Interloqué, il jette un coup d'œil ironique à l'énorme sphère qui s'est avancée de quelques centimètres dans l'herbe comme un bon chien-chien qui s'attend à être gratté derrière les oreilles.

— Ma foi, tout ce que je puis dire c'est... rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

La sphère pousse un bref soupir, on dirait le sifflement d'une crevaillon.

— Vous compliquez plutôt la question, mais je n'insiste pas. Quant à moi, j'ai toujours trouvé que tout ce qui était humain m'était étranger. Allons ! philosophie que tout cela. Et, pour ma part, si j'aime à philosopher un peu avant de me mettre au lit, je trouve que cela ferait mauvais ménage avec une aventure héroïque. Avez-vous terminé votre repas ? Êtes-vous prêt à poursuivre cette tentative vouée à l'échec ? Moi, je suis prêt. Ce sont de véritables vacances, pour moi,

vous savez. Je n'avais jamais guidé un de ces engins. C'est une sensation indescriptible.

Et, pour souligner ces paroles, la sphère se met à bondir sur place de manière tout aussi indescriptible.

— D'accord. Si vous vous reculiez d'une vingtaine de mètres, ma marche deviendrait beaucoup plus confortable. Si vous restez si près, je vais être obligé d'avancer plié en deux.

— Et notre conversation ?

— Augmentez le volume !

La sphère recule manifestement à contrecœur.

— Comme ça ?

— Encore un peu, je pense.

— COMME ÇA ?

— Eh bien, ce sera donc...

Un coup d'œil à sa montre (13 h 36), il passe sa musette à l'épaule, et soulève la cage d'aluminium. La cage en équilibre sur les épaules, il se remet en marche vers le sud-est.

— La liberté ou la mort.

La sphère le suit à la distance convenue. Numéro 2 a rebranché son système sur la musique d'ameublement que retransmet en permanence la sonorisation du Village. Machinalement, la sphère et lui progressent aux rythmes divers d'un pot-pourri des airs de *L'Auberge du Cheval-Blanc*.

15 h 20.

L'horizon se dédouble : d'abord, une ligne ocrée de broussailles marquant la limite de la prairie, si proche qu'il distingue déjà les quelques fleurs qui s'attardent sur les touffes d'ajonc ; le second, plus haut que le premier, constitué d'une mince ligne ondulante d'un bleu de Prusse profond : une forêt de pins. Quelle distance, quels obstacles l'en séparent encore ? Il ne s'arrête pas à ces considérations.

Il ne s'arrête pas du tout. Il avance courbé en deux, n'élevant jamais la cage à plus d'une trentaine de centimètres du sol devenu plus irrégulier, percé de nombreux trous, jonché de grosses pierres ; il se concentre sur les quelques mètres de terrain qui viennent immédiatement devant lui, regardant bien où il pose le pied.

La sphère, profitant des accidents du terrain, se rapproche pour le suivre de plus près, se précipite parfois devant lui pour lui barrer le passage et le diriger de force vers les zones les plus rocailleuses où elle guette le premier signe de déséquilibre pour se précipiter sur lui. Elle n'a pas besoin de retourner la cage pour réussir ; il lui suffit de la prendre en déséquilibre lorsqu'un trou trop profond ou une saillie rocheuse s'opposeront à l'exacte répartition de la charge.

Les infirmes font des proies faciles.

Aussi ne prend-il pas garde à l'apparition, à l'horizon vert dans

son dos, d'un minuscule point noir, d'un moustique tourbillonnant, aussi ne le voit-il pas grossir, atteindre la taille d'un épervier menaçant. C'est seulement lorsque l'ombre de son corps segmenté se projette à quelques mètres devant lui dans l'herbe sèche qu'il relève la tête.

L'hélicoptère amorce sa descente en une lente spirale persuasive qui se resserre de plus en plus autour de lui.

Vers sa droite, les irrégularités du terrain qui s'élève en pente douce jusqu'à l'horizon ocre sont moins prononcées. Il fait mine de s'y diriger mais la sphère le précède, rapide comme l'éclair et lui barre le passage de toute sa masse. Il oblique à gauche. La sphère roule jusqu'à lui, se presse contre les barreaux de la cage avec juste ce qu'il faut de force pour qu'ils s'immobilisent l'un et l'autre mais pas assez pour qu'elle rebondisse et saute par-dessus le dôme. Elle a donc appris à doser très précisément son effet pour atteindre à l'équilibre.

Petit à petit, très progressivement, il fait pivoter la cage autour du flanc de la sphère. Cette dernière est donc contrainte de céder quelques mètres de terrain mais guère plus. Elle lui barre de nouveau la route, et il ne peut que faire pivoter sa cage autour de la sphère. La sphère n'est pas capable de s'opposer totalement à sa progression, mais elle est en mesure de la réduire à une reptation lamentable.

L'hélicoptère s'est immobilisé directement à la verticale, dans un vacarme assourdissant. Ses rotors tranchent l'air, étrange danse du sabre suspendu au-dessus de ce Damoclès minuscule et cabochard.

La sphère revient à la charge. A la seconde où elle va s'appuyer contre la cage, il tire vivement celle-ci sur le côté. Soudain privée de point d'appui, la sphère s'abat sur une pierre, rebondit et roule de quelques mètres au long de la pente avant d'avoir repris ses esprits. Entretemps, il a progressé de douze mètres. Voyant que la sphère bondit vers lui, il s'arrête net et recule précipitamment d'un pas. Elle vient s'écraser à l'endroit où il se trouvait l'instant auparavant, rebondit et redescend plus bas encore que la première fois. Pour lui, c'est un gain de près de vingt mètres.

Rendue prudente, la sphère le précède de quelques mètres par un mouvement tournant et revient très lentement sur lui jusqu'à ce qu'elle parvienne à s'appliquer de nouveau contre la cage, et que, de nouveau, il ne lui reste plus qu'à progresser millimètre par millimètre en faisant pivoter sa cage autour de la sphère. A intervalles réguliers, il vérifie la solidité et le serrage des joints mais il sait bien que la structure d'aluminium ne résistera pas indéfiniment à de telles contraintes.

16 h 30.

Il est encore à près de vingt mètres de la crête. Il lui a fallu une heure et dix minutes pour parcourir les trois cents derniers mètres (et,

à vol d'oiseau, moins de la moitié si l'on tient compte des détours et des faux départs que les accidents de terrain ou la sphère lui ont imposé).

Mais voici que Médor semble changer radicalement de comportement. Il se précipite vers le sommet, toute sa grosse masse tremblotant au rythme des aspérités du terrain. Il passe la crête, disparaît aux regards, puis réapparaît au sommet d'un grand rebond suggérant quelque géante fleur beige puis plonge de nouveau derrière la crête, réapparaît, encore qu'un peu moins haut, et lance, d'une énorme voix de ténor qui rivalise avec la basse de l'hélicoptère :

— BRAVO !

Troisième rebond, un peu moins haut mais d'une voix plus forte :

— BRAVISSIMO !

Et pour finir, ne dépassant plus qu'à moitié, comme un coucher de soleil beige à l'horizon :

— BIEN JOUÉ, NUMÉRO 6, BIEN JOUÉ !

Parvenu au sommet, il songe à Moïse sur les rives du Jourdain. Ses yeux contemplant une faille qu'aucune tortue ne pourra jamais négocier, une chute de six à sept mètres jusqu'au sol rocheux, une descente qui n'est pas à pic, certes, mais assez escarpée pour rendre la cage parfaitement inutile, voire nuisible.

La sphère finit de rebondir comme une balle de ping-pong, avec le *diminuendo* caractéristique d'un tambour japonais.

— Non, non, non, non ! grogne-t-elle à un niveau de décibels plus raisonnable. Pas maintenant, Numéro 19 ! Rentrez chez vous, vous reviendrez quand je vous sifflerai. Vous ne voyez donc pas qu'il déborde encore d'espoir ?

L'hélicoptère vire à gauche et prend de la hauteur pour disparaître à l'horizon.

— Et maintenant, Numéro 6, comment comptez-vous descendre ici sans être contraint de sortir de votre petite coquille, hein ? hein ?

— Je réfléchis.

— La faille s'étend sur près de deux kilomètres vers la gauche et plus que ça encore vers la droite. Certes, vous pourriez décider de risquer le tout pour le tout, ici même.

— Non, je vais plutôt vous croire sur parole.

Et il se remet en route vers la gauche.

— Mais c'est donc vrai ! vous allez effectivement me croire sur parole ! Oh, le rusé compère ! Savez-vous ce que je vais faire, moi, rien que pour ça ? La belle récompense que je vais vous donner ? Je vais me retirer, loin, loin, par là-bas (il n'y a rien à faire, je ne cesse d'oublier que je ne peux montrer du doigt, je veux dire, par là-bas,

vers ces hauteurs). Et je vais vous laisser descendre votre coquille au bout de ses cordes avant de la rejoindre vous-même. En toute sécurité, sans intervention étrangère. N'est-ce pas généreux ?

— Numéro 2, vous êtes un amour.

La sphère émet un petit rire mi-figue mi-raisin.

— J'attends ma récompense.

Et la voici qui bondit, beige sur le gazon jauni, en direction des pentes hérissées de pins à plus d'un kilomètre au-delà de la plaine.

A l'aide de la corde de nylon, il entreprend de faire descendre la cage, un œil constamment fixé sur la sphère au cas où elle bondirait sur l'hameçon.

Dans le lointain, une voix de petite fille lui crie :

— PAS DE TRICHE ! TU AS MA PAROLE !

La cage atterrit à l'envers. Il jette la corde et dévale la pente abrupte au risque de se briser le cou. Sitôt arrivé au fond, il retourne la cage et se retrouve en sécurité.

La sphère n'a pas bougé. De sa petite voix, elle lance :

— A Y EST ?

Il se met en marche en direction du bois de pins. Quatre kilomètres ? Cinq ?

— A Y EST ? JE VIENS VOUS CHERCHER !

Et la sphère roule vers lui mais reste à distance raisonnable, alors que la surface du sol est aussi inégale ici que de l'autre côté de la faille.

— Vous ne me dites même pas merci ? demande Numéro 2.

— La souris remercie-t-elle le chat ?

— Eh ! une souris très intelligente le remercierait peut-être.

— Les souris très intelligentes... est-ce qu'elles ont meilleur goût ?

La sphère émet alors, fortement amplifié, un bruit de baiser.

17 h 30.

Les collines se sont tellement rapprochées qu'on pourrait les toucher. Il maudit la longueur de cette journée de juin dont il s'était réjoui jusqu'ici. Tant que l'obscurité ne lui offrira pas un abri équivalent, il ne pourra pas abandonner la cage.

Numéro 2, qui depuis un certain temps semblait se contenter de réciter à mi-voix les œuvres de divers poètes mineurs (qu'il semble s'être fourré dans la tête de faire réhabiliter au Village), augmente soudain le volume et lance :

— J'espère que vous commencez à comprendre, enfin, la futilité, la vanité, de votre aventure.

— Mais je croyais que c'était l'attitude inverse que vous souhaitiez encourager en moi, Numéro 2, mon idéalisme, ma résolution, mon optimisme.

— Oui, oui, ce sont de très beaux sujets de conversation, et l'industrie des loisirs et du spectacle serait ruinée s'ils n'existaient pas. Mais enfin il y a des moments où il faut être sérieux et désespérer. Pas de tout, bien sûr, mais de ces idées traîtresses, abstraites. La liberté ! comme si tout le monde n'était pas déterministe aujourd'hui ! Dans notre monde gravement surpeuplé, où aurait-on seulement la place d'être libre ? Non, Numéro 6, vous pouvez toujours chanter vos hymnes à la liberté. Si vous vous évadez, à l'endroit que vous arriverez à gagner, l'emprisonnement sera mieux camouflé que chez nous, c'est tout. Cela dit, vous reconnaîtrez, j'espère, notre discrétion. La liberté ? Ah, peut-être y eut-il, il y a bien longtemps, un Age d'or où les hommes étaient libres, mais je ne trouve guère trace de cette utopie tant dans le passé que dans l'avenir.

— Philosophie, que tout cela, Numéro 2. L'heure de votre coucher doit approcher.

— Philosophie ? Psychologie, plutôt, ou littérature. Mes arguments ne sont pas fondés sur la raison mais sur la situation particulière dans laquelle vous vous trouvez pour le moment, cherchant, malgré des difficultés croissantes, à sauvegarder à tout prix l'illusion que vous êtes en train de vous évader.

— Si je parviens à sauvegarder cette illusion assez longtemps, elle vaudra la réalité. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est l'évêque Berkeley. J'imagine que les geôliers doivent avoir une connaissance plus intime de la futilité que le plus dégradé des prisonniers. Le prisonnier peut toujours se réfugier dans la conscience de l'injustice qui lui est faite et, pour lui, il existe toujours au moins des fantasmes de liberté. Mais le geôlier est condamné à la prison à vie car il s'identifie à cette prison. Ses prisonniers pourraient s'évader jusqu'au dernier, il n'en demeurerait pas moins geôlier de sa prison, prisonnier d'une tautologie. Tout ce qu'il peut espérer de mieux, c'est de rendre sa prison parfaite – c'est-à-dire d'y rendre toute évasion impossible –, mais les fers qu'il forge ainsi enserrant ses propres poignets. Non, décidément, si c'est question de futilité, je choisis à tout coup d'être prisonnier.

— Tout ce que vous dites, Numéro 6, n'est qu'à moitié vrai. Mon sort n'est pas enviable. Il m'arrive de trouver ma tâche futile, mais un peu de futilité n'a jamais fait de mal à personne. Ce n'est qu'un remède homéopathique contre la futilité infiniment plus vaste de la Vie. Et d'ailleurs, ma situation présente tout de même quelques avantages. L'exercice du pouvoir est un plaisir, l'exercice du pouvoir absolu, un plaisir absolu. J'ai l'espoir, non seulement de perfectionner ma prison – notre prison, devrais-je dire –, mais aussi de l'emplir d'un nombre toujours croissant de prisonniers jusqu'à ce que... Mais non, ce serait manquer de modestie.

— Jusqu'à ce que le monde entier soit devenu une prison.

— J'ai presque l'air d'un idéaliste moi aussi, n'est-ce pas ? Mon intention était seulement de démontrer que les geôliers eux-mêmes ont leurs rêves. Et les rêves de geôliers sont, d'un point de vue pratique, plus réalisables que ceux d'un prisonnier. La morale de tout cela, Numéro 6, je vous laisse le soin de la tirer.

— Une offre d'emploi ?

— Pourquoi pas ? Vos qualités sautent aux yeux : vous avez de l'initiative, de l'intelligence, l'expérience du monde. Ce qui vous manque le plus, ce sont les références, mais cela pourrait s'arranger. Si notre offre vous intéresse vraiment, c'est le moment ou jamais de manifester votre sincérité, tandis que vous êtes encore un évadé putatif.

— A propos d'évasion, regardez : nous avons presque atteint les bois.

— Oui, j'étais sur le point de vous le faire remarquer moi-même. Cela signifie que je vais devoir vous presser de répondre. Vous êtes encore libre de rebrousser chemin, libre de rejoindre nos rangs.

— Merci, mais puisque tout se vaut, j'aime autant être libre d'être libre.

— C'est décidé, alors, vous retournez à Londres ?

— Pas alors, tout de suite.

— Et là-bas, que ferez-vous ?

— Je me mettrai en contact avec les autorités.

— Vous voyez bien, vous n'avez pas sitôt quitté notre prison que vous vous jetez dans la leur ! Je regrette, Numéro 6, mais je ne peux vraiment pas permettre cela.

La sphère beige se jette soudain en avant.

Il s'accroupit et tire fermement la cage au-dessus de sa tête. La sphère vire et vient s'interposer entre la cage et les bois, s'écrasant mollement contre les barreaux.

— Vous vous répétez, Numéro 2. Nous sommes à peine à cinquante mètres des bois. Vous avez perdu.

La sphère beige est parcourue de rapides pulsations. Son pôle sud s'aplatit et s'assombrit jusqu'à devenir chocolat.

— Votre décision est prise, Numéro 6 ?

— Même si vous deviez vous changer en caramel et m'enrober comme une amande, désolé, mon pote, je ne changerai plus d'avis.

— Alors, adieu, lance la sphère.

Et la voici qui monte, monte, haut, très haut, à la verticale, dans les airs.

— Enfin ! marmonne-t-il.

Il fait coulisser les trois faux joints qui recouvrent les trois montants soigneusement effilés puis, quand la sphère atteint son

apogée, il se glisse hors de la cage désormais hérissée de trois épieux et court à toute vitesse vers les bois. Il n'a pas parcouru vingt mètres que la sphère s'écrase sur la cage avec un grand bruit métallique (la cage qui se brise) et une érucation plastique (la sphère qui se crève).

Il se retourne pour jouir du spectacle. La sphère s'aplatit et se gondole, empalée sur les trois pointes. Elle s'abat mollement sur le sol et secoue ses flancs ridés pour se débarrasser des restes de la cage. La moitié de sa surface est devenue bleu lavande, marquée de trois gros boutons rouges là où les piques ont pénétré.

Le bruit de forge se transforme peu à peu en un sifflement humide comme si une flûte jouait, obstruée de salive. Trois flûtes plutôt, dont le chant s'éteint lentement. Ces saloperies sont autorégénérantes !

Il prend ses jambes à son cou, sa vie en dépend.

La sphère se met à beugler :

— BRREOUM BEMMABOP BOUBBON BEUH BAB— BON BLOP !

Elle se met mollement à sa poursuite. Même à demi dégonflée, elle est encore capable de se déplacer assez rapidement, mais il a encore dix bons mètres d'avance lorsqu'il atteint les bois et se place à l'abri des barreaux gigantesques de la futaie.

La sphère est en train de se regonfler peu à peu. Elle se fait pressante :

— ABBENBEZ ! BUBERO CHICH ! ABBENBEZ ! UBE BEBIBE BIBUBE !

Il « abbend » et une petite « bibube » plus tard, la sphère a repris son aspect antérieur sinon qu'elle est devenue entièrement bleu lavande, à l'exception d'une petite tâche au pôle supérieur.

— Je vous remercie, dit Numéro 2. Avant que vous ne partiez, je voulais vous présenter mes félicitations et...

— Si c'est vraiment tout, il faut vraiment que je...

— Et aussi, vous dire que j'ai dégoté ce poème que vous m'aviez demandé. Si vous voulez bien attendre un instant...

— Pourquoi ne m'en faites-vous pas parvenir un exemplaire à mon adresse londonienne ?

— Parce qu'il est particulièrement adapté à l'occasion présente. Vous permettez ?

— Il est long ?

— Six vers seulement. Il s'intitule *Le cran l'emporte*. Écoutez plutôt :

Le cran l'emporte ! toujours il gagne ! malgré la lenteur des jours

Et la noirceur des nuits qui entre deux jours s'intercalent.

Toujours le cran l'emportera : son affaire est sûre,

A celui-là le prix qui tout endure

A celui-là qui tout affronte et rien ne craint

A celui-là qui attend et qui guette et qui travaille toujours.

A l'horizon, vers le nord, il voit surgir le moustique qui deviendra l'épervier qui deviendra l'hélicoptère.

— C'est vraiment charmant, Numéro 2, mais il faut réellement que je prenne congé.

— Au revoir, donc, et j'espère vraiment que vous nous reviendrez bientôt. Vous allez me manquer, Numéro 6. Vous êtes de loin mon prisonnier favori, vous savez. Présentez-mes respects à...

Est-il parti, déjà ? Un vrai lapin, ce type, quand on lui en donne l'occasion.

— ... Mon bon ami, M. Thorpe, si le hasard fait que vous le rencontriez à Londres, termine doucement Numéro 2.

CHAPITRE X - AU BUREAU

— Je regrette, monsieur, dit la réceptionniste, mais M. Thorpe est occupé. Si vous voulez bien attendre que...

— J'ai déjà attendu trois jours.

— J'ai cru comprendre qu'il y a d'assez graves *complications*, quelque part.

Ayant lâché ce mot magique, elle ouvre sur son bureau de verre un épais magazine de mode et indique du menton les gens qui attendent, bien alignés derrière la paroi de verre.

— Vous voyez que vous n'êtes pas le seul. Les complications...

— Il y a toujours des complications quelque part. Thorpe me connaît. Il sait très bien que je ne viendrais pas l'ennuyer si je ne faisais moi-même face à de graves complications. Et d'ailleurs, vous me connaissez vous aussi.

Le mot « complication » ne manque pas de produire son petit effet sur elle, mais elle est d'une trempe à résister à tout.

— Si vous le dites, monsieur. Je ne fais qu'obéir aux ordres de M. Thorpe ; et ses ordres sont qu'on ne le dérange sous aucun prétexte.

— Je refuse de perdre une minute de plus à cause de ce rituel absurde ! Il faut absolument que je lui parle !

La réceptionniste caresse une des photographies comme si la colère de l'homme ne la menaçait pas directement, elle, mais bien la belle image sur papier glacé. Une ou deux fois par an, il faut qu'il s'en présente un comme ça, qui refuse tout simplement de la laisser tranquille. Comme si elle pouvait quoi que ce soit pour eux, elle ! C'est précisément la seule raison pour laquelle on l'a placée là, derrière ce bureau de verre, devant cette salle d'attente aux parois de verre : pour qu'elle puisse signifier à ceux qui attendent qu'on ne peut rien faire pour eux, ils peuvent poireauter là pendant des jours, des semaines, des mois, sans que personne, jamais, ne fasse la moindre attention à eux, sans que personne ne les écoute, parce qu'ils sont, d'un point de vue officiel, invisibles.

— Il le sait bien, monsieur. On lui a fait passer une note mercredi après-midi, quand vous êtes arrivé, puis une nouvelle note hier, et encore une ce matin.

— S'il savait que je suis ici, il me recevrait.

Allons bon, puisqu'il refuse tout simplement de comprendre, elle va en faire autant ! Elle s'absorbe dans la contemplation de la dernière tenue qui fait fureur, un col de renard rouge sur une veste de tweed, une blouse de lin lacée au cou, des pantalons de daim marron, une cascade de chaînes d'or et des bottines de François Villon.

— Je repasserai demain.

— Comme vous voudrez, monsieur.

Elle lui adresse son plus beau sourire *Je Tiens*, toute une gamme de délicates nuances corallines !

— Je me permets toutefois de vous faire remarquer que demain, c'est samedi, et que, le samedi, M. Thorpe est au golf.

— Eh bien, j'irai le voir à son club.

Elle approuve d'un hochement de tête qui fait tinter ses colliers et balancer ses boucles. Puis elle enfonce le bouton qui commande l'ouverture de la paroi de verre. Quand il part (sans un mot gentil), elle se dit que s'il n'y avait que des types comme lui, son job serait vraiment idéal.

Nouvelle pression du doigt pour refermer la paroi de verre et les pages de *Vogue* ouvertes comme des pétales crémeux absorbent de nouveau son petit papillon de cervelle.

— Je regrette, monsieur, dit le vendeur en le voyant entrer dans la boutique de photo, mais votre projecteur n'est pas encore prêt.

— On me l'avait promis pour hier.

— Nous n'avions pas pris la mesure des problèmes que cela posait, monsieur. Si le film était d'un format ordinaire...

— Si j'avais su, je me serais épargné tout ce tracassant en faisant le travail moi-même.

— Et si nous avions su, monsieur, nous vous eussions très volontiers laissé faire.

— Quand est-ce que je l'aurai ?

— Demain, monsieur. Notre technicien est au travail en ce moment même.

— C'est samedi, demain, vous serez fermé.

— Je viendrai spécialement pour vous, monsieur.

— Non mais, vous avez vu ça, Jérémie ? demande le vendeur au technicien caché derrière le rideau, sitôt qu'il se retrouve seul.

— Vous avez déjà vu un type aussi impoli ?

— Mais, monsieur Blath, je vous avais dit que son projecteur était prêt.

— Vous ne serez donc jamais capable de comprendre ce que je me tue à essayer de vous apprendre sur la psy-cho-lo-gie ? Vous croyez qu'il se rendrait compte de l'effort que vous avez fait pour lui si son projecteur était prêt à la date promise ? Bien sûr que non. Plus il téléphone, plus il passe et repasse, plus il comprend le travail qu'il nous a donné et plus nous pouvons le faire payer.

— Et vous allez revenir spécialement un samedi pour la psychologie, monsieur Blath ?

— Mais non, c'était de la psychologie aussi. Le magasin rouvrira lundi à l'heure habituelle.

— Et vous ne croyez pas que le monsieur sera fâché ?

— Mais j'y compte bien, Jérémie, j'y compte bien ! C'est ce qu'il faut. Quand ils sont furieux, ils sont prêts à payer n'importe quel prix, pour le plaisir de vous jeter des billets à la figure et de partir en claquant la porte. Tenez, moi qui vous parle, je suis parvenu un jour à me faire frapper par un client pour un simple agrandissement en noir et blanc. Parfaitement. Je l'avais fait venir ici tous les jours pendant trois semaines. Pour finir, son avocat a pris un arrangement à l'amiable avec le mien qui a accepté cinq cents livres. Ça, ça a été mon record. Un triomphe, mon bon Jérémie, le triomphe de la psychologie !

— Je regrette, monsieur, laissez tomber l'homme derrière le bar avec un froncement de sourcils plein de tact. Monsieur a parfaitement raison de dire que M. Thorpe est membre du club...

— Comme moi, d'ailleurs.

— Parfaitement, monsieur, comme vous, comme vous. Vous nous avez manqué ces derniers temps. Mais, comme je le disais à monsieur, nous sommes aujourd'hui samedi. M. Thorpe déteste le terrain le samedi. Il y a tant de monde. Vous prendrez encore un gin tonic, monsieur ?

— Je bois du scotch.

— Mais, certainement, certainement. Monsieur ne boit que du scotch, n'est-ce pas ? Mais où ai-je donc la tête aujourd'hui ?

Comme pour souligner cette dernière question, il laisse tomber dans l'évier le verre qu'il était occupé à sécher depuis dix bonnes minutes. Petite explosion de cristal contre l'acier inoxydable.

Une musiquette sirupeuse feutre l'ambiance comme une moquette synthétique. S'il se souvient d'avoir adhéré à ce club, il a totalement oublié ce qui a bien pu l'y pousser !

— Je regrette, monsieur, dit la vieille femme avec un air de profonde satisfaction, mais le colonel passe le week-end à la campagne.

— Avec qui, s'il vous plaît ? Il est de toute première importance que je le joigne le plus vite possible.

— Je n'en doute pas, monsieur. Tout ce qui concerne le colonel est de toute première importance. Mais...

Elle fait tinter le gros trousseau de clefs passé à sa ceinture.

— ... Je ne suis pas libre...

— Et qui serait libre ?

La logeuse secoue la tête comme s'il lui avait posé une question à la fois inepte et vaguement immorale, comme s'il l'invitait à se livrer à un acte physiologique- ment impossible.

— Ça, c'est vous qui *doit* le savoir mieux que moi !

Cette faute grammaticalement choisie, c'est comme si elle

venait de lui claquer la porte au nez : les domestiques, a-t-elle signifié par là, n'ont pas à avoir de conversation avec les gentlemen, un point c'est tout. Et, comprenant soudain ce qu'elle a voulu signifier par là, elle lui claque effectivement la porte au nez.

— Je suis désolée, monsieur, dit l'opératrice, mais ce numéro n'est plus en service actuellement.

— Dans ce cas, vous pourriez peut-être me rendre un service ? Pourriez-vous me donner le nom de l'abonné qui possédait ce numéro ? Ou plutôt son adresse.

— Quel numéro disiez-vous, monsieur ?

— COVentry 61-21. A moins que ce ne soit COVentry Garden, je ne suis pas très sûr du central.

— Le règlement ne nous autorise pas à communiquer ce genre de renseignement par téléphone, monsieur, je regrette.

— Mais alors, bon Dieu, pourquoi m'avez-vous fait répéter le numéro ?

— J'essayais seulement de vous rendre service, monsieur, réplique l'opératrice, révoltée par tant d'injustice.

Il raccroche comme si le taxiphone était un appareil destiné à mesurer sa force. Son jeton lui revient. Il a envie d'insulter quelqu'un, de hurler des insanités en pleine figure de... il n'y a qu'un téléphone de plastique noir, un vieux téléphone bien malade à force de se faire insulter à la place des utilisateurs. Ça ne fait rien, il l'insulte tout de même.

Ce n'est pas possible. Ça ne peut quand même pas être le résultat d'un vaste complot. Pas tout. Pas partout. Pas tout le monde – les vendeurs dans les boutiques, les secrétaires dans les bureaux, les garçons dans les bistrot, les domestiques, les téléphonistes.

Il lui devient de plus en plus difficile de se souvenir que le monde a toujours – toujours – été comme ça.

La paroi de verre s'ouvre en coulissant. Il entre. La réceptionniste n'a pas plus tôt levé son sourire vers lui qu'il sait déjà les mots inévitables qu'elle va prononcer.

— Bonjour, monsieur. M. Thorpe a demandé à vous voir dès votre arrivée.

— Il a... demandé ? (Ah ! tiens... une surprise !)

— Oui, monsieur. Non, pas par là, monsieur. Il est en haut, avec le colonel Schjeldahl. Septième étage, appartement P. Vous connaissez le chemin ?

— Je trouverai bien.

— Pas si vous prenez cet ascenseur-là, monsieur. Ce sont les ascenseurs publics. J'appelle un huissier. Il va vous conduire.

L'huissier arrive. Il va pour lui emboîter le pas quand elle lui demande :

— Vous avez passé un bon week-end, monsieur ?

(C'est la question qu'on pose le lundi.) Et il répond :

— Oui.

Et il ajoute :

— Merci.

Et même :

— Et vous ?

— Mon week-end ? Super ! Vraiment su-per.

C'est rudement gentil à lui d'avoir pensé à le demander, songe-t-elle. Il est vachement sympa, après tout, quand on le connaît.

— Mon cher ami, dit le colonel, avant de monter sur vos grands chevaux, donnez-nous le temps de vous expliquer ! A notre place, vous auriez fait exactement la même chose que nous. N'est-ce pas, Dobbin ?

— Parfaitement colonel, parfaitement, répond Thorpe.

— Nous sommes désireux de vous venir en aide mais nous nous heurtons à un problème. Exposez-lui notre problème, Dobbin.

Thorpe se met à tapoter la grande carte murale comme si, de ville en ville, il voulait y suivre l'itinéraire de son interlocuteur.

— Vous démissionnez. Vous disparaissiez. Vous nous revenez avec une histoire que Hans Christian Andersen lui-même prendrait pour un conte de fées.

Le colonel, qui sait vaguement qui était Hans Christian Andersen, étouffe un petit rire et prend une note pour s'assurer qu'il se souviendra de la plaisanterie quand il racontera tout cela au club. Il est enchanté de son nouvel assistant. Quel sens de l'humour, ce Thorpe !

Ce dernier poursuit, prenant bien soin de parler très lentement pour que le colonel puisse suivre :

— Il nous faut des certitudes. Les défections, les transfuges, cela existe. C'est regrettable, peut-être, mais c'est la vie. D'un côté comme de l'autre, on passe d'un côté à l'autre...

— Et c'est précisément le problème que j'ai, moi aussi. Je ne sais pas trop quel côté dirige le Village.

— Quant à nous, nous ne sommes même pas sûrs que ce Village existe. Cela paraît même fort peu probable.

— Je vous ai montré les images.

— Des cartes postales et quelques croquis au crayon qui pourraient avoir été exécutés dans n'importe quel lieu de villégiature...

— J'ai d'autres documents.

— Et nous aimerions beaucoup les voir, dit le colonel d'un air engageant. N'est-ce pas, Dobbin ?

— Absolument, mon colonel ! Tout ce qu'il pourra nous

montrer d'un tant soit peu plus correct. Des noms, par exemple.

— Je vous ai déjà expliqué que les habitants du Village se voient attribuer un numéro. Le plus souvent, on ne sait même pas qui sont les prisonniers et qui sont les gardiens. Mais enfin, si vous pouviez me montrer les photographies de tous ceux que l'on a soupçonnés de défections depuis, disons, dix voire vingt ans, je reconnaîtrais sans doute plusieurs visages.

— Mais ça, mon vieux, c'est précisément ce que nous redoutons le plus, dit Thorpe.

— Alors vous refusez de m'aider ?

— Le colonel et moi-même allons en référer à nos supérieurs. Entre-temps, si vous vouliez bien apporter ces autres documents... ? Demain, disons, onze heures ?

— Je préférerais après déjeuner, Dobbin, dit le colonel. J'ai toujours du mal à me libérer le matin. Disons deux heures. Laissez, si vous le voulez bien, vos coordonnées à ma secrétaire, au cas où nous aurions besoin de vous contacter avant...

— Pour le moment, je suis entre deux chambres d'hôtel. Je vous verrai donc demain à quatorze heures.

Je veux voir Taggart en même temps. La fille de la réception m'a dit qu'il n'existait pas.

— Dobbin et moi allons justement lui parler de tout ça aujourd'hui.

— J'aurais préféré être présent à cet entretien. Je crois que lui m'écouterait et m'accorderait un peu plus de confiance que vous.

— Pour grimper à une échelle, dit Thorpe, il faut gravir un échelon après l'autre. Avant votre retraite — à sa manière de prononcer le mot on comprend qu'il peut avoir tous les "sens, sauf celui de retraite — vous pouviez vous permettre de négliger les échelons inférieurs. A cette époque-là, c'était vous qui vous dressiez entre Taggart et moi.

— Et ça vous fait plaisir, n'est-ce pas, Thorpe ?

— Oh, si peu, mon vieux, si peu.

Avec des punaises, il a accroché son drap de lit au mur de la chambre d'hôtel pour former un écran. Un petit cigare fume, oublié, dans la boîte vide marquée 14-lesb. Il a introduit le film dans le projecteur Bell et Howell modifié, qui lui a coûté trente guinées de plus que le tarif normal. Qu'il actionne seulement l'interrupteur et le passé qui lui a été volé se déroulera devant lui à la vitesse de trente-deux images par seconde, restaurant, sinon sa mémoire, du moins l'ombre d'une mémoire.

Alors, pourquoi hésite-t-il ? Quel pressentiment retient sa main ? N'est-il pas crucial, désormais, de recouvrer ce qui lui a été dérobé ? Sous peine de voir son évasion se transformer en victoire

vide – car les autres retiendraient son passé en otage dans les archives de la prison, comme la patte qu'un loup abandonne, entre les mâchoires d'acier du piège.

Il touche l'appareil qui renferme son passé et voici ce qui apparaîtrait :

Une paroi de verre. Derrière, des gens attendent. Certains feuilletent les magazines habituels avec l'adresse machinale du pianiste de restaurant qui attaque *Mood Indigo* pour la vingtième fois de la soirée. D'autres, moins entraînés à la patience, contemplant avec nostalgie la pendule, comme ces amants éconduits dont on tolère la présence pourvu qu'ils ne parlent jamais de leur amour.

Ce sont les mêmes. Il les connaît. Dans le film, ils sont un peu plus jeunes, leurs vêtements sont un peu plus frais, leurs yeux ne sont pas aussi ternes. Mais ce sont les mêmes. Il est resté assis si longtemps parmi eux, dans cette même pièce. Il ne peut pas se tromper.

Et maintenant, un plan américain de Thorpe en costume de golf. Derrière lui, un peu flou, le colonel farfouille dans le sable près du quatrième trou.

— Il nous faut des certitudes. Les défections, les transfuges, cela existe. C'est regrettable, peut-être, mais c'est la vie. D'un côté comme de l'autre, on passe d'un côté à l'autre...

La caméra panoramique sur son propre visage puis un zoom savant révèle le ressentiment qui se fait jour sous sa colère, l'entêtement qui sous-tend ce ressentiment et, derrière cet entêtement même, la suspicion qui a commencé à le ronger sans qu'il se l'avoue consciemment.

— Et c'est précisément le problème que j'ai, moi aussi. Je ne sais pas trop quel côté dirige le Village.

Tandis que la caméra reste fixée en gros plan sur son visage, le colonel prend la parole :

— C'est un problème qui nous est commun.

— Et que je vais résoudre.

— C'est tout à fait ça, dit le colonel.

— Et si je ne le résous pas ici, je le résoudrais ailleurs.

Inutile d'en voir plus. Il arrête le projecteur et, dans la pénombre et le silence de la pièce, les premiers effluves du gaz lui parviennent. Et la lumière stroboscopique... Il lutte pour rester debout parmi les ombres qui s'agitent, sur la moquette qui ondule, dans l'assourdissant tintamarre.

La porte, qu'il a pris soin de fermer à clef, est en train de s'ouvrir. Il sait qu'on l'a capturé longtemps avant son évasion.

CHAPITRE XI - SUR LA RÉTINE

— Que fait-il. Numéro 14 ? Où est-il ?

La femme en blouse blanche fronce les sourcils. Doucement, du bout des doigts, elle touche ses paupières closes puis ses tempes où le fil des électrodes s'emmêle à sa chevelure blanche.

— Il est toujours devant la grille, Numéro 2. Toujours devant la grille.

— Si vous lui envoyiez une autre image...

Sa voix pénètre dans la salle d'opération par le truchement de six haut-parleurs ; c'est un clocher de consonnes et de voyelles comme si celui qui parle, désincarné, transformait la totalité de sa substance en volume sonore.

— Tant que l'imagination n'aura pas entrepris un travail autonome, ce sera parfaitement inutile. Le sujet a été profondément choqué. Vous avez vu, n'est-ce pas, la scène qu'il a causée ici malgré les sédatifs. Le simple fait qu'il rêve, dans son état actuel, est déjà étonnant. Permettez-moi de vous rappeler, Numéro 2, que le rapport est déjà assez difficile à maintenir sans ces interruptions incessantes et inutiles. Le vice de la conversation vous est-il à ce point chevillé au corps que vous ne puissiez tenir votre langue pendant une demi-heure ?

— Dites donc, Numéro 14, ce n'est pas votre blouse blanche qui vous autorise...

Chaque mot que vous prononcez, Numéro 2, est un coin que vous enfoncez entre son esprit et le mien. Silence ! le voilà qui bouge ! Il essaie de... d'entrer.

— D'entrer !

— Ou de sortir, difficile à dire. C'est un endroit tellement vide. Rien que des barreaux qui montent à perte de vue. Une lumière jaune orangé, pas d'ombres. Mais une belle définition des couleurs. Je crois que ses rêves vont me plaire à celui-là... Ah, un début de vocalisation. De simples associations rimées, rien qui vaille d'être répété. Je pense que nous pouvons lui envoyer une image maintenant. Numéro 93, le faisceau est-il en place ?

L'infirmière vérifie une dernière fois la tête du sujet : prisonnière de la coque d'acier, elle ne bouge pas d'un dixième de millimètre. Elle vérifie alors les cadrans d'un monstre de chrome installé au-dessus du corps étendu.

— Oui, Numéro 14, l'image devrait être parfaite.

— Numéro 28, rien qu'une silhouette, dix millisecondes, jusqu'à ce que j'aie évalué la durée de sa rétention rétinienne. Je suggère que nous commençons par une clef, Numéro 2. Cela devrait suffire à lui faire franchir ses barreaux.

— Je laisse cela entre vos blanches mains, Numéro 14. A votre guise.

— Numéro 28 : une clef.

Dans une pièce adjacente, un jeune homme sélectionne une diapo qu'il insère dans l'idole cybernétique dont il est la vestale. Là, l'image de celluloïd est analysée puis codée et transcrite dans le minimum de données rétinienne nécessaires à sa production. Le code ainsi obtenu est transmis au monstre de chrome (un laser) braqué au-dessus du corps du patient. Sur la rétine gauche de ce dernier s'inscrit l'image infiniment brève d'une clef.

La femme tressaille quand les fils électriques emmêlés à ses cheveux blancs transmettent à ses propres yeux la même image éblouissante.

— Oh ! Vous réduirez à cinq millisecondes la prochaine fois, c'est beaucoup trop clair. Non, trois. Il est... quelle rapidité !

Les haut-parleurs se mettent à beugler.

— Eh bien ? Alors ?

— Je suis... il est dans une église. La grille est devenue un retable. Je...

— Et la clef ?

Elle rit, et son rire est chaleureux ; mais une si petite quantité de chaleur a vite faite de se perdre dans l'immensité blanche de ce lieu, comme une bactérie cherchant à survivre dans un foudre de

désinfectant.

— La clef, en effet ! Dites-moi, Numéro 2, en brouillant l'image d'une clef, vous obtenez quoi ?

— Je n'ai que faire de vos devinettes imbéciles ! Contentez-vous de me dire ce que vous... ce qu'il voit.

— Une hache de bourreau, et d'une taille incroyable !

Le prêtre gravit les degrés qui conduisent à la chaire, une grossière plate-forme de planches qui craque sous son poids. Il est vêtu d'une aube toute simple, d'une soutane noire et d'un capuchon de cuir synthétique, noir également, qui lui masque entièrement le visage. Une fois sur l'estrade, il se penche pour saisir sur le billot de bois la grande hache à lame courbe. L'assemblée invisible éclate en applaudissements. Élevant la hache, le prêtre demande le silence.

— Mes bien-aimés – les accents de sa voix puissante sont quelque peu étouffés par le capuchon dans lequel on n'a pas prévu de trou pour la bouche – et toi en particulier, Numéro 6 !

Nouveaux applaudissements, nouvelle élévation de la hache.

— Nous sommes réunis ici aujourd'hui, pour renoncer, sans faire ni une ni deux, aux causes de ce monde. Quelles questions nous poserons-nous ? Demandons-nous d'abord qui nous sommes vraiment et si le cochon qui sommeille en chacun de nous n'a pas éveillé le chat qui dort, cochon qui s'en dédie ! Voilà la première pierre, et dans ce jardin, je bâtirai ma porcherie pour que ces mensonges ne soient pas teintés du sang de nos veines.

Pendant que le prêtre parle, il se tourne vers la toute petite vieille blanche et ridée qui est assise près de lui pour s'enquérir du nom de ce prédicateur. Souriante, elle porte un doigt sénile à ses lèvres parcheminées, un doigt dont la forme rappelle le chiffre 1.

Le prêtre place un énorme livre sur le billot et entreprend de lire à ses ouailles The Crime of the Ancient Mariner[2] coupant au fur et à mesure de sa hache les strophes qui lui déplaisent. La chaire est bientôt jonchée de têtes de mouettes mais il continue de lire le poème démembré tandis que les fidèles s'alignent dans la nef latérale pour aller pieusement recevoir chacun une tête tranchée.

— Cela ne nous mène nulle part, explose Numéro 2 dans ses six haut-parleurs après avoir écouté la doctoresse déclamer les trente premières strophes de *The Rime of the Ancient Mariner*.

— Tout ce que nous savons, c'est qu'à un moment ou à un autre de sa scolarité, on l'a obligé à apprendre par cœur la stupide ballade de Coleridge et qu'il associe maintenant ce souvenir avec l'idée de prison. Or, nous devons coûte que coûte déterminer si c'est lui qui s'est introduit dans les archives et qui a allumé cet incendie. Ça ne devrait pas être trop difficile. Ensuite, nous pourrions explorer les recoins les plus intéressants de son esprit.

— Vous m'aviez dit, répond la doctoresse, qu'il n'y avait aucun doute. Deux films ont été soustraits à son dossier et l'un des deux trouvé en sa possession à Londres. Ses empreintes sont partout. *Légalement*, cela sera suffisant pour le faire condamner par n'importe quel tribunal.

— Et voilà pourquoi le doute subsiste. Il n'est pas maladroit. Il se pourrait très bien que le film qu'il était en train de visionner, quand nous l'avons pris, lui ait été expédié à Londres par la poste comme il le prétend. Quant à ses empreintes, n'importe lequel d'entre nous pouvait se les procurer.

— D'entre nous ? Vous n'allez pas me dire que... ?

— Tous, à commencer par moi-même, nous aimerions voir certains de ces dossiers détruits. Pourquoi êtes-vous donc venu travailler pour nous, vous, Numéro 14, hein ? Pas par pur dévouement à la science. De la même manière, 3 préférerait oublier ce malheureux incident polonais. 4 souhaiterait sans doute, quant à lui, pouvoir supprimer toute relation avec son ancien visage, modèle 1952. 6... ses motivations sont différentes mais plus contraignantes encore. Et 7 ? 7 n'arrête pas de geindre et de prétendre qu'il veut retourner à Londres pour s'adonner à la littérature dans une cellule capitonnée.

— Vous savez comme moi, Numéro 2, que mon frère est incapable, parfaitement incapable, de ce type d'action. C'est un garçon charmant mais vraiment inoffensif.

— J'ai, quant à moi, plus de considération pour les capacités de ce garçon, mais là n'est pas la question.

— J'aurais cru que vous prendriez plus de plaisir à m'accuser, moi.

— Pas à accuser, Numéro 14, pas à accuser : à soupçonner. Il n'est pas un seul d'entre nous qui n'ait été continuellement dans le champ des caméras ou en présence de témoins au cours de cet après-midi. N'importe lequel d'entre nous aurait donc pu emprunter le tunnel pour gagner les archives. A l'exception de 8, bien sûr.

C'est vous qui vous occupiez de lui, ce jour-là, n'est-ce pas ? Mais 9, 10, 11, 12, 13, n'importe lequel d'entre eux, voire plusieurs.

— Bah, tout cela me semble bien compliqué.

— Tiré par les cheveux, même, si vous voulez. De toute façon, l'idée n'est pas de moi mais de Numéro 1.

Pour la première fois au cours de cette conversation, elle ouvre les yeux. Ils sont de couleurs différentes, l'un bleu laiteux, l'autre noisette.

— Bon sang !

Elle referme rapidement les yeux, cache son visage dans ses mains. Son haut front pâle se crispe sous l'effort de concentration.

— Avez-vous perdu le rapport ? demande Numéro 2 d'une voix

anxieuse.

— Non. Je suis encore... Le prêtre est encore occupé à hacher des mouettes.

— Et vocalement ?

— Aucun problème. J'aimerais bien que vous évitiez de dire des choses pareilles. C'est vous qui avez failli me faire perdre le contact. Bon, quelle image suggérez-vous pour essayer de le ramener sur les lieux du crime ?

— Pourquoi pas une photographie de la pièce ?

— Trop compliqué. Le laser aurait le temps de lui brûler entièrement les yeux avant qu'il ait pu l'identifier. Il faut des formes beaucoup plus simples et reconnaissables à partir de quelques détails.

— Avez-vous les moyens de lui suggérer une descente le long d'un escalier en spirale ?

— Numéro 28 ! Disposons-nous de quoi que ce soit de ce genre ?

— Rien que des escaliers ordinaires, répond le jeune homme qui officie dans la pièce adjacente. Mais nous avons un code classé « vertige ». Vous pensez que ça ferait l'affaire ?

— C'est possible. En espaçant convenablement les stimuli, on devrait obtenir un effet assez semblable.

— D'accord.

Numéro 14 retient un cri, le souffle coupé.

— Moins vite ! c'est... oh ! oh, c'est horrible, je ne... moins vite !

— Si j'espace encore plus les stimuli, le programme entier va durer plus de cinq minutes, se plaint l'homme en blanc.

— Alors annulez. De toute façon, il n'y a pas la moindre ressemblance avec un escalier.

Un très long silence s'installe, rompu enfin par Numéro 2 :

— Où est-il ? Dans la crypte ?

— Pas là, non. C'est un endroit que je ne reconnais pas. Il va falloir que nous le laissions se promener jusqu'à ce que je reconnaisse quelque chose. Nous ne pouvons plus lui envoyer de stimulus pendant cinq bonnes minutes. Cette séquence « vertige » était épouvantable. Numéro 28, veuillez noter qu'il faut modifier le code de « vertige ». C'est bizarre... Je jurerais que j'ai déjà vu un endroit exactement semblable mais que je sois...

Il est en enfer. Les parcs s'ornent de massifs de tulipes et de soucis. Une musique d'ameublement sirupeuse résonne dans les rues animées. C'est un jour férié. Toutes les boutiques sont fermées. Sur les pelouses, des écriteaux disent : SOURIEZ.

Il demande au chauffeur de taxi le nom de l'endroit mais le chauffeur de taxi lui répond qu'il n'a pas le droit d'y aller. Comme tous les

autres damnés, le chauffeur est très petit, presque une miniature.

La vieille dame qui était assise à côté de lui dans l'église pénètre dans le taxi et s'assied à côté de lui.

— Vous allez voter, aujourd'hui ? demande-t-elle avec un sourire.

— Y a-t-il quelqu'un pour qui voter ? (Une question purement rhétorique.)

La vieille dame fait un petit bruit de bouche.

— Tsst, tsst ! Il y a toujours quelqu'un pour qui voter, Numéro 6. Tenez !

De son sac, elle extrait, après y avoir farfouillé, un grand badge doré qu'elle lui épingle au revers du veston. Le badge proclame : CULPABILITÉ.

— Eh bien, cela représente quand même un progrès, grommelle Numéro 2, il est en train de mûrir.

— Non, attendez... La voilà qui descend. Il a retiré le badge à la seconde où elle est descendue et l'a jeté dans le cendrier. Il le portait par courtoisie plutôt que par conviction. Le voilà qui descend à son tour. Il est au pied d'une haute colline. Et voici Médor. Cela doit avoir un rapport avec son évasion. Il se met à pousser Médor vers le sommet.

— C'est une allusion au mythe de Sisyphe, ma chère, Numéro 6 a une culture très classique.

— Médor lui parle. Voulez-vous savoir ce qu'il lui...

— Mais bien sûr ! Ce n'est pas Médor qui lui parle, c'est moi, moi. Il est en train de rêver de moi !

Les mots que son patient ne prononce pas, vagues déformations que le rêve imprime au larynx, sont alors amplifiés par sa bouche à elle, façonnés par ses lèvres. La voix qu'entend Numéro 2 n'est ni celle de la doctoresse ni celle de Numéro 6 mais un mélange, une combinaison des deux :

Mais dis-moi, dis-moi ! Parle encore,

Renouvelle ta suave réponse —

Quel vent pousse ce vaisseau ?

Que fait donc l'océan ?

— Oh, merde, merde, merde, merde, merde, merde ! lancent les six haut-parleurs.

Mais Numéro 2 sait désormais qu'il doit se garder d'interrompre. Aussi, tandis que Sisyphe/6 se bat contre sa boule et que l'Ancient Mariner bavarde interminablement jusqu'à la rédemption, il attend en rêvassant à ses propres enfers, ceux qu'il a construits et ceux qu'il compte améliorer encore.

Tout l'enfer résonne de La Mélodie du bonheur. Il roule la grosse pierre beige jusqu'au sommet de la colline. Elle retombe et roule jusqu'en bas de nouveau. Combien de fois ? Combien de fois encore ? En haut. En

bas. Il a lu ce mythe. Il connaît cette histoire. Mais il a signé pour le rôle et son contrat l'oblige à participer jusqu'au bout à ce spectacle qui menace déjà de battre tous les records du box-office.

— Non, Numéro 2, pas de vocalisation pour l'instant. Rien que ces chansons. J'ai l'impression qu'il réfléchit mais je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il pense.

— Sottises ! Personne ne réfléchit en rêve ! C'est même ce qu'il y a de merveilleux avec le ça, c'est qu'il n'a pas besoin de penser. Mais vous le savez mieux que moi. Pendant votre petit récital, j'ai eu le temps de penser à une image qui nous permettra de déterminer avec certitude s'il a ou non pénétré dans la salle des archives. Le film le concernant qui a été détruit dans l'incendie mettait en scène un épisode ancien au cours duquel nous lui avons fourni un double pour le distraire, il y a de cela bien longtemps. Les restes de la bobine, bien que calcinés, montraient que le film venait d'être visionné. Projetons donc l'image de son propre visage sur sa rétine. A n'en pas douter, s'il a vu ce film, son rêve ne manquera pas de nous en fournir une indication.

— J'y vois un inconvénient. Je me suis déjà livrée à ce genre d'expérience sur d'autres sujets, encore que pour de tout autres raisons. Le fait d'apercevoir sa propre image amène généralement le sujet au bord de la conscience, tout particulièrement lorsque la composante narcissique est marquée.

— Bah, s'il fait mine de revenir à la surface, nous pourrons toujours lui assener un bon gros archétype qui le fera replonger.

— Entendu. Envoyez une photographie de Numéro 6.

— La voici, lança Numéro 28 depuis la pièce d'à-côté.

— Bougre d'imbécile ! Vous avez passé un profil ! Il fallait évidemment une photo de face. Personne ne se voit jamais de profil. Bon sang ! C'est trop tard.

Succombant sous le nombre, il n'en continue pas moins de se débattre. Les gardes le contraignent à s'allonger sur la table d'opération. Le chirurgien fait son apparition, tout de blanc vêtu. Même ses cheveux, alors qu'elle ne doit pas être plus âgée que lui-même, sont blancs, lumineux comme du verre filé. Bien que vairons, ses deux yeux sont d'une ressemblance frappante. Mais le regard scrutateur de psychanalyste dont elle l'enveloppe ne semble pas dépourvu d'une certaine admiration pour lui.

— Numéro 28, passez-moi la nouvelle identité, s'il vous plaît.

Le jeune homme tend à la doctoresse un visage large, vaguement slave. Elle en examine le profil, tripote la moustache, passe un peigne dans la chevelure sombre, faisant passer la raie de la droite à la gauche.

— Tenez-vous tranquille, s'il vous plaît, Numéro 6. Je ne vais pas vous faire mal.

Elle lui greffe ce visage et vérifie les coutures.

— Parfait ! Et maintenant, passez-moi l'autre corps, Numéro 28, celui qui est dans le congélateur. Une fois que nous l'y aurons enfermé, il ne nous posera plus le moindre problème. Il n'est pas de cage plus résistante que cinquante à cent kilos de bonne viande.

— Ce second visage, à quoi ressemble-t-il, Numéro 14 ?

— Au sien, bien sûr.

— Dans le film, il apparaît à un moment donné avec une moustache et les cheveux teints. Si le visage du rêve...

— Non, Numéro 2. Le nouveau visage est exactement le même que le sien, exactement.

(Et, ajoute-t-elle en silence, va te faire foutre ! Par son mensonge, elle ne cherche pas tant à protéger le sujet qu'à causer du désagrément à Numéro 2 qu'elle méprise.)

Les haut-parleurs poussent un soupir.

— Bien sûr, cela ne prouve pas que ce n'était pas lui.

— Mais cela ne suffira, hélas ! pas, à convaincre Numéro 1 que ce n'était pas l'un quelconque d'entre nous. Je suis, quant à moi, convaincue que c'était bien lui. Voulez-vous que nous essayions encore ?

— Combien de temps nous reste-t-il ?

— Dix minutes au plus. Ensuite, le risque de désintégration de la personnalité devient trop grand – pour lui ou pour moi, voire pour les deux. Il y a également un risque d'inversion qui, s'il est inoffensif, n'en constituerait pas moins une perte de temps. Autrement dit, si j'essaye trop souvent d'amener ses rêves là où je le désire, il risque de se mettre à rêver à mon propre rêve à moi. Ou encore – et c'est un mécanisme dont le secret m'échappe –, je risque de perdre toute objectivité comme ces critiques qui retrouvent partout leur propre théorie dans les ouvrages des autres.

— Je vois que vous commencez à vous fatiguer, Numéro 14. C'est le seul cas dans lequel vous vous autorisiez à me faire la leçon. Bon, avec le temps qui nous reste, j'aimerais... A propos, que fait-il pour le moment ? Toujours paralysé ?

Effectivement. Il a l'air de considérer ce second corps comme une espèce de camisole de force.

(Et ces regards qu'il me lance, songe-t-elle, je m'en passerais volontiers !)

— Il nous faut des détails sur le temps qu'il a passé loin de nous. Pas son petit saut à Londres, la semaine dernière, mais l'absence plus longue, au cours de laquelle il n'a pas été surveillé. Quand nous saurons qui est responsable de son lavage de cerveau, nous pourrons nous faire une idée assez juste des techniques utilisées. C'est pourquoi je vous suggère donc de commencer par une photo de Numéro 41.

Liora !

Il veut s'approcher d'elle mais si l'on a détaché les lanières qui le retenaient, la chair qui l'emprisonne refuse quant à elle de bouger.

Il voudrait parler, mais sa bouche ne parvient pas à former les syllabes de son nom.

Son nom, Liora. Et ses yeux.

Ses yeux !

— Alors ? Ces fantasmes, hein ?

Si les haut-parleurs pouvaient cligner de l'œil...

— Rien.

— Rien ? Mais je croyais qu'ils s'aimaient ?

— Attendez. Ses yeux...

— Seulement ses yeux ?

— ... brillent. C'est tout à fait étrange.

— Ça ne présente pas le moindre intérêt ! La libido de votre patient vous échappe manifestement, docteur !

— Ils brillent d'un éclat, d'un éclat incroyable ! Je... je... oh, c'est...

— Essayez donc d'arracher une véritable réaction à ce voyou, Numéro 14 ! Faites-lui voir une arme, ou quelque chose de positif.

— Un éclat insoutenable ! Mon Dieu, Numéro 2... C'est beau ! Jamais je n'ai vu quelque chose d'aussi beau. Et il... Pourquoi fait-elle...

Elle pousse un hurlement.

— Numéro 14 ?

Elle s'est évanouie. Quand elle s'est affaissée en avant, les électrodes qui s'emmêlaient à ses cheveux blancs se sont détachées de ses tempes ; au même instant, son patient s'est éveillé en souriant des débris de son rêve.

TROISIÈME PARTIE

« Ainsi, quoique étroitement resserré dans une assez petite cage, Fabrice avait une vie fort occupée ; elle était employée tout entière à chercher la solution de ce problème si important : M'aime-t-elle ? Le résultat de milliers d'observations sans cesse renouvelées, mais aussi sans cesse mises en doute, était ceci : Tous ses gestes volontaires disent non, mais ce qui est involontaire dans le mouvement de ses yeux semble avouer qu'elle prend de l'amitié pour moi. »
Stendhal, *la Chartreuse de Parme*, chap. XVIII

CHAPITRE XII - DÉSIGNATION D'UN CANDIDAT

La grosse femme s'élève au-dessus du sofa comme une pieuvre géante jaillirait des profondeurs de l'océan dans un grand surgissement d'écume de soie rose.

— Permettez-nous de vous féliciter de votre prompt guérison, gargouille-t-elle.

La main sur la poignée de la porte, il contemple avec un étonnement chagrin la petite foule qui s'est massée dans sa salle de séjour. Trois... quatre...

Sept. Ils sont sept.

— Mon canari chéri, dit le gros homme en se levant lui aussi (le tek en craque de soulagement), ne crois-tu pas que nous devrions d'abord lui présenter des excuses ? Il faut bien reconnaître que nous nous sommes invités tout seuls.

— Mais, mon petit agneau en sucre candi, ce n'aurait pas été une surprise, si c'était lui qui nous avait invités !

Elle sourit avec une coquetterie pantagruélique comme pour l'inviter à partager l'amusement qu'elle éprouve devant l'étourderie de l'agneau de sucre candi.

— Le moins que tu puisses faire, alors, c'est de nous présenter.

Il hausse ses grosses épaules comme pour dire : *Notre canari est incorrigible, mais nous l'aimons telle qu'elle est.*

— C'est exactement ce que j'allais faire, mon pigeon, quand tu m'as interrompue. Soyez assuré, très cher Numéro 6, dit-elle tandis que sa main papillonne pour aller se poser sur la sienne qui est restée figée sur la poignée de la porte, que jamais nous ne nous serions permis de prendre une telle liberté – elle glousse, comme si elle venait de risquer une remarque un peu hardie – si Numéro 14 ne nous avait assurés...

La doctoresse lui adresse un petit signe de tête et un sourire absolument minuscule. Il n'y a pas une demi-heure qu'il l'a quittée, vêtue de sa cérémoniale blouse blanche, à l'hôpital. Et voilà qu'elle porte une robe d'été de soie pastel à grosses fleurs. Quelques roses fraîchement cueillies sont fixées au chapeau de paille blanche dont le large rebord encadre le blanc plus brillant de sa chevelure.

— ... que vous seriez enchanté...

— Enthousiasmé ! ajoute le pigeon dont la tête dodeline sous l'effet de l'excitation.

— ... de la nouvelle que nous vous apportons.

— De l'offre, pour ainsi dire, explique le pigeon. De l'occasion.

— Je suis, ou plutôt j'étais, le maire de ce Village et je vous présente mon mari.

Le pigeon rougit d'entendre ainsi publiquement proclamer cette distinction.

— Numéro 34, murmure-t-il avec une exquise modestie.

— Oui, poursuit l'ex-maire, c'est Numéro 34, et je n'ai plus quant à moi d'autre souhait que de redevenir Numéro 33, une citoyenne comme les autres, semblable entre ses semblables. Vos autres invités constituent, avec nous-mêmes, le Comité d'Investiture. Vous connaissez déjà Numéro 14.

— Nous sommes presque de vieux amis, Numéro 6 et moi, dit la doctoresse.

— Et vous connaissez son frère ? Numéro 7, l'un de nos plus jeunes concitoyens ?

Le jeune homme qui s'est levé d'un bond pour lui tendre la main peut avoir dans les vingt-cinq ans. C'est donc un frère nettement cadet. Comme la doctoresse, il est d'une beauté très personnelle : ses cheveux blonds comme les blés sont coupés très courts, ses yeux pétillants sont d'un bleu profond, son large menton est percé d'une fossette, son grand sourire en fait naître deux autres dans ses joues, son nez a tout juste l'irrégularité qu'il faut pour être sympathique, ses vêtements sont d'un négligé très étudié.

— J'étais extrêmement impatient de faire votre connaissance, monsieur, dit-il avec la plus profonde conviction en lui serrant convulsivement la main. Ma sœur m'a tant parlé de vous. Tout le monde parle de vous. Je crois...

Le trac le saisit, les mots lui manquent. Avec un sourire navré en direction des feux d'une rampe imaginaire, il laisse retomber sa main. Les yeux bleus se fixent sur la pointe des magnifiques souliers de cuir souple.

Le gros reconduit Numéro 7 derrière sa sœur qui prend gentiment entre les siennes sa pauvre main qui continue de pendre.

— Nous adorons tous Numéro 7, confie la grosse d'une voix tonitruante, mais il lui arrive d'être vraiment hypersensible. Ça ne durera pas ; dans quelques instants, si nous ne nous occupons pas de lui, il sera redevenu lui-même. Voyons, voyons, qui reste-t-il ? Vous connaissez Numéro 83 ?

L'homme en question se tient un peu à l'écart des autres membres du comité, dans une pose un peu alanguie, devant les rideaux de damas de la fausse fenêtre, comme s'il s'attendait à être photographié d'une minute à l'autre. Il porte un bras en écharpe.

— J'ai rencontré Numéro 6 à la gare, le jour de son arrivée, mais on ne nous a jamais présentés.

— Bah, roucoule le pigeon, les numéros n'ont pas une telle importance, vous ne trouvez pas ? Je ne cesse d'oublier le numéro de certains de mes meilleurs amis.

La grosse approuve à grands cris et le pigeon, enchanté de ce succès, tente de le renouveler.

— Je suis prêt à parier que notre bonne vieille Grand-Mère ici présente ne connaît même pas son propre numéro. En tout cas, aucun d'entre nous ne le connaît.

Grand-Mère (ce ne peut-être qu'elle) étouffe un petit rire flûté. Courbée en quatre sur l'une des chaises Chippendale, elle ressemble plus que jamais à une carte de vœux à laquelle on aurait accordé un semblant de vie pour quelques instants.

— Honte, honte à toi, affreux pigeon, gourmande Mme le maire, quelle horreur ! Comment peux-tu dire des choses pareilles ! Bien sûr que Grand-Mère connaît son numéro ! Comme nous tous. C'est... c'est...

— Le numéro 18, dit Numéro 7.

— Le numéro 42, dit Numéro 14.

— Le numéro 60, dit la grosse, croyant résoudre le problème par une addition. N'est-ce pas, Grand — Mère ?

— Oui, merci, dit la vieille femme. Avec un nuage de lait, s'il vous plaît, et un morceau de sucre.

Le pigeon ricane. La grosse soupire. Elle tapote les vieilles mains de Grand-Mère avec la condescendance experte d'une infirmière diplômée.

— Tout de suite, Grand-Mère. Nous ne sommes même pas encore invités.

Il garde un silence renfrogné. Il comprend maintenant pourquoi on l'a laissé quitter l'hôpital à peine sorti des vapeurs du penthotal.

Le pigeon pince les lèvres et roule des yeux blancs comme si cette situation mettait à la torture son sens des convenances ; on pourrait croire que son épouse vient de renverser sur le tapis de Chiraz la tasse de thé imaginaire.

Imperturbable, l'ex-maire continue de gazouiller :

— Nous l'appelons Grand-Mère, voyez-vous, car elle est dans ce Village depuis plus longtemps que n'importe lequel d'entre nous. Et c'est une si charmante, charmante petite vieille que personne ne peut s'empêcher de la prendre effectivement pour sa grand-mère. Particulièrement dans la mesure où il y a une telle — comment dirais-je... ?

Tout son visage se plisse sous l'effort de réflexion.

— Pénurie ? suggère la doctoresse en accompagnant ses paroles d'une douce pression sur la main de son frère, pénurie de relations familiales plus authentiques...

— Ah, docteur, vous êtes brutale, brutale, mais votre esprit a le tranchant d'un rasoir ! jamais je n'aurais su m'exprimer aussi bien

moi-même. Eh bien, j'ai cité tout le monde ?

— Moi ? demande le septième membre du comité, son chapeau à bords roulés pressé contre les genoux.

— Oh, mais bien sûr, je n'aurais garde de vous oubl... elle tousse. Numéro 98. Si vous avez eu l'occasion de vous rendre à la librairie, Numéro 6, vous vous souviendrez peut-être de lui. (Ou peut-être pas, semble dire le ton de sa voix.)

Le vendeur de la papeterie se lève pour s'approcher de son hôte involontaire.

— Nous avons déjà eu le plaisir, c'est-à-dire, tout le plaisir était pour moi, quand ce monsieur... heu... le bloc-notes, si vous... ?

Il lève humblement la main et la tend, non pas, semble-t-il, pour la faire serrer, mais plutôt pour s'enquérir si elle est bien apte à ce genre d'exercice, ou à tout autre. Son hôte ne fait rien pour le soulager de ses responsabilités en la matière et il finit par regagner sa chaise en emportant cette main douteuse qui va chercher quelque réconfort dans le contact de son chapeau à bords roulés.

— Eh bien voilà ! s'écrie la grosse, débordant de satisfaction. Nous sommes tous amis.

Le Comité d'Investiture braque sur lui sept paires d'yeux, sept sourires, qui semblent refuser de comprendre la signification pourtant évidente de son silence obstiné.

Mais il finit par s'avouer vaincu :

— Auquel cas je vous prierais d'avoir la courtoisie de m'exposer les raisons de cette visite amicale.

— Dis-le-lui, toi, mon canari, presse Numéro 34.

— Ce n'est vraiment pas à moi de faire une chose pareille ! dis-le-lui, toi, mon pigeon.

— Mais je ne peux pas ! L'aurais-tu oublié ? Je fais partie du comité électoral. Cela ne se fait pas !

Pour finir, c'est Numéro 14 qui, sans chercher à cacher le dédain amusé que lui inspire cette idée, lui apprend la nouvelle :

— Le Comité d'Investiture a décidé de vous nommer candidat à la succession de Numéro 33 comme maire du Village.

— Le Comité d'Investiture se serait épargné bien des ennuis inutiles s'il m'avait d'abord consulté. Je refuse de présenter ma candidature.

— Qu'est-ce que je t'ai dit, mon canari ? s'exclame le pigeon plein de colère. N'est-ce pas ce que je t'ai prédit ?

— Je crains que votre refus n'affecte en rien votre investiture. Les bulletins de vote sont déjà imprimés et l'élection a lieu demain.

— Eh bien, je vous remercie de m'en avoir informé. Et j' imagine que, maintenant, vous désirez courir au plus vite porter la bonne nouvelle aux autres candidats.

— Il n'y a pas d'autres candidats, Numéro 6. Notre choix s'est fixé sur vous à l'unanimité.

— Unanimité, murmurent-ils tous en chœur. Même les lèvres de Grand-Mère semblent former les syllabes correspondantes.

— De telle sorte, dit la grosse, que vous êtes d'ores et déjà notre nouveau maire. Me permettez-vous d'être la première à vous offrir mes sincères félicitations ?

— Très bien, comme vous voudrez, élevez-moi maire. Proclamez-moi président, proconsul, tout ce que vous voudrez. Mais ne comptez pas sur moi pour jouer le moindre rôle dans cette farce.

— Alors là, dit la doctoresse, vous n'avez pas à vous en faire. Le maire n'a pas la moindre fonction à remplir.

La grosse s'en gonfle d'indignation et le pigeon vole à sa défense :

— Je suis ébahi, Numéro 14, que vous puissiez proférer des insanités pareilles ! Mais enfin, le maire de ce Village a un nombre incroyable de choses à faire !

— To-ta-le-ment incroyable, surenchérit l'ex-maire. Sans rien dire de toute la paperasserie !

Les mains de Grand-Mère, qui ont jusqu'alors reposé sur ses genoux, vivant (vivant ?) symbole de la paix qui passe toute compréhension, semblent soudain sentir (indépendamment de son visage, qui continue d'arborer le même sourire serein) la discorde qui s'installe autour d'elles, car les voici prises d'une agitation qui les fait voltiger comme des oiseaux affolés tout autour du crêpe de sa robe, tirant, ici un pli, là un bouton.

Numéro 98, le vendeur de la librairie, est le premier à s'aviser de ces signes de détresse. Il traverse la pièce en courant et il s'agenouille près de la vieille femme, cherchant à apaiser ces mains inquiètes par des caresses et des murmures.

Il lève sur son hôte un regard implorant.

— Elle a vraiment besoin d'une tasse de thé, monsieur. Toutes ces discussions, ces désaccords, c'est mauvais pour... son cœur !

— Très bien, très bien. Inutile de surcharger de travail ce pauvre Numéro 14 ! Darjeeling ou Earl Gray ?

— Earl Gray. Mais ne prenez pas cette peine, monsieur. Je vais le faire. Je n'en ai que pour une... une...

Il cherche le mot dans les dessins du tapis.

— Une heure au maximum ! dit Numéro 14, plein d'attention. Et pour moi, une tranche de citron, si vous avez un citron frais.

Le pigeon et son épouse se laissent tomber d'un commun accord sur le courageux petit sofa.

— Mon petit canari chéri préfère la crème au lait, lance le pigeon à Numéro 98 qui s'est précipité dans la cuisine.

— Et mon petit pigeon prend beaucoup, beaucoup de sucre dans le sien, n'est-ce pas, petit pigeon ?

— Le petit pigeon donne au gros canari un petit coup de bec.

Tapotant d'un ongle dur et taillé en amande la chaise Chippendale que le vendeur vient d'abandonner, la doctoresse lui dit alors :

— Eh bien, Numéro 6, faites comme chez vous, installez-vous confortablement.

— J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'être resté aussi tard, dit le frère cadet de la doctoresse.

Il se sert un nouveau scotch.

— Il fallait absolument que je vous parle seul. Quelle heure est-il, au fait ?

— Mmm. Quoi ? Ah, oui.

Ouvrant les yeux, il regarde sa montre. Presque six heures.

La pièce est tout entière jonchée de tasses et de soucoupes, d'assiettes de gâteaux secs, de cendriers et de verres à demi pleins de restes d'alcool et de glace fondue.

— Ils se sont accrochés ; je commençais à désespérer, dit Numéro 7.

— Effectivement, oui, je commençais à désespérer moi aussi. Pourtant, quand vous dites que nous sommes seuls, vous oubliez...

Du geste, il indique le coin de la pièce où la vieille dame sans numéro, par toute sorte de petits signes d'intelligence, de clins d'œil bénins et de raclements de tasse contre sa soucoupe, semble vouloir dire : quelle charmante réunion !

— Bah, ce n'est que Grand-Mère Zinzin, personne ne se soucie d'elle.

— Zinzin ? Je ne vous trouve pas très gentil.

— Elle, en tout cas, cela ne la dérange pas, n'est-ce pas, Grand-Mère ?

Il adresse à la vieille dame son plus éclatant sourire inscrit dans le triangle isocèle de ses fossettes et elle heurte en manière de réponse sa tasse contre sa soucoupe : quelle charmante, charmante soirée !

— Il existe une hypothèse – je ne dis pas que je la fais mienne – selon laquelle, comment dirais-je ? Enfin, selon laquelle elle n'est pas vivante. Ce ne serait qu'une espèce de machine. Une personne mécanique, comme dans les contes d'Hoffmann. A mes yeux, la sénilité revient à peu près au même, on en est réduit à l'état de machine. Enfin, l'âge rend seulement les choses plus évidentes.

— Les choses ? Quelles choses ? Excusez-moi, j'étais en train de m'assoupir.

— Eh bien, vu le genre de choses que ma sœur fait à l'hôpital,

on n'a pas besoin de machine pour faire ce genre de choses.

— Quel genre de choses ?

— Eh bien, n'importe quoi. Dans le cas de cette vieille, l'espionnage. C'est pour cela que je dis que ça ne change rien que Grand-Mère reste ou s'en aille. De toute manière, votre maison doit être truffée de zinzins électroniques. Avez-vous accès à l'étage supérieur ?

— Non.

— Oui, c'est le cas le plus répandu. Il doit y avoir quatre caméras, ici, dans la salle de séjour – j'en vois une au-dessus du miroir – et trois dans la cuisine ; quatre encore dans la chambre à coucher et une dans la salle de bains.

— Deux.

— Ah, vous avez une douche. Moi, je n'ai qu'une baignoire.

Une fois de plus, le jeune homme s'interrompt brusquement. Plongé dans un silence, morose, il remue lentement l'alcool que contient son verre avant de reprendre à un rythme plus lent :

— Vous allez probablement me trouver ridicule, mais je tiens à vous dire combien j'admire ce que vous avez fait.

Comme si cet aveu lui avait terriblement coûté ou, plus simplement, parce qu'il n'a pas l'habitude de boire autant.

— Et... qu'ai-je donc fait ?

— Votre évasion ! Vous ne croyez tout de même pas que quelqu'un s'est laissé prendre à cette histoire d'hospitalisation ? Ma sœur m'a raconté tous les détails. Elle-même vous admire beaucoup. Nous trouvons tous les deux que vous êtes un type formidable. Est-ce que vous... enfin, est-ce que ma sœur ?...

— Elle a essayé de me faire un lavage de cerveau, si c'est à cela que vous voulez en venir.

— Pas du tout ! Je veux dire, bien sûr, c'est son boulot, mais enfin, à côté de ce qu'elle aurait pu vous faire ! Votre personnalité est très structurée.

— Merci.

— C'est un fait, voilà tout. Elle dit qu'elle est pratiquement indestructible. Mais ce que je voulais dire... c'est... éprouvez-vous de l'affection pour elle ?

Il éclate de rire, imité par Grand-Mère Zinzin après une infime hésitation car elle a été surprise. S'ils se mettent à raconter des histoires drôles maintenant, il va falloir qu'elle fasse plus attention.

Quant au jeune homme, nul ne pourrait dire si le soupir qu'il pousse exprime le soulagement ou la déception.

— Peut-être la trouvez-vous un peu... froide ? Les femmes médecins donnent souvent cette fausse impression, vous savez. Même avant sa venue ici, j'ai toujours trouvé pénible la façon dont les gens

réagissent à son contact. En fait, c'est quelqu'un de très chaleureux.

— Une des femmes les plus chaleureuses du Village, je n'en doute pas.

— Oh, mais vous ne pouvez pas plus lui en vouloir d'être ici que vous ne vous en voulez à vous-même ! Tous, nous sommes des victimes, vous savez. Elle a été victime d'un chantage. Trois mois après son arrivée ici, ils me sont tombés dessus. J'ai été kid-nap-pé, parfaitement ! Quelle aventure !

— Que faites-vous pour eux ?

— Moi ? Je n'ai jamais rien fait pour personne, sinon tenir compagnie. Ma sœur dit que je suis un dilettante, mais je trouve que c'est encore beaucoup trop sérieux, trop professionnel pour moi : si je suis un dilettante, je puis vous assurer que c'est sans le faire exprès. J'imagine qu'ils se seront dit que ma présence lui ferait du bien. Je crois d'ailleurs lui avoir remonté le moral. Nous avons toujours été extrêmement proches l'un de l'autre. Et puis, j'écris des poèmes.

Dans sa bouche, cela prenait l'allure d'une maladie parfaitement honteuse.

— Mais enfin, tous ceux qui n'ont rien de mieux à faire écrivent. Vous écrivez ? Non, bien sûr que non, pas vous ! C'est précisément la raison pour laquelle je vous admire tant, parce que vous, vous faites vraiment des choses. Et, ce que je voudrais proposer... Ah, cela va certainement vous paraître absurde...

— Ça ne devrait pas vous retenir !

— Si vous me le permettez, j'aimerais... vous aider !

— M'aider à quoi ?

— A vous évader, bien sûr. Enfin, quoi, quand on est en prison, une personne comme vous, y a-t-il autre chose à faire ?

— Vous vous considérez comme un allié vraisemblable ?

C'est au tour de Numéro 7 d'éclater de rire, et, une fois encore, Grand-Mère Zinzin se laisse surprendre. Ces deux-là ont décidément une bien curieuse manière de raconter les histoires drôles.

Le rire se transforme en gargouillis quand le jeune homme aspire une gorgée de scotch.

— Ne le prenez pas en mauvaise part, je vous en prie, Numéro 6, mais ce n'est vraiment pas le genre de réponse auquel je me serais attendu de la part d'un type tel que vous. Enfin, quoi, je veux dire, passez-moi l'expression, c'est une réponse naïve ! Toute l'organisation de ce Village est conçue de manière à ce que l'on ne puisse jamais faire confiance à quiconque. N'importe lequel d'entre *nous* pourrait en fait être l'un d'entre *eux*. Vous, par exemple, ou ma sœur, je n'ai aucun moyen d'en être sûr.

— Pour votre sœur, pas le moindre doute !

— Non, non, non. Pas profondément. Au fond, elle est de notre

côté.

— Ne prenez-vous pas un risque en le disant, si c'est vrai ?

— Pas s'ils s'en doutent déjà eux-mêmes. D'ailleurs, si elle est l'une d'entre eux, elle leur est d'autant plus précieuse dans la mesure où elle n'en a pas l'air. C'est bien pourquoi vous, vous feriez un merveilleux agent à leur service : vous semblez si totalement rebelle et révolté ! C'est un peu comme la psychanalyse – si quelque chose est vrai, alors son contraire est vrai aussi – et sinon vrai, en tout cas fort probable. En voilà des grimaces, Numéro 6, je ne fais pourtant qu'énoncer ce qui va de soi pour la totalité des habitants du Village. Je suis très étonné que vous ne soyez pas parvenu à ces conclusions vous-même. Ou serait-ce que vous êtes embêté de constater que nous y sommes tous parvenus aussi ? Oh, ce n'est pas un bien grand signe d'intelligence, à quoi d'autre voudriez-vous donc que l'on pense ici ? Enfin, dans tous les cas, il appert que je suis un allié aussi vraisemblable que quiconque. Je pourrais même, bien sûr, être Numéro 1 en personne, incognito...

Il étouffe un petit rire méprisant. Grand-Mère Zinzin, qui n'a cessé de se préparer, se lance alors dans son meilleur éclat de rire, un caquetage suraigu qui se termine dans les larmes avec force hochements de tête et protestations en cascade :

— Oh, mon Dieu, mon Dieu ! Oh, mon Dieu !

— Et peut-être aussi suis-je parfaitement sincère, comme j'aimerais que vous le croyiez. Vous n'avez qu'un seul moyen de l'apprendre avec certitude : mettez-moi à l'épreuve. Mais, je vois que vous remuez les pieds. Vous voulez que je m'en aille, c'est ça ?

— L'hospitalité a des limites que vous venez d'atteindre en vidant ce verre de, scotch ; à moins bien sûr que vous ne soyez prêt à continuer au gin. Sans compter qu'il vaut mieux à mon avis raccompagner chez elle cette bonne vieille Grand-Mère.

— Je m'en vais, je m'en vais. Une dernière chose, cependant, qui vous paraîtra peut-être triviale, mais qui revêt la plus grande importance à mes yeux. Avez-vous la moindre idée de la raison pour laquelle on vous a donné ce numéro ? Pourquoi 6 ?

— Il ne m'est jamais venu à l'idée de me poser la question.

— Vraiment ? Nous pensons tous, pourtant, que les numéros qui nous sont attribués revêtent une certaine signification – peut-être même primordiale. Par exemple, le numéro 1 et le numéro 2 correspondent très exactement à ce que l'on attend d'un 1 et d'un 2.

— Comment le saurais-je ? Je n'ai jamais vu ou entendu le premier et je ne connais le second que par le truchement des médias, pour ainsi dire !

— Mais précisément, un numéro 1, s'il désire jouer à Dieu, ne doit-il pas imiter le silence et l'invisibilité de Dieu ? L'un, l'Unique, est

une idée absolue et jamais la réalité ne peut atteindre à l'absolu. Quant à Numéro 2, il vous accordera probablement une audience d'ici peu. Les dictateurs hésitent en règle générale à se montrer aux yeux de ceux qu'ils tyrannisent. C'est assez compréhensible.

— Vous l'avez rencontré ? J'entends : ailleurs que sur un écran ?

— » Rencontré », n'est pas le mot. Disons que je l'ai vu. Ce qui est déjà plus que ne pourrait dire ma sœur. Ils ne sont pas amis, mais je ne le lui reproche pas, à lui. Ma sœur ne se livre pas facilement ; elle est difficile à connaître. Mais pour en revenir à ma théorie : prenons son numéro à elle comme exemple. 14, deux fois 7. Or, numéro 7, c'est moi !

— Seriez-vous jumeaux ?

— Non, mais il y a sept ans de différence entre nous.

— Et sept péchés capitaux...

— ... et six colonnes au temple ! je sais, je sais, tout ce symbolisme est un peu ridicule ; mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il faut bien qu'il existe, comment dirais-je ? non, pas un lien...

— Une affinité ?

— C'est ça ! Une affinité entre nous, quand je vois que vous êtes le numéro 6 et que je suis le numéro 7. En tout cas, c'est vrai du numéro 8 et de moi. Nous sommes très, très amis. Enfin, nous l'étions...

— Et que s'est-il passé ? Vous l'avez aidé à s'enfuir ?

— Oh non ! 8 était extrêmement casanier. La vérité, c'est qu'il a passé la barrière. Paranoïaque ! Complètement ravagé ! Ce sont les plus loyaux citoyens du Village qui courent le plus de risques de ce point de vue. Ils finissent par penser que tout le monde trahit la cause à l'exception d'eux-mêmes. Et de Numéro 1, bien sûr : personne ne met jamais en doute sa loyauté à lui. Une autre bonne raison pour qu'il soit invisible, d'ailleurs. Comment mettre en doute ce qu'on ne voit pas ?

— En revanche, tout le monde doute du loyalisme de Numéro 2 ?

— Du sien plus que de tout autre.

— Quand on parle du loup, dit une voix derrière les rideaux de damas.

Grand-Mère Zinzin dégringole de sa chaise avec un petit cri de souris affolée, la tasse et la soucoupe lui échappent et tombent sur le tapis où le thé forme un ovale sombre sur les motifs entrelacés.

— Allons, il faut que nous nous sauvions maintenant, hurle Numéro 7 en aidant la vieille dame à se remettre sur ses jambes. Je ne me rendais pas compte qu'il était si tard et...

— Ça a été un grand plaisir, dit-il en leur ouvrant la porte.

— Tout le plaisir était pour moi, gazouille Grand — Mère Zinzin se souvenant soudain des belles manières. Il y a bien longtemps que je n'avais passé une soirée aussi agréable.

Sa main papillonne autour du col officier de sa robe à la recherche du bouton du manteau qu'elle ne porte plus depuis trente ans. Numéro 7 lui fait assez rudement franchir la porte.

— Oui, moi aussi, bien longtemps. Et merci mille fois.

Il sort et referme la porte derrière lui.

Quand ils sont partis, il se tourne vers les rideaux de damas sur lesquels l'écran de télévision inscrit un parallépipède lumineux.

— Merci, Numéro 2. Vous m'en avez débarrassé en un tournemain. J'espère que vous n'êtes pas à la recherche de compagnie, vous aussi ;

— Non, rassurez-vous. Je voulais simplement profiter de l'occasion pour vous présenter mes félicitations pour votre élection. Toutes mes félicitations ! Et pour vous dire que votre premier devoir de maire sera à votre porte d'ici quelques instants.

— Il peut y dormir si ça lui chante, je ne l'inviterai pas à entrer. J'ai promis aux électeurs que je ne m'acquitterai jamais des devoirs de ma charge et je ne compte pas tromper mon électorat.

— Voilà qui serait cruel. C'est le premier jour de cette malheureuse au Village et elle semble terriblement désorientée. C'est le maire qui se charge d'expliquer aux nouveaux venus nos coutumes et nos petites habitudes.

— Elle ? Qui ?

— Numéro 41. Mais je vois...

La sonnerie de la porte retentit.

— ... qu'elle est arrivée. Je vous laisse seuls, tous les deux. Essayez donc de la réconforter un peu, Numéro 6. La pauvre ne sait vraiment plus à qui se fier.

La lueur s'éteint derrière les rideaux. Il marche jusqu'à la porte. Malgré les soupçons que Numéro 2 a fait naître dans son esprit (les espérances, aussi) il tirerait encore le verrou, s'il y avait un verrou.

Il ouvre la porte.

— Liora !

Elle recule d'un pas et le dévisage avec l'air détaché que l'on affecte pour considérer les monstres ou les fous.

— Excusez-moi, on m'a dit que le maire habite ici. Êtes-vous...

Elle jette un coup d'œil au morceau de papier qu'elle tient dans la main.

— ...Numéro 6 ?

Il règle le rhéostat sur l'intensité maximale et la salle de séjour s'illumine violemment. Dans la lumière cruelle, ils s'examinent mutuellement – lui, pour vérifier qu'il s'agit bien de Liora, elle, comme si elle rencontrait pour la première fois et sans protection le témoin numéro 1 d'une terrible affaire de meurtre sur les lieux même de la découverte du cadavre.

C'est Liora, il n'y a pas le moindre doute là-dessus. Son apparence ne s'est même pas modifiée de ces quelques touches subtiles, de ces changements d'accent pour ainsi dire, que l'on s'attend à déceler, après deux mois d'absence, chez une jeune femme à la mode. Il connaît le tailleur marron, le bracelet qui cache une montre, le pendentif d'émeraude. Sa coupe de cheveux a cessé d'être à la dernière mode, mais il se souvient qu'au cours de la conversation dans la salle à manger du Grand Hôtel, elle s'était ouverte à lui de son intention de se les laisser repousser. Par tous les signes qui font l'identité – allure, démarche, attitude, port de tête, façon de parler, expressions favorites –, elle s'affirme en tant que Liora.

— L'éclairage vous semble-t-il meilleur, ici ? s'enquiert-il.

— Ce qui signifie sans doute que je devrais vous reconnaître ? Il n'en est rien, bien sûr, mais j'imagine que vous n'allez pas renoncer à votre petite comédie pour autant.

Même ce léger accent américain ! Il trahit ses origines aussi bien qu'un tampon sur un passeport (mieux, en fait, car si ses souvenirs sont exacts, elle voyage généralement sous l'identité d'une citoyenne d'une quelconque république bananière depuis longtemps disparue).

— S'agit-il d'un jeu, Liora ? Avez-vous décidé de me punir de la fin de non-recevoir que j'ai opposée à vos plus récentes propositions ?

— Vous ne croyez pas que vous feriez mieux de m'offrir un siège avant de commencer à débiter votre rôle ? Il s'agit à l'évidence d'une intrigue compliquée. Or, je suis effectivement très fatiguée, vous le savez.

— Mais bien sûr, asseyez-vous où vous voudrez. Désolé de ne pouvoir vous offrir un scotch. Les deux derniers membres du comité chargé de m'informer de mon élection au poste de maire sortent à peine. Comme vous pouvez vous en rendre compte, ce sont des gens qui ne font pas les choses à moitié.

Il montre la bouteille de whisky qui est vide.

— Je ne bois jamais de scotch.

— Il y a du gin.

— Un gin-tonic, merci.

— Quand j'étais à Londres, la semaine dernière, dit-il en décapsulant une bouteille de Schweppes, j'ai essayé de vous appeler. Votre numéro n'est plus en service. Un mois auparavant, en composant votre numéro, j'avais obtenu une librairie. Où donc étiez-vous passée ?

— Et voilà ! Malgré toute la mise en scène, ce n'est donc qu'un nouvel interrogatoire.

Il lui tend son verre.

— Vous croyez donc que je travaille pour eux ?

— La seule autre possibilité serait, semble-t-il, que ce soit moi qui travaille pour eux. Ou que je sois complètement déconnectée.

Il réfléchit aux autres possibilités. Après un long silence, il finit par les énoncer :

— A moins que ce ne soit moi. Qui soit déconnecté, je veux dire. Ils savent effectivement manipuler le cerveau des gens.

— S'il s'avère que les choses sont aussi compliquées, il va me falloir un papier et un crayon pour continuer cette discussion. Je propose que nous nous présentions pour respecter la bonne règle des scènes d'exposition. Pour commencer, je ne m'appelle pas Liora, mais Lorna. On m'a dit, que tant que je serais détenue ici, je répondrai au nom de Numéro 41, encore que si vous deviez m'annoncer maintenant que mon numéro a été modifié, j'accueillerais cette nouvelle avec la plus grande indifférence. J'ai été enlevée le 7 juillet dans mon appartement de Bayswater. Mes ravisseurs ont utilisé quelque chose comme de l'éther, j'imagine, à moins qu'il n'existe une drogue plus moderne pour aboutir au même genre de résultat. Je ne sais pas combien de temps je suis demeurée inconsciente. Je me suis réveillée ici, à l'hôpital ; dans un état de confusion fort explicable et de faiblesse qui l'était moins. J'ai d'abord pensé que j'avais eu un accident. C'est une de mes terreurs : un accident qui m'endommagerait le cerveau. Une doctoresse aux yeux vairons m'a fait passer une interminable série de tests. J'ai commencé par me montrer très coopérative car les tests me rassuraient en me donnant l'impression que mes capacités étaient intactes. Puis le personnel de l'hôpital est devenu bien trop inquisiteur dans des domaines qui ne devraient pas intéresser les hôpitaux et j'ai cessé de coopérer. Une espèce d'imbécile d'infirmier m'a libérée ce matin. Mon premier mouvement a bien sûr été de tenter de quitter le Village. Quand il m'a été démontré que c'est un Village qu'on ne quitte pas, à moins de s'en évader, je me suis rendue au restaurant du lieu pour jouir de la vue que l'on a du haut de la Roche Tarpéienne. L'imbécile de l'hôpital m'y a trouvée et m'a remis un bout de papier portant votre nom – votre Numéro, plutôt – et un petit plan indiquant le chemin de votre

maison. Voilà, vous en savez aussi long que moi. Maintenant, abattez vos cartes à votre tour et voyons ce que vous avez comme atouts.

— Connaissez-vous le Connaught, à Londres ?

— Un hôtel ?

— Et un restaurant. Non loin de l'ambassade des États-Unis. Vous êtes bien américaine, n'est-ce pas, sous votre nouvelle identité ?

— Et je suis soulagée de constater que vous n'allez pas tenter de me persuader qu'en fait je suis turque. Quant au Connaught, je n'ai fait, tout au plus, que passer devant. Je connais un seul hôtel à Londres, le Savoy, et encore cela remonte-t-il à plusieurs années.

— Je commencerai donc mon histoire en vous parlant du dîner que nous avons fait ensemble au Connaught, dans la soirée du 6 juin...

— Et aujourd'hui, dit-elle terminant son récit pour lui, on sonne à la porte et qui voilà ? Moi, la fille de vos rêves !

— De mes rêves ? Vous croyez ? Je ne sais plus que penser. Reconnaissez que mon histoire n'est pas plus étonnante que la vôtre.

— Un peu plus tarabiscotée, simplement. Et de toute façon, ce n'est jamais qu'une histoire, précisément. Vous, de votre côté du miroir, allez sans doute en dire autant. Quel long chemin pour aboutir à la même impasse. Ou je mens, ou vous mentez.

— Ou nous ne mentons ni l'un ni l'autre. Bon, si je mens, cela signifie que vous intéressez nos geôliers à titre personnel. Est-ce le cas ?

— J'espère bien intéresser tout le monde. En revanche si c'est moi qui mens, mon arrivée ferait partie du complot général contre votre raison, c'est bien ça ?

— C'est bien ça. Et si nous ne mentons ni l'un ni l'autre, c'est que le complot est monté contre notre raison à tous deux.

— C'est une théorie qui ne manque pas d'attrait, ne serait-ce qu'en raison de l'incroyable machinerie qu'elle suppose. Si l'un de nous deux ment, nous ne jouons qu'un mélodrame bien simple : l'innocence contre l'injustice. Alors que si nous sommes tous les deux parfaitement sincères dans nos contradictions, alors le drame prend une belle ampleur : c'est notre innocence à tous deux contre leur terrible injustice à eux. Chaque coup d'œil se charge d'ambiguïté, chaque cliché d'indices et de résonances cachées. Si nous continuons de jouer à ce petit jeu, il me semble donc que nous devons nous en tenir à ce dernier cas. Cela aura beaucoup plus de gueule, qu'en dites-vous ?

— Jusqu'à plus ample informé.

— Eh bien, nous disons donc que nous pensons tous les deux que nous disons la vérité. A vous de jouer, Pirandello !

— Ou bien je vous connaissais effectivement et vous êtes bien Liora, ou bien je ne vous connaissais pas et vous n'êtes pas Liora. Si tel

est le cas, alors j'ai subi un lavage de cerveau qui m'a convaincu du contraire, et je l'ai subi avant d'être amené ici puisque j'ai essayé de vous téléphoner dès mon arrivée.

— A moins que ce ne soit de faux souvenirs que l'on vous ai greffés du même coup.

— Bien sûr, c'est possible, mais j'incline à croire que les responsables de mon amnésie partielle n'ont rien à voir avec les gens du Village. Car, si c'était le cas, pourquoi me poursuivraient-ils aujourd'hui ? Ils auraient ce qu'ils voulaient.

— Peut-être désirent-ils que vous travailliez pour eux.

Un rire argentin souligne l'ironie de sa remarque.

— Mais alors, pourquoi me relâcher après avoir disposé mon cerveau à leur guise ? Dans le seul but que nous dînions ensemble au Connaught ?

— Je reconnais que cela ne tient pas debout, mais il n'y a pas grand-chose qui tienne debout dans tout ça. Vous estimez donc qu'il nous faut poser l'existence d'autres *ils* pour expliquer votre amnésie ?

— Je le pense, oui. Si quelqu'un désire désespérément se procurer certaines informations, il faut bien qu'il existe quelqu'un qui désire désespérément les conserver par-devers soi. Vos employeurs en feraient autant avec vous, s'ils jugeaient vraisemblable que vous révéliez leurs secrets à, disons par exemple, nos geôliers.

— Pour sûr ! Et je vous accorde donc l'existence de vos deux séries de *ils* différents. Le problème qui se pose alors est le suivant, pourquoi les seconds *ils* désirent-ils vous faire croire que vous me connaissez ? Car, après tout, ce sont bien eux qui ont organisé notre rencontre, ici, au Village.

— C'est un problème pour lequel je n'ai pas de solution. A moins *qu'ils* n'aient les mêmes dirigeants *qu'eux*.

— On s'y perd.

— C'est exactement ce qu'ils veulent, Liora, que l'on s'y perde.

— Lorna, s'il vous plaît.

— J'ai une autre raison de penser que les responsables de mon amnésie ne peuvent pas avoir été les mêmes que ceux qui m'ont implanté la « fausse mémoire » dont nous supposons l'existence : c'est que je me souviens parfaitement de notre dîner. Ils auraient pu ajouter des souvenirs à mon passé, mais comment pouvaient-ils modifier mon avenir ? Ce dîner n'a pu avoir lieu qu'une fois leur travail effectué ; sitôt après le dîner, je me suis rendu à Paddington. Le lendemain matin – ou pour être plus précis, quand je me suis éveillé – j'étais ici.

— Ce dîner, dont vous me rebattez les oreilles, vous vous en souvenez donc bien distinctement ? Pour moi, la plupart des dîners que j'ai faits se mêlent dans ma mémoire en une espèce d'informe ragoût.

— Je me souviens de la tête du garçon, de la bague qu'il portait, de sa moustache cirée. C'est vous, en fait, qui m'avez indiqué ces deux détails. Je me souviens de la fleur, une rose unique dans un vase d'argent qui ornait notre table. Je me souviens de votre apparence et de ce que vous avez dit. Je me souviens du goût de chaque plat et des vins qui les accompagnaient. Avec la bisque, nous avons pris un Solera, Verdalho Madeira, 1872. Avec le saumon, un Coindreu...

— Je peux vous dire que si c'était moi qui avais dîné avec vous et que vous aviez fait montre d'un tel snobisme à propos des vins, j'aurais éclaté d'un rire dont vous vous souviendriez encore aujourd'hui !

— Figurez-vous que mon snobisme à moi m'a porté dans la direction exactement opposée : je ne vous ai pas dit un mot des vins que je choisisais. Mais comme ce dîner m'a coûté dans les cinquante livres, je me souviens assez bien des crus que j'avais commandés !

— Ce qui me frappe moi, c'est la clarté *peu naturelle* avec laquelle vous vous souvenez de cette scène alors que tout le reste de votre passé est aussi brumeux que la lande en novembre. Cela ne vous gênait-il pas, sur le moment, ces trous, dans vos souvenirs ?

— Mon passé ne s'est pas évanoui tout entier ; seulement certaines périodes clefs, et je dois reconnaître que leur absence ne m'avait pas encore frappé à l'époque. Pour s'apercevoir que l'on a perdu quelque chose, après tout, il faut commencer par le chercher. Peut-être même avais-je reçu des instructions bien précises de ne pas m'aventurer dans les coins qu'ils avaient élagués... par...

Il a un sourire ironique.

— On dirait bien que c'est un mot que j'ai scotomisé.

— Par suggestion post-hypnotique ? souffle-t-elle. Il approuve de la tête et se tait.

— Oui. Oui, il faut bien qu'il y ait eu quelque chose de ce genre pour que votre histoire ait le moindre sens. Mais je continue de me méfier de cette soirée. Les couleurs sont trop nettes, les contours trop bien définis. C'est comme un bon film américain, ces chefs-d'œuvre d'Hollywood où tout est plus réel que la réalité. Je suggère donc que toute cette histoire, tout ce dont vous croyez vous souvenir à mon propos, y compris le dîner, a été fabriqué ici même, dans ce Village, le jour même de votre arrivée (puisque vous admettez vous être réveillé à la gare sans savoir comment vous vous y étiez retrouvé) ou encore, que vous n'avez jamais quitté le Village. Tout l'épisode de Londres n'est qu'un rêve, une illusion *qu'ils* ont fabriquée. Vous remarquerez au passage que ma théorie ne requiert pas l'existence de deux séries de *ils*.

— Pourquoi vous en tenir là ? Une théorie encore plus simple

consisterait à dire que ma vie entière n'a été qu'un rêve.

— Et la mienne aussi. A moins que nous ne soyons les personnages d'un rêve qui nous dépasse ce qui, d'ailleurs, ne résoudrait pas notre problème, car le rêveur qui nous rêve nous demandera certainement de résoudre ses conflits inconscients comme si nous étions des personnages réels. Mais blague à part, je crois vraiment que ces faux souvenirs vous ont été « greffés » ici.

— Dans quel but ?

— Il faudrait que nous sachions à quoi nous leur servons pour répondre à cette question. Peut-être leur suffit-il que nous commençons à nous poser ce genre de questions. Qu'est-ce qui est réel ? Qui suis-je ? Est-ce que je dors ? Est-ce que je rêve ? Puis, quand nous seront totalement perdus, ils nous fourniront les réponses qu'ils ont préparées à l'avance.

— Eh bien, d'accord, cela suffit à rendre compte de mon propre cas. Je vous accorde que, si les souvenirs que j'ai de vous sont faux, ils m'ont été implantés ici. Mais si c'était vos souvenirs qui ont été remodelés ?

— En principe, cela reviendrait au même. Le problème de savoir quand ils auraient eu l'occasion de me manipuler ne se pose pas puisque c'est à l'hôpital que j'ai repris conscience. Mais, avec moi, ce sont les souvenirs d'une vie entière qu'il leur aurait fallu réviser ; tandis que, dans votre cas, il leur suffisait d'insérer ça et là un chapitre intitulé « Liora ». Quelle importance avait-elle pour vous, au fait ? Vous étiez amoureux l'un de l'autre ?

— Cela dépend. Plus ou moins. C'était une relation très fluctuante et nous prenions grand soin de ne jamais être amoureux en même temps.

— Je dois dire que cela me ressemble. Quels détails d'elle pouvez-vous me fournir ? Était-elle mariée, par exemple, ou célibataire ?

— Nous ne nous posions pas de questions. Quand nous étions seuls ensemble, nous faisons semblant de mener des vies peu compliquées. Je vous croyais célibataire.

— Je suis divorcée. Deux fois. Quand l'avez-vous rencontrée ? Quel genre de chose faisiez-vous ensemble ?

— Je me souviens parfaitement de notre première rencontre. Mais je dois vous rappeler que nous avons probablement des auditeurs. Il y a plus de mouchards électroniques dans ce pavillon que dans une ambassade de Washington. Notre entrevue a été organisée pour que l'un de nous deux se mette à répondre à ce genre de questions. Je puis toutefois vous répondre indirectement. Êtes-vous allée à Bergame ?

— Bergame ? J'ai... traversé la Lombardie à plusieurs reprises,

mais je dois avouer que toutes ces églises, tous ces palais, toutes ces piazzas finissent par se mélanger un peu. Est-ce qu'il n'y a pas des chances pour que nous soyons tous passés par Bergame à un moment ou à un autre ?

— Nous ?

— Les gens qui exercent le genre de profession que nous exerçons.

— Eh bien, cela au moins vous le reconnaissez.

Enfin, un minuscule carré de terre ferme au milieu de cette étendue infinie de sables mouvants. Enfin, les contours précis d'un objet familier au milieu de ces brumes sempiternelles.

— Ce n'est pas un aveu très important ! Il faut bien que vous ayez eu – qu'ils aient eu, si vous préférez – une raison de m'enlever. Même si mes charmes surpassaient ceux de la Belle Hélène, on aurait pu me violer sans mettre en branle une telle organisation !

— Il n'y a donc rien dans mon histoire qui s'apparente au monde que vous connaissez, vous ? Si vous êtes Liora, ils ne peuvent avoir remodelé la totalité de votre passé. Le plus simple pour eux était de supprimer toutes les scènes dans lesquelles j'apparaissais et de jointoyer les fissures avec je ne sais quel bouche-trou. De toute façon, quelques fissures leur auraient échappé. Aussi fragmentée, aussi éclatée, aussi parcellarisée qu'elle semble, la vie est une et ce type d'opération doit forcément avoir laissé quelques cicatrices.

Elle pousse un soupir.

— Vous croyez qu'il n'y a vraiment pas moyen d'y échapper ? Bon Dieu ! Si j'avais pu penser, quand j'ai commencé ma vie de pécheresse, qu'elle me serait ainsi récapitulée tout entière, je crois que je serais restée à l'université pour enseigner la poésie d'Ezra Pound et de T.S. Eliot. Enfin, s'il le faut, il le faut. Mais essayez donc au moins de vous conduire un peu comme l'amoureux transi que vous prétendez être et donnez-moi donc un autre verre, je vous en supplie.

Il se lance donc, pour Lorna, dans la description de la Liora qu'il a connue : son appartement de Chandos Place, son mobilier, le nom et le caractère des bonnes qu'elle a employées, ses goûts en peinture et en musique. Il lui raconte qu'un jour, il y a de cela des années, il l'a accompagnée au Victoria et Albert Museum pour faire expertiser une théière. On lui a dit que c'était une New Hall et qu'elle avait beaucoup de valeur.

— Ça ne pourrait pas être moi, s'exclame-t-elle. Je ne connais strictement rien à la porcelaine et trouve cela particulièrement ennuyeux.

— Et les cathédrales ? Vous visitez en auto toutes les villes à cathédrale.

Elle hausse les épaules.

— Tous les gros tas de maçonnerie que je rencontre sur mon chemin et dont on me dit qu'ils valent le coup, j'y entre ; mais c'est à peu près tout. Je ne ferais pas un détour de dix kilomètres pour visiter Saint-Pierre de Rome !

— Vous ne connaissez pas Salisbury ? Winchester ? ni Wells ?

— Je sais que les Américains en pinçaient pour ce genre de chef-d'œuvre culturel, mais il y a de cela un bon siècle. Votre Liora, on dirait une héroïne de Henry James.

— Liora n'arrivait pas à lire James. Elle trouvait qu'il datait.

— Et moi, j'ai lu toutes ses œuvres ! D'après le récit que vous m'avez fait du dîner, elle se prenait pour un gourmet. Alors que mes amis disent dans mon dos que j'ai un palais de bois. Mais allez-y, continuez votre portrait : vous finirez bien par vous rendre à l'évidence, aucun point commun avec moi.

Il passe en revue de son mieux la totalité des vêtements qu'il a vu Liora porter. Et Lorna le contredit pied à pied, sur chaque blouse, chaque écharpe, chaque jupe.

— Et, ajoute-t-elle, ce qui me paraît aller tout à fait contre vous, c'est que vous dites connaître tout ce que je porte en ce moment. Cela me fait penser à la façon qu'ont les canetons d'apprendre à reconnaître leur mère. Dans les instants qui suivent l'éclosion, le premier objet mobile de grande taille qui se présente dans leur champ de vision s'imprime à tout jamais dans leur cervelle et devient pour eux : « maman ». Je commence à croire qu'il a effectivement existé une Liora. Votre description est trop circonstanciée pour être entièrement imaginaire. Ils ont simplement effacé le visage et n'ont eu qu'à implanter dans votre cerveau le même genre de mécanisme de reconnaissance que celui qui fonctionne dans la cervelle des canards. Dès que j'ai fait mon apparition, mon visage, tout mon être physique, y compris mon port de tête et ma façon de parler (que vous dites être ceux de Liora) se sont immédiatement imprimés dans votre cerveau pour devenir votre nouvelle définition de Liora. Peut-être m'ont-ils choisie à cause d'une quelconque ressemblance ; mais j'aime mieux penser qu'ils ont fouillé votre passé à la recherche de la femme qui me ressemblait le plus à moi. C'est que je suis assez vaine pour souhaiter être l'objet de toute cette agitation plutôt qu'un crochet pratique pour pendre vos souvenirs.

— Je dois reconnaître qu'au fur et à mesure que nous accumulons les preuves...

— Ou plutôt leur absence, corrige-t-elle.

— Je reconnais, donc, que ce n'est pas très concluant. Mais enfin, où cela nous mène-t-il ?

— Vous essayez vraiment de trouver une solution qui nous donne raison à tous les deux, n'est-ce pas ? Vous refusez *mordicus* de

me considérer comme une ennemie.

— C'est vrai, je suis assez bête pour cela. Vous me plaisez trop, même...

Il se détourne d'elle avec colère, une colère qui n'est pas dirigée contre elle. Elle lui prend la main.

— Même sous les traits de Lorna ?

Leurs deux mains s'étreignent.

— Bon. Je vous plais trop. Et l'amour... a-t-il quelque chose à voir là-dedans ? Non, ne me répondez pas, montrez-moi seulement vos yeux.

Une fois encore, ils se regardent dans la lumière cruelle et cette fois, ils pensent, l'un comme l'autre, apercevoir derrière le masque une espèce de vérité, le vrai visage de l'autre.

— Oui, dit-elle, baissant les yeux. Quelque chose passe, un courant, pas un souvenir. Une espèce de tristesse. J'aimerais, ah, comme j'aimerais ! me souvenir de vous. J'aimerais... si seulement nous pouvions ignorer le passé. Non, je vois bien que c'est impossible.

Alors, il insiste :

— Mais n'est-ce pas déjà une preuve ? Je n'ai pas l'impression que vous tombiez très facilement amoureuse, même si vous êtes divorcée deux fois.

— Et ce serait une preuve ? Même si je me laisse aller à croire votre histoire, Numéro 6, je devrai me méfier de vos intentions. Les amants sont capables de trahir. Les amants plus que quiconque.

Sa main a cessé d'êtreindre la sienne. Il la pose sur le bras du fauteuil.

— C'est un fait, reconnaît-il, j'en ai été témoin.

— Ce qui n'empêche d'ailleurs pas la survivance d'une espèce d'amour. Judas, par exemple, était peut-être dévoré d'une terrible tendresse, lors du fameux baiser.

— C'est bien possible. Mais, par ce même baiser, il s'est privé à jamais du droit d'exiger que l'on crût à sa sincérité.

— Croire ! Toute ma vie j'ai voulu croire. Mais la connaissance est toujours venue tout gâcher. Je veux croire que vous me connaissiez, que nous nous aimions. Je veux croire que j'étais la princesse que vous décrivez, que je possédais... qu'est-ce que c'était que cette thèière déjà ?

— Une New Hall. Vous l'aviez trouvée à Portobello pour dix livres seulement.

— Pas mal ! Pas mal de la part de la personne que j'aimerais avoir été. Je veux avoir possédé un appartement luxueux à deux pas de la Tamise et un numéro de téléphone qui ne figure pas à l'annuaire. Quel numéro, au fait ? Ce sont les petits détails de ce genre qui me feront vraiment croire à l'existence de votre Liora.

— COVentry 61-21.

Les mains se tendent ; des doigts se nouent autour des minces accoudoirs d'acajou. Son visage se fige en un masque qui n'exprime plus que la curiosité et, derrière la surface polie, une pure terreur.

— Vous m'avez appelée à ce numéro... souvent ?

— Souvent.

— Quand m'avez-vous appelée pour la dernière fois ?

— Lorsque j'étais à Londres, vendredi dernier, le numéro était hors service.

— Mais vous avez dit, tout à l'heure, que vous aviez fait un faux numéro. Vous avez parlé à quelqu'un dans une librairie. Qu'est-ce qu'on vous a répondu ?

— Que j'avais un faux numéro, tout simplement.

C'est comme si le souvenir reposait, invisible, sur une étagère élevée de la mémoire. En se hissant sur la pointe des pieds, il parvient à l'effleurer du bout des doigts.

— Quelle librairie ? Qui vous a répondu ?

Le souvenir tombe de l'étagère et vole en éclats sur le tapis.

— Une femme. Et ce n'était pas vraiment un faux numéro, enfin, pas précisément. Les initiales étaient les mêmes mais le mot était différent. C'était vous ?

— C'était moi. J'avais complètement oublié ça. Je me souvenais seulement que vous m'aviez demandé je ne sais plus quel service. Vous disiez que vous appeliez de province.

— C'était d'ici. Le jour de mon arrivée. Mais... pourquoi vous êtes-vous fait passer pour une employée de librairie ?

— J'étais effectivement à Better Books. Regardez dans l'annuaire, c'est leur numéro.

— Mais vous n'êtes pas libraire !

— Un de mes amis devait y présenter un de ses livres ce soir-là, c'est un poète. Le gérant de la librairie et lui étaient passés dans une autre salle, me laissant seule quelques minutes. C'est donc ainsi, par le plus grand des hasards, que j'ai été amenée à répondre au téléphone. Mon Dieu, je m'en souviens très bien maintenant ! J'ai cru à une espèce de plaisanterie minable. Vous m'avez demandé de vérifier la liste des centraux pour m'assurer qu'il n'y avait pas un COVentry, quelque part en banlieue.

— Combien de temps êtes-vous restée seule dans ce bureau ?

— Pas cinq minutes. C'est la seule communication à laquelle j'ai répondu. Comment vous êtes-vous débrouillé pour appeler justement à ce moment-là ?

— C'était complètement spontané. Je vous assure, Liora. J'étais assis à ce...

— Mais cessez donc de m'appeler Liora, bon sang !

— Mais cela signifie que vous êtes Liora ! C'est le trait d'union que nous cherchions. La fissure qu'ils ont oublié de combler.

— Pas le moins du monde. Ma présence dans cette maison était parfaitement fortuite. Nous avons parcouru ce quartier tout l'après-midi et nous nous sommes arrêtés là en passant, par hasard, car mon ami n'avait rendez-vous que beaucoup plus tard dans la soirée. Je n'y suis d'ailleurs pas retourné avec lui. Pour savoir que je me trouvais là quand vous avez téléphoné, il aurait fallu me suivre tout l'après-midi.

— Ce n'est pas possible. Le hasard ne peut pas avoir fait que, tous les deux...

— Effectivement, c'est impossible. L'un de nous deux ment, c'est certain. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Mais pourquoi ferions-nous l'un ou l'autre un mensonge aussi ridicule ? Pourquoi diable aurais-je appelé votre attention sur ce coup de téléphone si je mentais ? Pour le plaisir de me faire démasquer ?

— Non, je refuse de recommencer tous ces raisonnements ! Je suis très fatiguée. On m'a dit que vous me monteriez l'endroit que je suis censée habiter. Inutile de dire que je n'accepterai pas votre hospitalité à vous.

— Liora, ou Lorna, si vous préférez, je vous crois, maintenant, c'est-à-dire...

— C'est-à-dire que vous croyez que je suis sincèrement dans l'erreur. Et vous voulez m'aider à retrouver ma personnalité perdue. Puis, quand ce sera fait, que se passera-t-il ? Comment comptez-vous m'utiliser ?

— Croyez-moi, je...

— Vous croire ? Je me suis laissée dire qu'en torturant quelqu'un assez longtemps, on peut finir par lui faire croire n'importe quoi. Mais cela ne s'appelle plus torture de nos jours, n'est-ce pas ? On a adopté un terme plus agréable... thérapie du comportement, je crois ? Je vous suggère d'essayer.

— Je désire vous aider. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider. Que voulez-vous que je dise d'autre ?

— Il y a une seule chose que vous puissiez faire, pour m'aider, Numéro 6, me rendre la liberté.

— Mais je ne suis pas votre geôlier, Liora. Je suis... un prisonnier.

C'est ce qu'il s'est refusé à reconnaître jusqu'ici. Mais cela lui semble désormais indiscutable : il est prisonnier. Comment pourrait-il libérer quiconque quand lui-même n'est pas libre ?

Et il n'est pas libre.

— Alors, rétorque-t-elle avec mépris, si vous êtes décidé à continuer de jouer ce rôle de « prisonnier », aidez-moi à m'évader.

Vous dites que vous avez réussi à vous évader une fois ? Arrangez-vous pour que j'y parviennne moi aussi.

— Oui, c'est ce que je vais faire. Nous ne pouvons en discuter ici, pour les raisons que je vous ai expliquées. Mais j'ai une autre idée et nous devrions parvenir à la réaliser. Avec un peu d'aide.

— Pas nous, mon chéri putatif, moi. Vous allez m'aider à m'évader, toute seule. Si je partais d'ici en votre compagnie, comment acquerrais-je jamais la certitude que je me suis évadée ?

— D'accord, même cela, si c'est ce que vous voulez. Je vais vous aider à vous évader seule.

— Si vous y parvenez, alors je vous croirai peut-être. A la longue.

— Et plus tard, quand je sortirai d'ici moi-même...

Elle secoue tristement la tête.

— Un rendez-vous ?

Dans sa bouche, le mot est devenu presque tangible. Il a cru lui offrir un diamant, elle lui rend un peu de poudre de strass dans une enveloppe.

— Rien de précipité, l'assure-t-il. Nous pourrions attendre un an.

— Toute une année ? Et où fêterions-nous l'anniversaire de mon évasion ? A la terrasse du restaurant, à l'hôpital ? Nous pourrions dans ce cas inviter la jolie doctoresse aux cheveux blancs.

— Eh bien, d'accord, ne faisons aucun projet. Le hasard y pourvoira.

— Pourrais-je désormais croire au hasard ? Assez ! Conduisez-moi à mon hôtel. Je suis certaine que le gardien commence à se faire du souci pour moi.

Elle se lève. Ils sont debout l'un près de l'autre, assez près pour s'enlacer. Ils ne s'enlacent pas, mais ne font pas mine non plus de se séparer.

— Il va falloir que j'appelle un de leurs taxis, dit-il. Nous ne sommes pas autorisés à marcher dans les rues après le couvre-feu. Les patrouilles sont extrêmement sévères.

Mais il ne fait pas mine de se diriger vers le téléphone et elle n'a pas l'air de s'attendre à ce qu'il le fasse.

— Vous au moins, vous aurez vos souvenirs, dit-elle d'une voix plus douce. Je n'aurai rien. Pas même ma propre identité, si ce que vous dites est vrai.

— Vous aurez votre liberté. Vous la voulez, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle sourit d'un sourire doux-amer, et touche du doigt l'émeraude qui pend à sa gorge.

— Coûte que coûte.

Elle est déjà partie depuis longtemps. Une phrase qu'elle a prononcée ce soir-là, au Connaught, lui revient tout à coup : *Vous savez, si vous ne me faites pas confiance, à moi, vous ne ferez jamais confiance à personne.* Un parfait résumé de la situation.

Était-ce ce qu'elle avait voulu faire ?

— Entrez, Numéro 6, dit la doctoresse en refermant son poudrier. Et déshabillez-vous. Merci de vous montrer si ponctuel.

— Remerciez plutôt les gardes qui m'ont amené.

— Vous *semblez* vous porter à ravir, dit-elle en lui tendant un cintre pour son pantalon.

— Je ne devrais pas ? Aurais-je été contaminé lors de mon dernier séjour ici ?

— Je n'ai encore eu aucun cas d'infection hospitalière par staphylocoques, si c'est ce que vous insinuez. Non, vous devez passer un examen de simple routine, voilà tout. Montrez-moi votre langue.

Il tire la langue. Elle inscrit quelque chose sur une fiche.

— Qu'avez-vous écrit sur cette fiche ? demande-t-il après avoir rengainé l'organe en question.

— Qu'elle est rose. Vous n'avez pas le moindre symptôme ?

— Pas le moindre.

— Palpitations ? Étourdissements ? Difficultés respiratoires ? Tension, peut-être ?

— Rien de tout cela.

— Vos rêves ?

— Ne font apparaître ni violence ni sexualité. Un spectacle du dimanche pour toute la famille !

Rejetant en arrière des mèches de cheveux blancs, elle chausse son stéthoscope pour l'ausculter. Il se met à respirer lentement ou rapidement selon ses indications.

— Mon frère n'arrête pas de me parler de vous.

Elle se met à bavarder comme si le fonctionnement de ses divers organes constituait une musique de fond idéale.

— Vous avez mis quelque chose en branle, vous savez. C'est la première fois que je le vois travailler à quoi que ce soit avec un tel acharnement. Et il n'est pas le seul, d'ailleurs. On dirait que votre projet donne la fièvre à tous les participants. Respirez rapidement. Oui, c'est ça. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est ce soudain regain d'intérêt de votre part. Vous voilà devenu un modèle de civisme ! La dernière fois que je vous ai vu, chez vous, vous manifestiez des sentiments assez voisins du mépris, pour la charge que nous vous avons confiée. Toussez, maintenant.

Il tousse.

— Encore une fois. Très bien. Vous pouvez parler maintenant.

Elle griffonne des chiffres sur la fiche.

— Je peux me rhabiller ?

— Non, il faut encore que j'examine vos réflexes. Asseyez-vous

en laissant pendre vos jambes librement et expliquez-moi votre changement d'attitude.

— Ce n'est pas un changement d'attitude. Ce que je fais, je le fais pour moi, pas pour le Village. Depuis le lycée, où j'ai parfois fait un peu de théâtre, j'avais envie de monter une pièce. J'en ai rarement eu l'occasion et jamais le temps. Ici, j'ai tout le temps qu'il me faut et votre frère cadet, en arrangeant toutes les histoires de permis, en nous dégotant un lieu de répétition et tout le tralala, m'en a fourni l'occasion. Mais c'est plutôt une idée à lui.

— On ne le croirait pas à l'en entendre parler. Il faut dire que vous l'en avez grassement récompensé : vous lui donnez les deux meilleurs rôles de la pièce !

— Votre frère est un acteur né.

— La distribution est complète, maintenant ?

— Quasiment. J'ai dû me charger personnellement du rôle du Duc. Personne ne s'est proposé.

— Mon frère dit que c'est un rôle épouvantable : des centaines de répliques, toutes plus écrasantes les unes que les autres. Pour citer ses propres paroles : le Duc passe les trois quarts de la pièce à se promener, déguisé en moine, pour faire de bonnes actions et dire des choses sympathiques ! Tandis qu'Angelo est un véritable monstre de méchanceté et d'hypocrisie.

— Est-ce là l'interprétation de votre frère ?

— Pas la mienne. Je n'interprète que les rêves. Estelle fausse ? J'ai lu Shakespeare il y a si longtemps que toutes ses pièces se mélangent un peu dans mon esprit ; surtout les comédies. Je me souviens que tout le monde chante beaucoup, se déguise, revêtant l'apparence du sexe opposé et qu'au dernier acte ils sont tous obligés de se marier. *Mesure pour mesure*... C'est celle qui se passe dans la forêt d'Ardenne ?

— Non, à Vienne. La moitié de l'action se déroule dans la prison de la ville. C'est la plus simple des comédies. En fait, ce qui en fait une comédie, c'est effectivement qu'ils sont tous obligés de se marier au dernier acte.

— Dans une prison ? Mais alors vous avez voulu monter un spectacle *édifiant* ! Une espèce de protestation, en fait ?

De son marteau en caoutchouc, elle frappe le genou d'un coup sec. Le pied s'élève en un mouvement réflexe.

— Il existe des correspondances avec le monde que nous connaissons. C'est toujours le cas chez Shakespeare. Je ne compte pas les souligner. La pièce parle d'elle-même.

— Les gens qui sont dans cette prison, est-il juste qu'ils y soient ? C'est le point crucial si vous voulez faire une propagande efficace. Si j'en juge par ma propre expérience, je n'ai jamais

rencontré personne en prison qui n'y soit pas réellement à sa place. Parfois, comme dans votre cas, il leur faut suivre un chemin bigrement compliqué pour y arriver ; mais une fois qu'ils y sont, on voit bien que, de tout temps, ils étaient faits pour être prisonniers. Est-ce que Shakespeare est d'accord ?

— Bah, en ce qui concerne tous les problèmes de l'autorité, Shakespeare a toujours deux opinions. Dans le cas présent, tous les pensionnaires de la prison ont fait quelque chose pour mériter d'y être, mais...

— Je suis surprise que vous ayez choisi cette pièce-là, alors. Vous ne cessez de vous répandre en lamentations sur votre innocence à vous et notre injustice à nous...

— ... mais, disais-je, le thème central de la pièce est l'injustice grossière dont se rend coupable le responsable de la prison.

— Mon frère ?

— Angelo, oui. Il y a aussi une héroïne d'une parfaite innocence que cet Angelo abuse de la pire manière.

— Vraiment ! Il la séduit ?

— Il fait tout ce qu'il peut pour cela. Elle s'est rendue auprès de lui, quittant le couvent où elle effectue son noviciat, pour venir l'implorer de laisser la vie sauve à son frère. Angelo l'a condamné à mort.

— C'est l'autre rôle de mon frère, le condamné à mort ?

— Oui, Claudio et Angelo ne sont jamais en scène ensemble jusqu'à la fin du dernier acte. A ce moment- là, ils ne disent pas grand-chose, ni l'un ni l'autre. J'ai pensé qu'il pouvait être d'autant plus intéressant de faire jouer le rôle du juge et celui du condamné par un acteur unique puisque le crime de Claudio est le même que celui d'Angelo.

— Le crime de Claudio, c'est la... concupiscence ?

— Oui, et la légèreté.

— Les auteurs dramatiques ont toujours pris ces choses beaucoup plus au sérieux que la plupart d'entre nous.

Rêveuse, elle lui frappe l'autre genou avec le marteau. Le pied réagit.

— Ma foi, j'imagine qu'ils y sont obligés, faute de quoi ils n'écriraient plus de pièces. Mais enfin, même du temps de Shakespeare, le mieux que Claudio et sa petite amie avaient à faire était de se marier.

— C'est ce que Claudio propose, la demoiselle est plus que consentante et Isabelle tente aussi d'en convaincre Angelo lorsqu'elle plaide la cause de son frère.

— Ah, oui ! C'est le moment que choisit Angelo pour tenter de la séduire. Oh, c'est un affreux personnage ! Il me semble que

l'histoire me revient maintenant. Angelo promet d'épargner Claudio à condition qu'Isabelle lui sacrifie sa vertu. Et quand elle va raconter tout cela à Claudio dans sa prison, il essaye à son tour de la persuader de le faire. Mais le fait-elle ? Je me souviens des deux : elle le fait et elle ne le fait pas.

— Eh bien, venez voir la pièce !

— J'imagine que votre nouvelle amie – à moins que ce ne soit votre vieille amie, la chose n'est pas encore tranchée – cette belle dame brune, s'est vu offrir le rôle d'Isabelle ?

— Elle a auditionné, effectivement, mais elle n'a pas la voix d'un grand rôle shakespearien. Elle sera Marianne et, même ce rôle exigera d'elle un peu plus qu'elle ne peut donner.

— Mais alors le premier rôle féminin de la pièce n'est pas encore distribué ?

— A qui le dites-vous !

— Parfait ! C'est bien ce que m'avait dit mon frère mais je voulais m'en assurer. Vous pouvez remettre votre pantalon, maintenant. C'est la vraie raison pour laquelle je vous ai convoqué : j'ai un script dans le tiroir de mon bureau et je veux passer une audition. Sur-le-champ.

— Est-ce que vous aurez le temps, avec vos activités professionnelles ?

— J'ai le temps, dans ce Village, de faire ce qui me plaît et plus encore. Au point où nous en sommes, je préférerais même faire semblant d'être une actrice que de continuer à exercer la médecine dans la réalité. J'adore tout ce qui est théâtre – même amateur. Quand nous étions petits, mon frère et moi, nous avons monté des centaines de pièces, pour nos parents. D'ailleurs, s'il joue Claudio, qui, mieux que sa sœur, pourra jouer Isabelle ?

— Peut-être. Mais quand il joue Angelo...

— Aucun problème. Même lorsque nous avions d'autres enfants avec nous, papa avait décidé une fois pour toutes que les scènes osées seraient jouées par mon frère et moi puisque cela évitait toute question. Isabelle ne finit pas par épouser Angelo ? Ce serait une fin sinistre.

— Non, elle épouse le Duc.

— Alors, il me faut ce rôle. J'adorerais vous épouser !

— Pour ne rien dire de la déontologie, le bon goût ne s'oppose-t-il pas à ce qu'un médecin présente sa demande en mariage si peu de temps après un examen médical !

— Ce que le bon goût interdit, mon cher Numéro 6, l'appétit l'excuse. Mais, parlons sérieusement, encore que je vous accorde qu'il est difficile d'être sérieux à propos de quelque chose d'aussi ridicule que le mariage. Je vous aime bien. Et même un peu plus que cela.

Mon frère ne vous a donc rien dit ? Je l'en avais pourtant chargé.

— Non. Il aura été trop gêné.

— C'est donc tellement incroyable ? Cette petite serveuse est encore amoureuse de vous, comme vous devez le savoir, malgré la façon dont vous avez abusé de sa confiance lors de votre évasion. Vous lui avez bien donné un rôle dans la pièce à elle, non ? Et vous avez fait de Numéro 41 une Marianne à laquelle vous allez devoir apprendre la prononciation correcte ? Donnez- moi le rôle d'Isabelle, et toutes les femmes de la distribution seront amoureuses de vous. N'est-ce pas le rêve de tout metteur en scène ?

— Vous oubliez, Dame Surmenée, je ne sache pas que l'ancien maire ait des vues sur moi.

— Vous n'avez pas vu la façon dont elle a flirté avec vous le jour de votre petite réception ? Son époux en était vert de jalousie. Toutes les autres fois que j'ai vu Numéro 34, il s'est montré aussi taciturne que du granité. Quant à elle, s'il lui arrive de se montrer bavarde, c'est en général en compagnie d'autres mathématiciens, quand la conversation roule sur les mathématiques supérieures, la trigonométrie et ainsi de suite.

— C'est une mathématicienne, elle ?

— Et de première force, m'a-t-on dit. Mais vous suffisez à faire d'elle une écolière gloussante. C'est l'effet que vous faites sur les femmes. Vous ne pouvez faire semblant de l'ignorer, pas de la façon dont vous l'exploitez.

— Et comment l'ai-je exploité, dans votre cas, s'il vous plaît ?

— En supposant que je garderais votre secret.

— A savoir ?

— Que c'est bel et bien vous qui avez mis le feu aux films entreposés dans la crypte de l'église. Numéro 2 s'est donné un mal de chien pour tenter d'établir les faits avec certitude.

— Je ne vous suis pas très bien.

— Inutile de jouer au plus fin avec moi. Vous saviez très bien que j'étais en train de passer vos rêves au crible, ce jour-là, et vous aviez compris comment nous les dirigions. Ne me dites pas aujourd'hui que vous n'avez toujours pas compris où nous les dirigions !

— Et pourtant, c'est un fait, je n'en ai pas été capable. Que j'aie ou non mis le feu où vous dites, il me semble que Numéro 2 n'a jamais douté de ma culpabilité.

— Numéro 2 n'en doute effectivement pas ; mais c'est Numéro 1, selon toute apparence, qui n'est pas convaincu. J'ai cru comprendre que Numéro 2 pense que Numéro 1 le soupçonne, lui.

— Et vous, qu'en pensez-vous ?

Avec un sourire, elle appuie la tête de caoutchouc du marteau

contre ses lèvres.

— Je n'ai pas à penser, moi, je *sais*. Seulement, comme j'étais déjà en train de tomber amoureuse de vous, je n'ai rien dit. Vous ne me croyez toujours pas, pourquoi donc ?

— Parce que si c'était un « secret », comme vous dites, vous cherchiez à le garder. Vous n'en feriez pas état maintenant, dans une pièce truffée d'appareils d'écoute.

— Ah, c'est pour ça ! C'est l'avantage d'avoir du personnel digne de confiance ! Mon Numéro 28 est un as en électronique. Quand j'ai besoin d'être tranquille, cela m'est possible. Vous n'imaginez tout de même pas que j'irais déclarer ma passion pour vous devant les caméras de la télévision ? Cela ruinerait la réputation que j'ai mis si longtemps à me construire.

— Vous le feriez si l'on vous disait de le faire. Dans tous les cas, comme déclaration de passion, permettez- moi de trouver ça assez tiédasse.

— J'ai réussi à vous déshabiller, Numéro 6. Aller plus loin sans aucune coopération de votre part aurait excédé les forces d'une femme. Si vous jugez tout cela tiédasse, alors votre entrevue avec Numéro 41 a été une véritable banquise. Vous n'avez semblé que trop prêt, cependant, à accorder crédit à tout ce qu'elle vous a dit et même à ce qu'elle n'a pas dit.

— Je connais Liora.

— C'est ce que vous croyez.

— Très bien ! puisque vous prétendez me parler en confiance, je vous pose la question : est-ce que je la connais ? Dois-je croire, sinon à son histoire, du moins à sa bonne foi ?

— Par principe, vous ne devriez jamais croire à la bonne foi d'une femme. Quant à savoir si elle est qui vous croyez et non qui elle dit être, tout ce que je pourrais vous dire ne ferait qu'ajouter à la confusion. A supposer même que vous croyiez à ma bonne foi à moi (et n'oubliez pas que je suis une femme et que j'ai la meilleure raison qu'une femme peut avoir de vous induire en erreur), comment pourrions-nous être assurés que je connais la vérité, en l'occurrence ? On ne me dit jamais que ce qu'on veut bien me dire et il y entre souvent une bonne part de mensonge. Je pourrais vous lire la liste des noms qui figurent dans son dossier. Ou je pourrais...

— Contentez-vous plutôt de répondre à cette question : pourquoi ai-je appelé cette librairie ? Pourquoi est-ce que j'avais ce numéro-là dans la tête ?

— Ce n'est pas moi qui l'y avais mis. Je n'ai jamais rien eu à faire avec votre cas jusqu'à ce qu'on vous ait ramené de Londres, il y a deux semaines. Au-delà, tout n'est que conjectures, brouillard et maux d'estomac. Vous ne devriez pas prendre ces choses tellement au

sérieux, Numéro 6, ce qui est vrai, ce qui ne l'est pas. Le doute, comme je l'ai vu dans votre dossier, est votre talon d'Achille. Choisissez une vérité qui vous convienne et ensuite il faut vous y tenir.

— La vérité ne serait donc que ce qu'il y a de plus agréable ?

— A-t-elle jamais été autre chose ? Dans votre propre cas, n'avez-vous pas donné à Numéro 41 le bénéfice du doute, et n'était-il pas agréable de le faire ? Vous l'aimez, et vous êtes bien décidé à croire qu'elle vous aime. Je vous aime, je me suis arrangé pour me persuader, malgré toutes les preuves que j'ai du contraire, que, tout au fond de vous, vous devez m'aimer en retour, ou qu'en tout cas c'est possible. Tenez, après tout, nous parlons ensemble depuis bien longtemps et vous n'avez même pas fait mine de remettre vos souliers. Cela veut forcément dire quelque chose. Je vous amuse. Dieu sait si je fais de mon mieux pour vous amuser !

— Dans la mesure où vous appartenez à l'établissement, je ne vois aucun inconvénient à me laisser amuser par vous ; mais vous n'aurez jamais ma confiance, je ne saurais me le permettre.

— Est-ce que je vous l'ai demandée ? La confiance n'est pas une condition de l'amour. Pour tout dire, dans la plupart des cas, c'est plutôt le contraire. Je suis bien sûre que je n'éprouverais pas une telle affection pour vous si je n'étais terriblement jalouse de Numéro 41. Mais elle ? Vous avez confiance en elle ? Vous avez encore moins confiance en elle qu'en moi, pour la bonne raison qu'avec moi vous savez à quoi vous en tenir. Je suis l'une d'entre *eux*, et le fait que *je ne suis pas* l'une d'entre eux n'y change rien puisque vous ne vous en laisserez jamais convaincre. Mais vous ne devriez pas pour autant vous interdire toute affection. Ah, vous remettez vos souliers. J'ai cessé de vous amuser. Est-ce parce que j'ai finalement réussi à vous convaincre que je parle sérieusement ?

— J'ai faim, tout simplement, vos gardes ne m'ont pas laissé le temps de déjeuner.

— Mais mon audition ! Donnez-moi ma chance, pour Isabelle.

— C'est inutile. Je trouve que vous êtes une grande comédienne et je vous donne le rôle. Commencez à apprendre votre texte. Nous répétons les deux premiers actes ce soir.

— Je connais déjà mon texte, Numéro 6.

Elle embrasse l'extrémité du marteau et l'agite dans sa direction.

— Au revoir. A tout à l'heure, huit heures.

— *Eh bien, ma sœur, quelle consolation ?* demande Numéro 7 qui fait irruption dans le cabinet quelques instants plus tard.

— *Une consolation excellente, excellente entre toutes.*

Puis, comme le texte d'Isabelle s'éloigne ensuite de ce qu'elle a à dire pour le moment, la doctoresse cesse de citer Shakespeare.

— La pièce continue et j'ai le premier rôle féminin.

— N'est-ce pas celui que tu es habituée à tenir depuis toujours ? A nous deux, nous allons faire des étincelles ! Et même en coulisses...

— Tout sera prêt pour le lever de rideau ? Je veux dire... en coulisses, précisément.

— Je n'ai pas cessé de m'en occuper de la journée. Le plus dur est fait. J'ai pu récupérer les restes de la sphère (bénie soit la pingrerie de Numéro 2) dans l'entrepôt et je les ai apportés sur le toit du théâtre. Numéro 28 a déjà réparé le plus gros, mais il reste cinquante petits trous résultant du frottement sur les rochers après l'explosion. Bien sûr nous ne pourrions avoir de certitude qu'une fois que nous aurons commencé à la gonfler, quand tous les spectateurs seront installés. Tu n'auras pas peur ?

— Mon sang est saturé d'adrénaline mais j'ignore si c'est la peur ou l'excitation. Dans tous les cas, l'ascension ne me collera certainement pas un trac plus grand que la première réplique d'Isabelle :

— *Et vous, nonnes, vous n'avez pas d'autres privilèges ?*

Il lui donne la réplique, d'une voix de fausset :

— *Ceux-là ne sont-ils pas assez grands ?*

Elle poursuit, roulant ses yeux vairons, d'un air éthéré :

— *Oui, vraiment : je n'en souhaite pas davantage, je désirerais au contraire une discipline plus stricte pour la communauté des sœurs de sainte Claire.*

Il saute joyeusement sur le divan.

— *Donc, vis chaste, Isabelle !*

Et elle poursuit, battant la mesure de son petit marteau sur les rotules de son frère :

— *... et toi, frère, meurs ! ... notre chasteté est plus que notre frère.*

Il lui subtilise le marteau puis adopte un ton plus grave, plus papelard, un ton de juge ou de cagot ; finies les fossettes, le voilà devenu Angelo.

— Le prisonnier, quand il était ici, a-t-il manifesté quelques soupçons ?

— Certes, Monseigneur. Il soupçonne tout sauf la vérité.

— Il me soupçonne, moi, dans ce cas ?

— Oh, pas de monter tout cela pour votre propre bénéfice, mais je crois qu'il s'inquiète à l'idée que tu le dénonceras à Numéro 2. Et après tout, tu ne lui as guère fourni d'autre explication de ton désir de l'aider, d'autre mobile que l'altruisme.

— Mais n'est-ce pas ce qu'il m'a présenté comme étant son mobile à lui ? Il m'a expliqué qu'il faisait tout ça pour elle, pour Mata-Hari.

— Mais alors, si c'est ce qu'il prétend, comment peux-tu, toi, dire que tu le fais pour lui ?

— Je lui ai dit d'emblée que je ne le croyais pas, que je n'étais pas aussi naïf qu'il le croyait. Dès que je lui ai eu exposé mes vraies raisons pour désirer l'éloigner du Village, il a reconnu qu'ils s'échappaient tous les deux ; mais qu'il ne pouvait pas le lui dire à elle, parce qu'il avait promis de la laisser s'enfuir seule.

— Tu crois qu'il a réellement l'intention de l'emmener avec lui ?

— Nous ne le saurons jamais, n'est-ce pas ?

— Et quelles étaient ses « vraies raisons » ?

— Je veux l'éloigner de toi parce que je suis un frère jaloux et possessif.

— C'est bien vrai.

— Je ne le nie pas : quand tu seras partie en l'abandonnant derrière toi, j'aurai atteint le même résultat. Tu seras loin de lui.

— Et de toi. Je ne vais pas te manquer ?

— Terriblement, tu le sais.

— Mais alors pourquoi, refuses-tu obstinément de venir avec moi ?

— Moi ? Mais enfin tu sais bien que j'ai le vertige rien qu'à monter à l'échelle. Je crèverais de trouille dans ce truc. Ce sera déjà assez horrible de penser que tu t'en vas comme un nouveau Phaéton, un nouvel Icare, une nouvelle Médée. De toute manière, toi partie, ils n'auront probablement plus rien à faire de moi. Je leur promettais de ne jamais piper mot sur eux et ils me renverront sans doute à Londres où nous vivrons heureux jusqu'à la fin de nos jours. Non ?

Elle lui donne un baiser fraternel.

— J'espère.

Il lui caresse la main.

— Je te parie tout ce que tu veux. Dans quinze jours nous serons de nouveau réunis. Je suppose que tu ne comptes pas retourner à ton ancien appartement, en tout cas pas tout de suite. On fixe une heure et un lieu ?

— Pour notre rendez-vous ? Oh oui, quelque chose de sentimental.

— La Tour de Londres ?

— Encore une prison ? Ce n'est pas précisément le genre de sentiment que j'avais à l'esprit. Et puis c'est grand. Et puis s'il fait beau, j'aimerais mieux attendre en plein air. Disons, le pont de Westminster, du côté de Big Ben. Si nous étions dans un film, il faudrait bien que nous nous rencontrions là. Pour que les Américains eux-mêmes sachent que ça se passe à Londres.

— Une fois par semaine ?

- Le samedi.
- A une heure de l'après-midi.
- Tope là.

CHAPITRE XV - MESURE POUR MESURE

— Ma barbe ! Elle est droite ? demande Numéro 7, très inquiet.

— Oui, mais vous oubliez ça.

Tendant la main, il prend dans celle du jeune homme le parchemin que, sous les traits du Duc, il vient de remettre à Angelo.

— Vous êtes Claudio, maintenant. N'oubliez pas de geindre.

— La salle est pleine ? J'étais sur le toit avec Numéro 28.

— Tous les fauteuils sont occupés à l'exception des deux que nous avions prévus : Numéros 1 et 2 ont décliné l'invitation. Et le ballon ?

Numéro 7 s'approche de la scène. La scène du bordel a commencé et Dame Surmenée (Numéro 33) vient de faire son entrée.

— On est en train de le gonfler, répond-il distraitement.

— Le vent ?

— Souffle vers la mer.

Tout en passant nerveusement le bout de la langue sur les crins de cheval qu'on a collés sous son nez, il passe rapidement en revue la scène qu'il va devoir jouer. Plus il s'approche des planches, plus le succès de la pièce supplante dans son esprit celui de l'évasion qui se prépare.

Dans le bordel, le Premier Gentilhomme demande à Dame Surmenée :

— *Comment va ? Quelle est celle de vos hanches qui a la scia tique la plus douloureuse ?*

Et Numéro 33 de répondre :

— *C'est bon, c'est bon ! On vient d'arrêter là-bas et d'emmener en prison quelqu'un qui en valait cinq mille comme vous tous.*

— *Qui cela, je te prie ?*

— *Et, morbleu ! monsieur, c'est Claudio, le signor Claudio.*

— *Claudio en prison ! Cela n'est pas.*

— *Mais je sais bien, moi, que cela est : je l'ai vu arrêter ; je l'ai vu emmener, et, qui plus est, sa tête doit être tranchée dans les trois jours.*

Ce disant, elle agite des flots de mousseline dans les projecteurs. Ayant rajouté les favoris et enfilé le collant qui le transforment en Claudio, Numéro 7 sourit à ces mots comme aurait pu sourire le dandy condamné : ses traits s'imprègnent d'une expression à la fois brillante et misérable, un mélange de vanité et de foi désespérée dans le pouvoir de son propre charme juvénile pour éviter le pire. Dans la première scène, pour camper le personnage d'Angelo, Numéro 7 a dû jouer la comédie. Pour Claudio, il n'aura qu'à se souvenir d'être lui-même.

La balise rouge à la pointe du clocher de l'église clignote son message patient dans le ciel noir et brumeux de la nuit où son support met une aiguille plus sombre. Plus loin, accroupie sur sa colline artificielle, la masse sans fenêtres du bâtiment administratif reluit dans un perpétuel crépuscule de lampes à vapeur de mercure. Les rues illuminées du Village serpentent à travers la nuit, mais les pavillons qui les bordent sont uniformément plongés dans l'obscurité. Malgré les ténèbres et l'altitude, l'endroit ne parvient pas à ressembler tout à fait à la carte postale qu'il cherche à être. Quelque chose y subsiste de l'antipathique caricature qu'il a cru y discerner dès le premier jour lorsqu'il parcourait les rues en taxi.

Dans son dos, sur le toit-terrasse recouvert de gravier, le plastique bleu, lentement gonflé d'hélium, peu à peu retourne à sa sphéricité d'autrefois, sous l'attentive supervision de Numéro 28.

Posé sur la corniche, un petit haut-parleur de fortune débite en grésillant les pentamètres de la scène II, acte III (une prison à Vienne).

Une silhouette se détache de derrière le ballon et vient vers lui. Bref éclat sur sa chevelure brune.

— Je suis venu voir comment les choses avancement, dit-il à l'adresse de la silhouette. J'ai pensé que vous seriez peut-être là.

— Eh bien, cela avance, dit-elle, et je suis là.

— Vous êtes restée là tout le temps ? On commençait à s'inquiéter.

— Depuis le début de l'acte II. J'ai dit à Isabelle – à la doctoresse – que je me sentais un peu patraque. Elle m'a conseillé de prendre l'air. Une fois ici, je n'ai pu m'en arracher. C'est un spectacle fascinant, presque une torture. Il gonfle si lentement. Je n'arrive pas à croire qu'il finira par être tout rond et par s'envoler à temps.

— J'ai déjà donné aux deux premiers actes le rythme le plus lent que j'ai pu. Il n'y a pas un calembour archaïque que je n'aie pieusement conservé.

— Oui, vous avez fait des merveilles. Cela se traîne, cela n'en finit pas.

Les paroles meurent sur ses lèvres et le silence qui s'installe ne tarde pas à s'emplir des déclamations de Numéro 14 – ou plutôt d'Isabelle.

— *C'est bien mon frère qui a parlé ! C'est bien la tombe de mon père qui a proféré ce cri ! Oui, tu dois mourir : tu es trop noble pour...*

— Pour se traîner, cela se traîne, dit-il. Ça, on ne pourra pas m'accuser de l'avoir fait pour l'amour de l'art !

— Pour l'amour de moi, alors ? Je vous en suis reconnaissante. Vous ai-je déjà dit que je vous en étais reconnaissante ?

— Pas du tout.

— C'est parce que je n'arrivais pas à croire, jusqu'à

maintenant, qu'il ne s'agissait pas d'une espèce de piège très compliqué. Chaque jour, je me suis attendue à ce que les mâchoires se referment sur moi. Maintenant, encore, je ne devrais pas me laisser aller à y croire. Je regarde cet absurde animal de plastique, et j'essaie d'imaginer qu'il m'enlève dans les airs et m'emporte et c'est comme...

Le haut-parleur :

— ... *un abîme aussi profond que l'enfer...*

— C'est comme le jour où ma mère m'a expliqué comment naissaient les enfants. Je n'arrivais pas à croire qu'il fallait autant de mécanismes compliqués pour produire un résultat en apparence si simple. On m'a amenée ici à moitié endormie ; et maintenant, je vais en repartir comme ça. Si jamais je réussis, je vais croire que tout cela n'a été qu'un cauchemar. Et vous...

Elle prend une de ses mains entre les siennes, la soulève, un peu comme une ménagère soupèse un paquet de steak haché dans un supermarché, pour en vérifier le poids malgré l'étiquette : Y a-t-il *vraiment* une livre et demie là-dedans ?

— Vous trouvez que je ne suis guère plus vraisemblable que tout le reste ?

— Je dois vous dire, Numéro 6, que je vous trouve encore moins vraisemblable ! J'ai toujours pensé qu'il existait des dragons, mais découvrir, après avoir été enchaînée au rocher du dragon, qu'il existe aussi un Persée, avouez que c'est trop providentiel. Je vous dois...

Elle s'interrompt, serrant toujours sa main dans les siennes, hésitant à fixer avec exactitude le montant de sa dette.

Quinze mètres en dessous, Isabelle, emportée par sa chaste indignation, secoue les barreaux de la cellule de son frère, un son que le haut-parleur réduit à un simple frottement.

— *Croiras-tu, Claudio, que, si je voulais lui céder ma virginité, tu pourrais être libre ?*

Dans sa réponse, Claudio a du mal à cacher, sous une vertueuse indignation, l'espoir qui se fait jour en lui :

— *O Ciel ! Cela ne se peut pas.*

Et Isabelle :

— *Oui, au prix de cette immonde offense, il te permettrait de l'offenser encore. Cette nuit même, je dois faire ce que j'ai horreur de dire ; sinon, tu meurs demain.*

— N'est-il pas temps que vous les rejoigniez ? demande-t-elle. Si le Duc ne veut pas rater son entrée...

— J'ai encore un moment, et j'aime autant le passer ici. Nous ne serons plus seuls ensemble, vous et moi, en dehors d'un bref instant sur scène...

— Plus jamais. N'est-ce pas ce que j'ai dit ? Et ne m'avez-vous

pas donné votre accord ? Je ne me rappelle plus comment cela est venu. Ni quelles ont pu être mes raisons sur le moment. Cela m'a semblé logique. Et vous, si vous me rencontriez, un jour, à l'extérieur, n'auriez-vous pas l'impression de sentir sur vous l'haleine de cette prison ? Tout ce que je vous ai dit sur la méfiance, si vous n'avez pas cherché à me tromper, vous devez éprouver exactement la même chose à mon égard. La même méfiance. Les mêmes préventions.

— C'est vrai, dit-il.

— Pourtant, vous voudriez, malgré cela...

— Vous revoir, à l'extérieur. Oui. Je le voudrais.

Elle se détourne de lui pour regarder dans la direction du bâtiment administratif, à l'autre bout du Village obscur.

— Où ?

— Où vous voudrez.

— Le pont de Westminster ?

— C'est un rendez-vous qui en vaut un autre.

— Du côté de Big Ben ? J'y passerai une fois par semaine. Quel jour ?

— Samedi, ou n'importe quel autre.

— Ce sera samedi, donc, à une heure de l'après-midi. Vous me croirez si je vous dis que j'espère vraiment vous y rencontrer ?

— Nous devons cesser de nous demander l'un à l'autre, ma chère Liora, ce que nous croyons de ce que l'autre dit. Nous aurons bientôt une certitude. Et maintenant...

Il ouvre la porte de l'escalier. Tendant l'oreille, ils entendent Claudio implorer avec terreur :

— *Chère sœur, faites-moi vivre ! Le péché que vous commettrez pour sauver la vie d'un frère est autorisé par la nature au point de devenir vertu.*

— Maintenant, le *Deus* doit courir sur scène finir de préparer sa *Machina*. Oh ! une dernière chose, Numéro 6.

Il se retourne pour lui faire face et sa silhouette de moine franciscain se découpe dans l'encadrement de la porte de l'escalier illuminé.

— Ce que j'essayais de vous dire tout à l'heure, ce que je vous dois.

Une fois encore, elle hésite devant la somme, le montant, et il a le temps de remarquer que son visage, dans cet éclairage bien particulier, et sous le lourd maquillage théâtral, est vraiment difficile à reconnaître. Même ce sourire résigné appartient plus à Marianne qu'à la Liora dont il se souvient et à la Lorna qu'elle prétend être.

Elle détourne les yeux.

— Je vous dois des excuses, dit-elle.

— N'en parlons plus.

Il s'engouffre dans l'escalier, le descend quatre à quatre, troussant sa robe de moine autour de sa taille. Il s'immobilise le temps de laisser sa robe reprendre sa place et entend Claudio implorer :

— *Oh !Écoutez-moi, Isabelle !*

En pénétrant à la lumière (la salle d'audience du deuxième acte est devenue, par l'adjonction de filtres indigo aux projecteurs, par le remplacement des portes par des grilles et par quelques brins de paille jetés çà et là sur le sol, le donjon de l'acte III), il est obligé de se dire qu'il n'est plus la personne qu'il était voici quelques instants : Il est devenu un Duc déguisé en moine ; il va faire semblant de rencontrer par hasard une jeune et jolie nonne dans la cellule des condamnés à mort d'une prison de Vienne et, inclinant la tête, il chuchote :

— *Un mot, de grâce, jeune sœur, un mot seulement !*

Des larmes tremblent au coin de l'œil brun et de l'œil bleu mais nulle douleur ne transparaît dans sa réponse froide et polie :

— *Que me voulez-vous ?*

(La pensée le traverse : Quelle actrice !)

Puis il entre de nouveau dans la pièce et devient le Duc qui manigance ses dispositions machiavéliques pour honorer la vertu clandestine et démasquer le vice déguisé. Jusqu'à la fin du troisième acte, il est incapable de penser à quoi que ce soit de personnel.

On est en train de mettre en place la maison de Marianne pour le début de l'acte IV.

Plus que jamais, l'éclairage souligne ce qu'il disait de la pièce : c'est la plus noire des comédies de Shakespeare. A partir du troisième rang, on aura quelque mal à distinguer le mur sombre de la prison qui forme la toile de fond.

Une main se glisse dans la sienne et elle lui donne une pression rassurante avant de se rendre compte que c'est celle de la doctoresse – d'Isabelle — Numéro 14.

— Je m'en sors bien ? demande-t-elle.

Il s'arrange pour sourire.

— Jamais l'innocence n'aura été aussi glorieusement menacée.

Et il lâche sa main.

Une autre main : sur son épaule, cette fois. C'est Numéro 7. En Claudio. Il murmure près du capuchon du moine :

— Une fuite !

Et voilà ! C'est la trahison qu'il n'a pas cessé d'attendre. Il saisit l'autre au collet.

— C'est réparé ! crie Numéro 7 à haute voix. Pour l'amour du Ciel, ne me frappez pas !

De l'autre côté de la scène, le régisseur leur adresse des signaux frénétiques : le rideau, le rideau ?

— Où est Liora ?

— Numéro 41 est en place ; elle attend comme nous tous le lever du rideau, répond Numéro 7 d'un ton de reproche. L'entracte a duré quinze minutes. Si ça continue, tous les spectateurs vont commencer à se *poser des questions*. Je ne vous ai jamais vu dans cet état, Numéro 6.

Il adresse un signal au régisseur. Le rideau se lève en même temps que les lentes triades qui accompagnent la chanson de Marianne. La simple mélodie s'enfle puis redescend tandis qu'éclate la voix un peu frêle et perçante de Liora :

Éloigne, oh ! éloigne ces lèvres

Coupables d'un si doux parjure...

Sa main est restée crispée autour du collet de Claudio et il secoue Numéro 7 d'avant en arrière au rythme de ses paroles, le rythme de la chanson de Marianne :

— Et maintenant vous allez me dire, de façon cohérente, ce qui s'est passé là-haut.

— Rien. Je vous assure. Une fausse alerte.

Il se tortille, geint, sourit, sans jamais sortir du personnage de Claudio.

— Numéro 28 est en train de réparer ça. Il a déjà fini de le réparer. Ce n'était qu'une toute petite fuite. Le ballon est déjà en l'air.

— Cela va représenter un retard de combien ?

Et ses yeux, aube du jour,

Lumières qui égarent l'aurore...

— Cinq minutes tout au plus. Il sera prêt au moment du salut et, de toute manière, vous ne pouvez pas monter sur le toit avant. Ça ne change rien.

— Elle va paniquer.

— Et alors ? Vous n'avez pas besoin de le lui dire. Ce n'est pas le retard qui vous gêne, c'est ça ? Vous pensiez que j'avais saboté votre projet, reconnaissez-le.

— Bon sang de bon sang !

Mais rends-moi mes baisers,

Rends-moi

Ces sceaux de notre amour qui l'ont en vain scellé,

Oui l'ont en vain scellé.

— C'est à vous, dit Numéro 7.

— C'est vrai. Bon sang de bon sang, c'est vrai.

— Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? demande la doctoresse à son frère dès que le Duc est entré en scène.

— Un petit jeu, pour m'amuser.

— Nous ne devrions pas nous donner tout ce mal, tu sais, pour l'inquiéter, dit-elle, inquiète elle-même. Est-ce qu'il y avait une fuite ?

— Bien sûr que non.

— Mais alors, pourquoi diable...

— N'élève pas la voix, dit-il à voix haute.

(Avec sa sœur, on dirait qu'il préfère le rôle d'Angelo.)

— Il va t'entendre.

— Mais enfin, il va se précipiter encore plus vite là- haut, à la seconde où le rideau sera tombé, et cela va me rendre les choses encore plus difficiles à moi.

— Je t'ai déjà dit que tout avait été prévu. Mais cesse, cesse donc de t'agiter ! Cesse donc d'agir comme toi-même et conduis-toi comme Isabelle. Ça va être à toi dans quelques secondes. Bon Dieu, ce n'est pas le moment de flancher. C'est le moment crucial de notre petite pièce à nous, sur le plan symbolique. Puisque c'est ici que Marianne et toi allez décider de vous substituer l'une à l'autre. Allez, vas-y, ma jolie, et fais un malheur ! Va !

La doctoresse hésite un instant en coulisse puis Isabelle s'avance gravement sur la scène. Un moment symbolique ? Un de plus !

Quelques instants plus tard, une autre femme se tient aux côtés de Numéro 7.

— Est-ce qu'ils peuvent nous voir de là où ils sont ? demande-t-il.

— Non. J'ai essayé pendant toute ma chanson. Vous parliez si fort ! Vous avez tout gâché.

— Est-ce que cela a la moindre importance ? Nous ne serons plus là, vous et moi, pour lire les critiques !

Elle s'agite, impatiente. Il lui donne un baiser et demande :

— Est-ce que vous m'aimez ?

— Vous aimer, vous ? demande-t-elle, incrédule. Ne soyez pas ridicule. C'est lui que j'aime.

— Mais alors, mon cher Judas, vous devriez garder vos baisers pour lui.

— J'en garde pour lui d'un genre particulier. Et vous, vous m'aimez ?

— Ne soyez pas ridicule, réplique-t-il. J'aime...

Il s'interrompt pour réfléchir.

Pendant ce temps, devant la toile sur laquelle est peinte la porte de la maison, Isabelle explique au Duc déguisé le rendez-vous qu'elle a pris avec Angelo.

A contrecœur, comme si elle ne parvient pas encore à se persuader de la noirceur d'un homme en apparence si vertueux, elle répète les instructions d'Angelo :

— Il a un jardin muré de briques, dont le côté occidental s'adosse à un vignoble, on entre dans ce vignoble par une grille en

charpente qu'ouvre cette grosse clef. Cette autre clef commande une petite porte qui du vignoble conduit au jardin, c'est là que j'ai promis d'aller le trouver au milieu de la nuit épaisse.

CHAPITRE XVI - L'ACTE V ET LA SUITE

Isabelle a porté ses accusations contre Angelo ; Marianne les a confirmées ; le Duc vient de révéler que le moine et lui ne font qu'un et que c'est lui qui a arrangé les détails du rendez-vous avec Marianne.

Il ne reste plus que le dénouement.

— *Monsieur*, dit-il à Angelo, *avec votre permission.*

Il s'interrompt comme pour se faire plus menaçant encore tandis que le coupable, démasqué, vaincu, se laisse tomber à ses pieds.

— *As-tu encore une parole, une idée, une imposture qui puisse t'être utile ? En ce cas, aies-y recours avant d'avoir entendu ce que j'ai à dire, car alors il ne sera plus temps.*

Tournée contre lui-même, l'austérité d'Angelo rejoint l'obséquiosité de Claudio.

— *O mon redouté seigneur, je serais plus criminel encore que mon crime, si je prétendais rester impénétrable, quand je m'aperçois que Votre Grâce, comme une puissance divine, a eu l'œil sur toutes mes menées. Aussi, bon prince, ne retenez pas plus longtemps ma honte à votre barre, mais que mon procès s'achève avec ma confession ! Une sentence immédiate, et ensuite la mort, voilà toute la grâce que j'implore.*

Il adresse un geste solennel à Liora.

— *Approchez, Marianne...*

A contrecœur, elle lâche la main de la doctoresse et s'avance d'un pas de deux. Elle semble extrêmement consciente de sa propre culpabilité, comme si ce n'était pas un esprit de justice mais de vengeance qui l'a amenée à participer à la chute d'Angelo.

— *As-tu jamais été fiancé à cette femme, dis ?* demande le Duc à Angelo.

Liora-Lorna-Numéro 41— Marianne fait un troisième pas en avant.

— *Oui, monseigneur.*

— *Retire-toi avec elle, et épouse-la sur-le-champ. Vous, mon père, officiez. Et, la cérémonie achevée, revenez ici... allez avec lui, prévôt.*

(Sortent Numéro 7 et Liora, flanqués d'un moine et du prévôt.)

Ils descendent l'estrade grossière érigée sur cette grand-route qui ressemble remarquablement à un bordel, à une salle d'audience et à une prison.

Au moment où le Duc fait son premier pas vers Isabelle, ces murs polyvalents sont censés s'évaporer lentement, tandis que les projecteurs montent peu à peu jusqu'à l'intensité du plein jour. Il attend donc que le responsable des éclairages intervienne.

Dans le silence un peu tendu, il entend, en coulisses, une porte s'ouvrir et se refermer.

Il fait un pas de plus. Et la lumière baisse encore. Le petit groupe d'officiers, de citoyens et de seigneurs s'agite, vaguement mal à l'aise.

Il n'y a rien à faire : il entame donc la brève scène au cours de laquelle le Duc console Isabelle pour la mort de son frère (qui n'est pas mort). Quand il arrive à la dernière ligne de sa réplique, *Consolez-vous à l'idée que votre frère est heureux*, une nuit épaisse enveloppe la scène. Un unique projecteur faiblard éclaire tout juste le visage d'Isabelle et du Duc.

Angelo et Marianne reviennent (mariés, désormais) tout de noir vêtus, à peine visibles. Contrairement à sa propre mise en scène, il s'approche du couple en laissant tomber la sentence (qu'il révoquera quelques instants plus tard), *Angelo pour Claudio ! Mort pour mort !* Décidément, tout le monde s'écarte de la mise en scène prévue car, à ces mots, Angelo s'est laissé tomber face contre terre, les mains tendues au-dessus de la tête ; et Marianne a reculé vivement, gagnant les ténèbres de l'avant-scène jusqu'à ce que sa robe se coince dans les projecteurs de la rampe éteinte.

Il doit répéter deux fois : *«Emmenez-le !»* pour qu'elle se décide à lui donner la réplique :

— *Oh ! mon gracieux seigneur*, c'est la serveuse blonde et elle n'a pas besoin de jouer la terreur. *J'espère que vous ne ferez pas de mon mariage une moquerie !*

Le silence du Duc se justifie encore moins que celui de Marianne. Les spectateurs les plus indulgents commencent à juger excentrique cette interprétation et des quintes de toux parcourent l'orchestre et le balcon.

Se souvenant que le ballon ne sera pas prêt avant le rideau final, il décide de continuer à jouer le rôle du Duc. De toute manière, la pièce touche à sa fin. Les quelques instants d'avance qu'elle a gagnés en se faisant remplacer par Numéro 127 ne lui serviront sans doute pas à grand-chose.

Quand le Duc reprend la parole, son jeu est devenu encore plus étrange que ne l'a été son long silence. Il débite à toute vitesse des mots presque aussi difficiles à distinguer que les visages des acteurs sur la scène plongée dans les ténèbres. Quand on parvient à distinguer les mots, on n'est guère plus avancé car il saute des phrases, des vers, des tirades entières, apparemment au hasard. Quand Isabelle et Marianne tentent d'intercéder en faveur d'Angelo, il les interrompt au premier silence. Il expédie le prévôt dans les coulisses pour y chercher Claudio et une bonne minute avant qu'il en soit revenu, il se tourne vers les ténèbres (qui, du point de vue des spectateurs, pourraient fort bien contenir Claudio : de toute façon, on ne voit rien !) et leur adresse sa tirade.

Il donne rapidement à Angelo l'ordre de bien aimer son épouse, saute la scène finale avec Lucio comme il a déjà omis Escalus et entame la dernière tirade du Duc. Il s'y lance comme une automobile folle à travers un tunnel, les vers défilent comme des bornes, il ne ralentit qu'en atteignant les six derniers. Ces quelques secondes, il est prêt à les sacrifier pour l'amour de l'art :

— *Chère Isabelle, j'ai à vous faire une proposition qui intéresse fort votre bonheur : si vous y prêtez une oreille favorable, ce qui est mien est vôtre, et ce qui est vôtre est mien. Sur ce, qu'on nous conduise à notre palais ! et nous y révélerons ce qui nous reste à dire, ce qu'il convient que vous sachiez tous.*

En menant la pièce jusqu'à son terme, il vient de perdre, au maximum, deux minutes et demie. Maintenant dès que le rideau va tomber...

Mais non ! Des flots de lumière envahissent la scène, les spectateurs se lèvent avec un ensemble si parfait qu'on jugerait qu'ils ont soigneusement répété ce moment, applaudissant et criant leur enthousiasme. Les autres comédiens l'entourent. Des mains se referment sur ses bras et sur ses jambes, il est hissé dans les airs, atterrit sur les épaules du prévôt et de Lucio, qui le portent en triomphe jusqu'à l'avant-scène. Les applaudissements redoublent. Des fleurs jetées depuis la salle tombent avec une courbe gracieuse sur la scène et dans la fosse d'orchestre. Le dernier rang du balcon commence à taper des pieds en rythme, bientôt imité par la salle tout entière.

Quand Angelo revient pour un second salut, il s'aperçoit que ce n'est pas Numéro 7 mais l'assistant de la doctoresse, Numéro 28, celui qui a préparé l'ascension du ballon. Et c'est un autre acteur (puisque Numéro 7 tenait deux rôles) qui recueille les applaudissements de Claudio.

C'est une possibilité qui ne lui a jamais effleuré l'esprit et s'il demeure interloqué, ce n'est pas tant de leur collusion que de son propre aveuglement : jamais effleuré !

Quand il renonce à se débattre pour leur échapper, les deux hommes qui le tenaient sur leurs épaules le déposent sur la scène de leur plein gré. Main dans la main avec la doctoresse, il salue encore plusieurs fois. Elle se voit offrir un énorme bouquet de roses, blanches et rouges mêlées comme pour un enterrement. Quant à lui, on lui remet une plaque dorée sur laquelle Numéro 6 est gravé entre deux masques, l'un qui sourit, l'autre qui pleure.

L'ovation se poursuit un bon quart d'heure avant que le rideau retombe.

Numéro 14 considère le bouquet qu'elle tient entre les bras avec une aversion profonde. Elle semble sur le point de le jeter par

terre mais, se ravisant, et avec plus de mépris encore, elle se contente de l'y laisser tomber.

Ils se retrouvent seuls en scène tous les deux. Les autres acteurs et les machinistes sont partis en coulisses, tandis que de l'autre côté du rideau, le public a commencé de s'écouler par les portes, pour se répandre dans les rues nocturnes.

— Inutile, j'imagine, de monter voir là-haut ?

Il secoue la tête.

— Ils sont partis.

— Et je suis ici, et vous êtes ici, comme deux clowns blancs sans Auguste ! ,

— Suis-je censé croire...

— Croyez ce que vous voulez, Numéro 6.

Elle a un rire presque enjoué.

— Vous savez, il doit regretter de manquer ça. C'est le genre de chose qui l'émoustille et l'amuse.

D'un geste las, elle ouvre la fermeture Éclair de son costume et le fait passer par-dessus sa tête. Elle porte en dessous la lourde chemise de laine du noviciat.

— Quoi, ça ?

— Nous, maintenant, ici. Oh, bon sang, ouvrez donc les yeux : ils m'ont roulée, moi aussi ! Il m'a fait croire que ce serait mon évasion à moi, exactement comme il vous a mené par le bout du nez, depuis le début, là où il voulait. Vous ne vous êtes pas donné tout ce mal uniquement pour elle, n'est-ce pas ? Sinon vous n'auriez pas l'air si chagrin. Le ballon était pour vous, c'est ça ?

— Je...

Comprenant qu'une explication les mènerait trop loin, il décide de s'en tenir à une réponse simple :

— Oui.

— Seul ?

— Je ne sais pas. Jusqu'à la dernière minute, je ne suis pas parvenu à me décider. Un peu plus tôt, dans la soirée, quand je l'ai vue sur le toit, je me suis presque laissé aller à croire...

— Oh, certes, elle a dû vous prendre en pitié à ce moment-là.

— Je me demande, commence-t-il, mais un coup d'œil à la doctoresse, qui l'enveloppe d'un regard froid, le jauge et le juge, lui suffit pour s'interrompre.

— Vous vous demandez, poursuit-elle pour lui, s'ils se sont évadés. Ou s'il ne s'agissait que d'une pièce- dans-la-pièce de plus, c'est ça ? Nous ne le saurons jamais avec certitude. Mais si c'est une pièce, j'avoue que je ne comprends pas à quoi elle rime – ce qui ne veut pas dire grand-chose puisque ça m'arrive avec la plupart des pièces.

— Mais enfin, si c'est une évasion véritable, comment a-t-il pu mettre tout ça au point à lui tout seul ?

Du geste, il s'est contenté d'indiquer le mur de toile peinte de la prison mais elle a compris ce que ses paroles recouvrent : la complicité de Numéro 28, de la serveuse, de toute la troupe, des machinistes, et même du public dont l'enthousiasme de commande a manifestement excédé les mérites de cette production.

— C'est vrai, reconnaît-elle, il ne peut avoir fait tout ça.

Venant des coulisses, le vendeur de la librairie-papeterie, Numéro 98, se dirige vers eux, toujours revêtu du costume de Coude, le constable ridicule. Il s'immobilise, hésite, tend la main pour bien montrer qu'il apporte vraiment quelque chose.

— Numéro 6 ? Il y a heu... un des gardes a apporté ce... ce, heu... Je lui ai dit que vous étiez probablement encore... et je ne me suis pas trompé !

— Un mot de lui, j'imagine, dit la doctoresse. La flèche du Parthe.

Numéro 98 lui tend l'enveloppe cachetée puis se tourne vers la doctoresse.

— Il y a ceci pour vous, Numéro 14.

Une seconde enveloppe.

Coude attend entre eux, rayonnant d'une humble curiosité.

— Un mot de félicitations ? Je crois que tout le monde pense que nous avons eu... un extraordinaire... encore que la fin... comment l'ingénieur a-t-il pu... l'éclairage... mais néanmoins... en tout cas, le publie- vous ne croyez pas ?

Ses yeux vont désespérément de Numéro 6 à Numéro 14, de Numéro 14 à Numéro 6. Son sourire s'estompe.

— Je vois que... dit-il, répétant la leçon que la vie lui a si péniblement apprise, que vous aimeriez être seuls.

Personne ne le contredit et il s'en va, secouant la tête, plein d'une admiration renouvelée pour la froideur avec laquelle les grands de ce monde accueillent tout, même le succès.

Elle termine sa lettre la première.

— C'est bien ce à quoi je m'attendais : ses excuses les plus sincères... et les plus ironiques. La passion, dit-il, l'a aveuglé. La vôtre est pareille ? A moins que ce ne soit elle qui vous ait écrit ?

— Je ne sais pas. Tenez, lisez.

Il lui tend la première feuille et continue de lire la seconde.

Mon cher Numéro 6,

Je n'ai pas grand-chose à dire pour justifier ma conduite. Je ne peux nier vous avoir systématiquement trompé sans cesser de protester de mon amitié et de mes bonnes intentions. Je tiens pourtant à vous renouveler ces protestations d'amitié ; j'affirme que mes intentions restent bonnes et

que mes actions m'ont été dictées par une nécessité impersonnelle. N'est-il pas vrai que je n'ai pris de vous rien que vous n'eussiez pris de moi ? A savoir, les moyens de m'évader.

Dans ma situation, sous une surveillance plus stricte que vous n'en avez jamais connue, je n'avais d'autre moyen de m'évader que de faire semblant de jouer une nouvelle variation de notre thème du chat et de la souris. Connaissez-vous cette œuvre de Villiers de l'Isle-Adam dans laquelle il dit que rien n'est plus désespérant que de laisser une évasion réussir jusqu'à la dernière seconde puis, quand le prisonnier aspire sa première bouffée de liberté, refermer violemment sur lui la porte du piège. Tel fut le principe qui présida à votre « évasion » à Londres, tel est encore le principe que, dans mes rapports à mes supérieurs, j'ai prétendu faire présider à l'affaire de ce soir ; encore, bien sûr, que dans le cas présent, j'hésiterais à remonter à la source littéraire de chacune des intrigues subsidiaires que ce plan a nécessitées. Dans tous les cas, et s'il faut bien reconnaître que nos vies imitent l'art, j'aime à penser que nous pouvons parfois inventer tel petit biais que le romancier n'a pas encore imaginé. Si nous n'y arrivons pas cette fois-ci, nous tâcherons de faire mieux la prochaine fois. (Tel est mon credo.)

Vous vous souviendrez peut-être d'avoir débattu avec moi, il y a quelque temps, des avantages relatifs de la condition de prisonnier et de celle de geôlier. J'ai été contraint alors, de me faire l'avocat du diable. Aujourd'hui, encore que mes opinions n'aient pas changé, ma situation elle, s'est modifiée, et il me faut bien concéder (à mon corps défendant) que, vraiment, le geôlier est moins libre que le prisonnier, que le bureau du directeur est une cellule de haute surveillance. Le simple fait que je doive m'évader prouve bien que j'étais en prison, sans même disposer, comme vous, de la ressource de m'en prendre à quelqu'un d'autre. (Mais bien sûr, j'ai toujours été en mesure de me trouver des excuses.) Ah, tout cela n'est que philosophie, et je sais que nous n'y avons pas plus de goût l'un que l'autre !

Voici donc des faits et quelques explications : tout ce qui précède (la philosophie) ne me serait jamais venu à l'esprit – ou, en tout cas, n'aurait jamais compté pour moi – sans votre aventure dans les archives. Je sais que vous avez allumé cet incendie, vous savez, vous, que vous avez allumé cet incendie, mais Numéro 1, dont il arrive parfois que l'imagination égale la vôtre ou la mienne, n'a jamais voulu se laisser persuader que tout pouvait être aussi simple que cela. Des films ont été détruits dans cet incendie qui avaient été utilisés pour garantir mon... (« allégeance » serait-il le mot juste ?)... envers ce Village (et ça, nous savons que ce n'est pas le mot juste). J'ai eu beau faire remarquer à Numéro 1 que mon « allégeance » était depuis longtemps garantie par ma culpabilité (là, je crains bien que ce soit le mot juste) beaucoup plus sûrement que par les scandaleuses vétilles qu'établissaient ces films, ses

soupons avaient la vie dure. Il faut bien comprendre, quand Numéro 1 a envie de soupçonner quelqu'un, qu'il n'a que moi sous la main : les suspects de moindre importance m'étaient hiérarchiquement réservés.

Jour après jour, j'ai senti la pression monter, l'insubordination faire des progrès, la corde qui soutenait l'épée au-dessus de ma tête se tendait de plus en plus. Si je n'avais pas réussi cette évasion, il m'aurait fallu accepter les conseils du Duc : « Soyez résigné. à la mort. » La résignation n'est pas mon fort.

Au revoir, donc, permettez-moi d'exprimer l'espoir sincère de vous revoir un jour. Peut-être alors la roue de la chance aura-t-elle tourné de cent quatre-vingts degrés et c'est vous qui aurez l'impression (agréable ?) d'être devenu mon gardien.

Salutations distinguées,

Numéro 2.

P.S. — En ce qui concerne les techniques utilisées pour vous tromper (j'espère que vous vous intéressez rétrospectivement à ce genre de détails) : ma personnalité de philosophe de pochette-surprise était entièrement réalisée à partir d'électrons et d'une anthologie de 1901 intitulée Les Mouvements du cœur. Un vieux ringard a été engagé pour cabotiner tout son saoul devant une caméra qui a enregistré l'éventail complet de ses expressions. Ce répertoire a été codé et programmé dans un ordinateur. Chaque fois que Numéro 2 apparaissait à la télévision, une caméra était braquée sur moi. Mes expressions étaient traduites par l'ordinateur et remplacées par les siennes, tout comme ma voix était changée en la sienne, par la même méthode. C'est l'un des rares regrets que j'ai à quitter le Village : Je ne peux emporter le vieux raseur avec moi ; je commençais à l'aimer. Pas vous ?

P.P.S. — Un dernier bon conseil, extrait de l'inépuisable réserve des Mouvements du cœur :

Si d'aventure voyant la paille
Dans l'œil de votre voisin
Vous voulez lui chanter pouilles
D'abord assurez-vous bien
Que dans le vôtre il n'est rien
Et craignez d'y trouver poutre

Ne jugez pas à l'aveuglette
La hâte fait perdre la tête
Ceux qu'on a cru les moins gentils
Souvent sont nos meilleurs amis.

— Eh bien, c'était donc une véritable évasion, dit-elle en lui rendant la lettre. Bien sûr, mon frère n'aurait pu mettre au point un complot aussi vaste mais trois ou quatre notes de service auraient suffi

à Numéro 2. Si l'ironie du sort vous est une consolation, dites-vous bien que c'est vous et moi ensemble qui avons mis le feu aux poudres. Vous, en visitant les archives ; moi, en gardant pour moi les détails révélateurs de votre rêve.

— Vous êtes certaine que c'est votre frère qui a écrit cette lettre ?

— Évidemment. Vous ne pensez pas...

— Qu'elle est d'elle ? La lettre contient-elle quoi que ce soit qui prouve le contraire ? Non.

— Examinez-la de plus près. Elle doit bien contenir un indice, quelque part, un lapsus, un mot pour un autre, un mot fétiche. Enfin, quelque chose qui soit caractéristique de l'un plutôt que de l'autre.

— Quoi qu'il en soit, vous reconnaîtrez que Numéro 2 ne manque pas de subtilité. Si nous trouvons quelque chose de « caractéristique », rien ne nous garantit qu'il ne l'y aura pas mis exprès. La seule preuve indiscutable serait que l'un d'entre nous ait conduit une conversation avec Numéro 2 en présence de Liora ou de votre frère. Cela ne m'est jamais arrivé. Et vous ?

— Non plus. Mais cela ne fait-il pas de mon frère le suspect le plus vraisemblable ? Etant donné le temps que j'ai passé avec lui et le nombre de fois où Numéro 2 m'est tombé dessus à l'improviste, chez moi, au labo, et dans la rue. La coïncidence paraît un peu grosse à avaler.

— Mais d'un autre côté, n'est-ce pas la meilleure explication possible des paradoxes et des impossibilités de son histoire à elle ?

— Peut-être... Mais vous direz ce que vous voudrez, tant que je n'aurais pas de preuve formelle du contraire, je croirai que c'est lui. Tout cela semble rétrospectivement tellement correspondre à son caractère !

— Et je demeurerai, quant à moi, convaincu que c'est elle. J'imagine que tout cela a été assez soigneusement mis au point pour que nous parvenions tous les deux à cette conclusion.

Elle sourit d'un sourire nostalgique comme si elle pensait soudain à un séjour heureux dans une maison de campagne détruite par la suite...

— Cela l'aurait tellement amusé...

Puis, poliment, elle ajoute :

— Ou amusé-e...

Et voici que les derniers personnages font irruption sur la scène : une demi-douzaine de gardes. Après force piétinements de bottes, le chef du chœur (ou de la patrouille) s'avance et salue le couple qui occupe le centre de la scène. On dirait qu'il attend l'ordre d'emporter les cadavres. Voudra-t-il jamais croire que tout cela n'a été qu'une comédie ?

- Eh bien ? demande la doctoresse.
- Vous êtes Numéro 14 ?
- Apparemment ! Pour le moment.
- Nous avons l'ordre d'arrêter Numéro 2.

— Je crains que vous n'arriviez comme les carabiniers !
Numéro 2 s'est enfui dans un ballon gonflé d'hélium, il y a de cela quelques minutes déjà.

Le chef rejoint ses hommes. Ils se concertent puis, après les avoir fait remettre au garde-à-vous, il revient s'adresser à la doctoresse.

— Il semblerait qu'il y a un petit malentendu, Numéro 14.
Nous avons l'ordre d'arrêter l'homme qui se tient à vos côtés.

Du doigt, il désigne Numéro 6.

— Il est tout à fait possible que vous ayez ordre d'arrêter cet homme, mais c'est Numéro 6.

Le chef de la patrouille sourit avec une indulgence amusée devant ce nouvel exemple de la capacité des bonnes femmes à ne comprendre que ce qui les arrange.

— *Pour le moment*, comme vous disiez, madame, cet homme est Numéro 2.

Elle se tourne vers lui, hésitant entre l'hilarité et la stupéfaction.

— Vous, vous auriez été... pendant tout ce temps ? Non. Non, pas vous.

Elle se tourne de nouveau vers le chef de la patrouille.

— Puis-je vous demander quelles sont vos instructions, une fois que Numéro... 2 aura été arrêté ?

— De le mettre sous clef en attendant de nouvelles instructions.

— De Numéro 1 ?

— Nos instructions, Numéro 14, sont, de nous mettre à vos ordres.

Alors ils se regardent, et avec plus d'ensemble qu'ils n'en ont jamais eu dans aucune autre scène de la pièce, ils se mettent à rire. C'est un fou rire inextinguible qui les tient. Chaque fois que l'un ou l'autre essaie de parler, il ou elle ne parvient qu'à éructer et bafouiller quelques syllabes incompréhensibles qui les font redoubler de rire. Pour finir, le chef de la patrouille intervient.

— Excusez-moi, Numéro 14, excusez-moi ! S'il vous plaît, Numéro 14, je vous en prie ! S'il vous plaît !

— Oui ?

Elle étouffe encore quelques gloussements.

— Nous aimerions savoir ce que nous devons faire du prisonnier. Où le conduisons-nous ?

— Mais... en prison, bien sûr.

— Oui, Numéro 14. Seulement...

Et il arrondit les épaules comme pour dire : des prisons, il y en a tellement...

— Est-ce qu'il y a une prison que vous préférez, Numéro 6 – heu, pardon, Numéro 2 ?

— Elles se valent toutes, d'après moi.

— Très bien. Dans ce cas... Vous garderez le prisonnier dans cette prison-ci, jusqu'à nouvel ordre.

Le garde jette tout autour de lui des regards soupçonneux. Pour finir, malgré le vif désagrément qu'il éprouve de toute évidence à avouer sa naïveté devant un supérieur, il se décide à demander :

— Mais... de quelle prison s'agit-il ?

Du geste, elle désigne le décor de toile peinte.

Une prison de Vienne, explique-t-elle. Veillez à ce que le prisonnier ne s'échappe pas.

QUATRIÈME PARTIE

Dans le rêve de l'homme qui rêvait, l'homme rêvé s'éveilla.

Jorge Luis Borges

CHAPITRE XVII - LA CONVERSION

— Je crois, dit Numéro 14, que vous m’entendez mais, si vous ne m’entendez pas, cela n’a guère d’importance. Ce que je dis s’adresse à Numéro 6, une personne qui aura bientôt cessé d’exister et qui, si elle m’entend, souhaite probablement ne pas m’entendre. Je ne sais donc vraiment pas pourquoi je me fatigue à raconter tout ça. Encore des excuses ? Vous en avez déjà entendu beaucoup trop, de la part de chacun de nous. « Je ne fais, disons-nous à tour de rôle, que ce qu’exige la Nécessité. » Il m’a toujours semblé que cela était nettement pire que les crimes commis par pur goût du mal. Non, je ne vous présenterai pas d’excuses.

— Une explication, voilà tout. Quand le pire se produit, j’ai toujours pensé que ce doit être un réconfort d’en connaître les dimensions exactes. Plus qu’aucune connaissance ou aptitude particulière, c’est cette foi dans les mesures qui fait de moi une scientifique. C’est dans une foi que vous ne partagerez peut-être pas et, dans le fond, si c’était mon tremblement de terre à moi, rien ne dit que je serais aussi intéressée que cela à la lecture des cadrans du sismographe. Et peut-être que dans le labyrinthe de mes motivations, ce que je présente au nom de la charité – cette explication – n’est qu’un nouveau tour de vis au chevalet. Peut-être, peut-être, peut-être, le mot se multiplie comme une amibe. Je ne le répéterai pas.

— Quand j’ai mis au point ce projet, ce n’était encore qu’un crime assez abstrait. Les grandes lignes en étaient tracées longtemps avant que je connusse votre existence à vous, des mois avant que l’on ne vous ramenât au Village. Je me suis demandé, par la suite, si leur décision de vous récupérer avait été déterminée par les paramètres que j’avais indiqués pour la sélection d’un sujet optimal. (Sujet ! en voilà un. charmant euphémisme. Nous autres, psychologues, avons inventé plus de jargon hypocrite que toutes les dames d’œuvre victoriennes du siècle dernier.) Si tel était bien leur but, ils ont vraiment perdu beaucoup de temps à tourner autour du pot. Peut-être – ça y est, je l’ai dit encore une fois ! — peut-être Numéro 2 était-il effectivement votre ami dans la mesure où il (ou elle) vous a épargné ce jour pendant... combien de temps ? Plus de deux mois. Ce n’est certainement pas par hasard que l’ordre de se mettre au travail a été donné sitôt après l’évasion, ou le départ, de Numéro 2.

— Je ne cesse de dire « ils », il s’agit bien sûr de Numéro 1. Numéro 1 n’a jamais pu trouver un lieutenant exactement à son goût. Tantôt, ils débordent d’imagination et d’esprit d’entreprise, mais alors, inmanquablement, leur loyalisme laisse à désirer et ils tendent à placer leur intérêt personnel au-dessus de ceux du Village et de

Numéro 1. (Ces derniers étant bien sûr confondus en bonne orthodoxie.) Tantôt, ils font preuve d'un loyalisme à toute épreuve mais en période de crise, on découvre que ce sont des incapables. Il est arrivé à Numéro 1 de dégoter un lieutenant qui présentait les deux défauts : c'était un incapable déloyal ; mais jamais il n'a pu mettre la main sur quelqu'un qui fût à la fois fanatiquement à sa dévotion et excellent administrateur. C'est d'ailleurs une chance qu'ont rarement eue les dictateurs, à l'exception des quatre parangons de l'Age d'Or de l'Autorité, les années trente et quarante.

— Pour un dictateur, rien n'est impossible : tel est le premier principe de l'orthodoxie. Numéro 1 a décidé que, puisqu'il ne pouvait pas trouver un numéro 2 idéal, il en ferait faire un sur mesure. J'ai été amenée ici, dans le but exprès de concevoir ce modèle de surhomme et de mettre au point la méthode par laquelle graphiques et équations se transformeraient en un être de chair et de sang. La science n'en étant pas encore au point de créer de toutes pièces un véritable homoncule à partir d'A.D.N., il était évident qu'une espèce de métamorphose interviendrait forcément à un moment ou à un autre. Tout aussi évident, le fait qu'il serait plus facile de greffer le loyalisme sur une imagination déjà existante, plutôt que l'inverse.

Mais ce n'est pas non plus aussi simple que vous pouvez le penser. Certes, quarante-huit heures tout au plus suffiraient à vous transformer, vous, ou une personnalité semblable à la vôtre, en véritable chien fidèle. Mais l'opération détruirait pratiquement toutes les qualités qui rendent précisément votre fidélité appréciable : esprit d'initiative, créativité, tous ces mots vagues qui s'entassaient dans la rubrique plus vague encore des *qualités spirituelles*. Les techniques courantes du lavage de cerveau produisent sur ces vertus le même genre d'effet que les machines à laver sur les vêtements les plus fragiles : au pire, elles sont détruites comme la dentelle, au mieux, elles rétrécissent comme des chaussettes de laine. Le mérite de mon programme, c'est que ces qualités utiles seront préservées tandis que votre loyalisme passera progressivement de sa fixation actuelle à l'endroit que Numéro 1 voudrait lui voir occuper : une orbite centrée sur le soleil éclatant de l'idée d'Un, d'Unique, d'Unicité. Dans la mesure où votre loyalisme actuel ne tourne autour d'aucune nation ou institution particulière, autour d'aucune image paternelle de remplacement, mais autour d'un panthéon d'idées — Vérité, Justice, Liberté et tout le tralala platonicien – son transfert sur une nouvelle orbite sera relativement facile dans la mesure où l'idée d'Un n'est pas moins abstraite, vague et exaltée que ne l'est, par exemple, l'idée de Liberté.

En fait, alors même que je suis en train de vous parler et que vous êtes en train de m'écouter, le processus est entamé. Dans le vide

amniotique de l'espèce d'aquarium qui vous contient, vous avez été débarrassé l'un après l'autre de tous vos sens, et seul le son de ma voix vous rattache encore à la réalité. Quand ma voix se taira, vous serez revenu à un stade élémentaire. Je suis certaine que vos lectures vous ont ouvert quelques horizons à ce propos ; vous n'êtes pas sans savoir que la privation sensorielle prolongée rend les gens aussi malléables que l'or pur. L'esprit a horreur du vide et, lorsque les sens cessent de lui apporter leur provende d'informations, il y substitue rapidement des matériaux qu'il puise aux sources de son propre inconscient. L'imagination prend le relais, mais pas l'imagination du rêve car il n'existe désormais plus aucune distinction entre le rêve et la veille. C'est l'esprit conscient qui se met à rêver, le moi. Et il est devenu hypersensible à la suggestion.

Une image vaut mille mots. Je vais donc illustrer ma conférence avec une ou deux diapos. Oh, pas besoin de laser, aujourd'hui. Votre propre imagination, affamée d'images, va se charger du travail.

Bon, voyons un peu. Puisqu'il ne s'agit pas encore de la métamorphose proprement dite, choisissons quelque chose de joli. Un œuf de marbre. Il y avait un œuf de marbre sur la table de votre bureau londonien. Il était rose. Il reposait dans un coquetier de porcelaine blanche. Vous le voyez, maintenant, cet œuf, veiné de gris, son rose par endroits plus sombre au fur et à mesure que vous le faites tourner dans votre main est marqué çà et là d'une délicate arabesque d'un blanc laiteux. Cet œuf est sur votre bureau depuis des années, il est devenu de plus en plus invisible au fur et à mesure qu'il devenait familier mais aujourd'hui, vous le voyez, n'est-ce pas, plus clairement que vous ne l'avez jamais vu. Il est plus réel aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été alors même que vous savez, puisque je vous le dis, que c'est seulement un œuf imaginaire de marbre irréel déposé dans un coquetier totalement subjectif. Quand nous nous mettrons à travailler pour de bon, je ne serai plus en mesure de vous rappeler ce paradoxe.

Bien, venons-en à la démonstration du mécanisme final et crucial. Tenez l'œuf de marbre dans la lumière. Sa beauté, s'accroît. Élevez-le encore un peu et la lumière sera idéale.

Vous l'avez fait, n'est-ce pas ? Vous l'avez fait parce que c'est quelque chose que vous auriez fait sans y être obligé, ici, dans le monde de la réalité. Cette action ne contredit aucun principe, aucun goût. Mais maintenant, attention : mettez l'œuf dans votre bouche. Faites ce que je dis, Numéro 2, mettez-le dans votre bouche.

L'avez-vous fait ? A moins qu'un goût particulier ne vous pousse à suçoter du marbre, vous ne l'avez pas fait. Une telle action n'est pas dans votre personnage, elle sort des limites que vous avez fixées vous-même à votre être. Vous seriez ébahi de la facilité avec

laquelle ces limites peuvent être modifiées, en plus ou en moins.

Les êtres humains, Numéro 2, sont au fond d'une extrême simplicité. Comme les ordinateurs que nous avons façonnés à notre image, nous fonctionnons selon un code binaire de plaisir et de douleur, un interrupteur marqué arrêt d'un côté et marche de l'autre. En dernier ressort, tout peut se ramener à l'un ou à l'autre, tout ce que nous avons appris, tout ce que nous détestons ou aimons, tout ce qui forme l'image que nous avons de nous-mêmes et de notre personnalité.

Numéro 2, en ce moment même, je dispose du contrôle de cet interrupteur. Deux électrodes sont fixées à votre cuir chevelu, l'une, pour la douleur, une douleur inimaginable, l'autre, pour le plaisir, un plaisir ineffable.

Voyons maintenant l'effet que produit cet interrupteur. De nouveau, je vous presse de placer l'œuf de marbre dans votre bouche. De nouveau, vous refusez. De nouveau, j'insiste : *Mettez cet œuf dans votre bouche*. Je fais plus qu'insister, je menace :

Mettez cet œuf dans votre bouche !

Vous ne l'avez pas fait et je place donc très fugitivement l'interrupteur sur la position Douleur.

Et maintenant je suggère, je suggère seulement, que vous aimeriez mettre cet œuf de marbre dans votre bouche. N'est-ce pas, après tout, une action parfaitement conforme à votre personnage ?

Ne l'y sentez-vous pas maintenant, le gros bout logé dans la chair tendre, à la base de votre langue, le petit bout effleurant votre palais, froid petit ovoïde de marbre dans votre bouche ? Oui, vous l'y sentez, et je place, brièvement, l'interrupteur en position Plaisir.

Et, oh, délices, oh, blandices ! vous vous rendez compte à quel point il est bon d'avoir cet œuf de marbre là où vous l'avez, dans la bouche. Vous sentez comme c'est bon ? Vous sentez ? Et de nouveau, je place l'interrupteur en position Plaisir.

Que je l'y place encore une ou deux fois, et plus jamais vous ne serez capable de voir, ou simplement d'imaginer, un œuf de marbre sans éprouver instantanément un besoin maniaque, irréfragable, de le mettre dans votre bouche.

Voilà comment fonctionne la machine humaine. Ce que l'on peut lui faire faire dépend de l'endroit où l'on décide de la conduire. Le plus gros de mon travail a consisté à tracer cette carte routière. La transformation de 6 en 2 sera si graduelle, si imperceptible, que vous ne serez jamais capable, je crois, de ressentir le plus petit virage de la route ; mais lorsque vous serez parvenu à destination, quand vous serez devenu le Numéro 2 parfait, vous ne seriez plus capable de vous reconnaître dans ce que vous serez devenu, pas plus que votre nouvelle personnalité, le Numéro 2 par excellence, ne serait capable

de se reconnaître en vous, le vous qui m'écoute pour l'instant.

Et quelle perte ce sera, si vous voulez mon avis. Parce que je vous aimais. J'aimais la personne que vous êtes et que vous cesserez bientôt d'être. Je doute violemment de pouvoir jamais aimer la personne que vous allez devenir. Car je sais bien que vous ne m'aimez pas pour le moment, mais vous auriez pu m'aimer un jour, tandis que cette autre personne que nous allons fabriquer à partir de vous ne pourra jamais aimer que l'Un, l'Unique et sa propriété : l'Unicité. Vous, qui m'écoutez et que j'aime, serez alors perdu pour moi, et pour vous- même.

Adieu, Numéro 6. Pardonnez la part que j'ai prise à tout cela. Si j'avais refusé de jouer mon rôle jusqu'au bout, ils m'auraient fait remplacer par une doublure. Comme tous les traîtres, je suis lâche et j'ai l'esprit pratique. Si vous étiez capable de comprendre ce que cela veut dire d'être ainsi, vous ne seriez pas à la place où vous êtes en ce moment et je ne vous aurais jamais aimé.

La lumière clignote sur l'écran. Numéro 1 en a assez de mes discours et je pense que vous aussi. Nous allons devoir commencer pour de bon. Vous pouvez profiter des quelques secondes qui vous restent pour retirer l'œuf de marbre de votre bouche.

CHAPITRE XVIII - L'ŒUF DE MARBRE

Il regarde l'œuf de marbre imaginaire. Il est rose, parcouru de veines grises et blanches. Ses propres doigts lui ont communiqué la chaleur de leur chair.

Il ne l'a pas une seule fois placé dans sa bouche et d'ailleurs, bien qu'il ait bandé ses muscles et tendu toutes ses énergies pour y faire face, il n'a pas ressenti le plus petit picotement de plaisir, la moindre trace de douleur.

Il comprend ce qu'elle vient de faire pour lui et elle lui a expliqué avec un luxe de détails ce qu'il lui reste désormais à faire pour lui-même.

C'est l'automne, une de ces journées d'automne piquantes et parfumées, délicieuses. Il se promène dans le parc. Il adresse un petit salut cordial et absent à Numéro 189, l'ancien balayeur de la gare, qui travaille désormais au service des parcs et jardins. Il a signé sa promotion la semaine dernière. Numéro 189 montre qu'il apprécie ce geste et lui retourne un salut solennel, timide et respectueux avant de reprendre son travail : le désherbage d'un massif de chrysanthèmes.

Il s'arrête près du banc où la vieille femme est penchée sur son tambour à broder.

— Bonjour, Grand-Mère !

Elle l'entend du premier coup et lève sur lui ses petits yeux pétillants derrière les lunettes à monture d'acier.

— Bonjour, Numéro 2 !

— Je vois que vous travaillez dur.

— Oh oui ! C'est que je n'ai jamais un moment de libre, moi ! Et avec un petit gloussement de satisfaction pour sa propre plaisanterie, elle lui tend le tambour pour qu'il puisse admirer son travail.

— C'est très joli, dit-il en se penchant pour examiner des orchidées brodées avec une grande méticulosité. Et très ressemblant.

— Merci ! J'aime tellement les roses, pas vous ?

— Les roses, ma foi... oui. Brodez-vous parfois... d'autres fleurs ?

— Non, seulement des roses, Numéro 2. Les roses ont toujours été ma fleur favorite, depuis que j'étais toute petite. Les roses rouges et les roses blanches. Jamais je n'ai pu décider celles que je préférais.

— C'est un véritable travail de professionnel que vous faites là, Grand-Mère, dit-il indiquant du doigt un détail.

— C'est un point de feston, confie-t-elle à voix basse et là – de la pointe de l'aiguille, elle indique une corolle mauve sombre – là, ce sont des points de chaînette.

— Des points de chaînette, tiens, tiens, tiens.

Son ton de voix donne à penser qu'il vient d'acquérir là un renseignement qui élargit considérablement son horizon intellectuel. Il tapote deux ou trois fois les vieilles mains veinées et noueuses qui tiennent le tambour, et laisse encore tomber deux ou trois compliments qui finissent par mettre en branle toutes les rides du vieux visage pour un grand sourire de fierté sénile.

Mais c'est qu'il fait frisquet, songe-t-il en la quittant. Et il frotte ses mains l'une contre l'autre comme si ce bref contact avait suffi à le vider de toute sa chaleur.

A la terrasse du restaurant, il choisit un siège à la table où Numéro 83, le modèle masculin, est en train de jouer aux dominos avec Numéro 29, l'homme au goitre.

— Comment ça va, les gars ? demande-t-il cordialement.

— Formidable ! répond le mannequin avec un sourire qui inciterait quiconque à acheter la même pâte dentifrice. Tout va très très bien, Numéro 2 !

— Pas mal, grommelle le goitreux. Il adresse un de ses propres sourires – moins brillant, plus confidentiel – à Numéro 83.

— Il n'est pas difficile de dire lequel de vous deux est en train de gagner.

Même Numéro 29 est obligé de rire. Il les regarde jouer pendant dix minutes, parlant de la pluie et du beau temps, analysant la performance de Numéro 83 lors du match de football de mercredi dernier.

La serveuse qui apporte son café est la femme au visage rouge qui travaillait au bistrot de la gare le jour de son arrivée.

— Où est Numéro 127 ? demande-t-il non sans inquiétude.

— Oh, celle-là ! réplique la serveuse avec un mépris de fourmi pour les cigales de ce monde. Elle est encore *malade*.

— Elle est donc souvent malade ?

— Ça fait trois jours ! C'est un rhume, qu'elle dit.

Dans sa bouche, et avec sa prononciation, le mot « rhume » devient synonyme de tirage au flanc.

— Présentez-lui mes hommages, je vous prie, quand elle reviendra. Dites-lui que, tous, nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

La serveuse pousse un soupir d'acquiescement et retourne à son évier plein de vaisselle sale en emportant le sentiment d'avoir été enrichie par le contact de cet homme.

— C'est fou, se dit-elle en roulant ses manches, comment qu'on reconnaît un monsieur du premier coup.

C'est une idée teintée de tristesse dans la mesure où elle sait bien que dans l'ordre courant ce genre de monsieur n'est pas pour elle.

Mais, même, il lui suffit de pouvoir lui apporter sa tasse de café l'après-midi et d'être récompensée par un sourire personnel...

La partie de dominos se termine, les Numéros 83 et 29 se lèvent. Il dit :

— Déjà quatre heures !

Il se lève à son tour pour leur serrer la main ; une poignée de main dans laquelle chacun d'eux puise le sentiment de son importance pour le Village, pour Numéro 2 et pour ce qu'ils représentent. Avec le sourire de fierté amusée d'un père qui voit partir ses enfants pour la mine, il les regarde se diriger vers l'église.

Il aspire une profonde bouffée d'air salin, balançant les bras pour étirer encore ses pectoraux tendus. Il commence déjà à transpirer. Il s'accroupit sur les galets pour l'exercice suivant. Malgré toutes ses nouvelles responsabilités, il trouve toujours le temps de sa gymnastique matinale et d'une course le long de la plage.

A l'extrémité orientale du croissant de galets, non loin de la falaise qu'il a escaladée un autre matin (comme c'est loin aujourd'hui !), il aperçoit une silhouette qui se découpe sur les rochers. C'est une femme en maillot de bain. Il est interdit de nager à cette extrémité de la plage où les courants sont dangereux et, de toute manière, il est rare de voir quelqu'un nager si tard dans l'année et si tôt le matin.

— Hé là ! lance-t-il à son adresse.

Au lieu de répondre, de la voix ou du geste, elle se précipite dans l'eau, à l'ombre de la falaise.

Il enfonce le signal d'alarme qu'il porte à son bracelet.

Il se met à courir à toute vitesse sur les galets humides qui se dérobent sous le pied.

— Attendez ! Attendez une minute ! Arrêtez !

La femme a déjà de l'eau jusqu'aux cuisses. Elle prend la direction de la falaise. A l'instant où lui-même pénètre dans l'eau, une vague qui déferle la fait tomber puis l'entraîne vers le large. Il a le temps d'apercevoir une chevelure blonde (c'est donc bien, comme il l'a pensé, Numéro 127, la serveuse qui n'est pas allée à son travail sous prétexte de rhume) qui disparaît, puis réapparaît, trois mètres plus loin, avant de disparaître de nouveau derrière la crête d'une vague qui déferle. Quand il l'aperçoit de nouveau, elle nage en direction de la falaise. Il se lance à sa poursuite, d'abord rapidement, puis de plus en plus lentement au fur et à mesure que les divers courants viennent contrecarrer leurs efforts à l'un comme à l'autre, les ballottant comme des bouchons de liège.

Il saisit un bras. Elle le dégage d'une secousse convulsive et crie :

— Va te faire...

L'eau salée l'étouffé.

Il attrape alors ses cheveux blonds à pleine main. La traînant ainsi par les cheveux, il nage vers le large, luttant contre le courant qui les rabat vers la falaise. Elle se retourne et lui agrippe les jambes. Ils coulent enlacés, sous la surface écumante, et sont pris dans des remous plus puissants. Elle s'agrippe à lui avec une énergie que décuplent le chagrin et la colère.

Son premier coup n'est pas assez puissant. Au second, elle devient toute molle.

Il la remorque jusqu'à la surface et reprend son souffle. La chance a voulu que les courants sous-marins les écartent de la falaise et il peut désormais nager vers la plage, traînant son corps, sans risquer d'être rabattu vers la falaise.

Quand il la hisse sur les galets, la patrouille est encore en train de s'affairer autour d'un canot de sauvetage gonflable. Allongé sur le ventre, les chevilles encore dans l'eau, il regarde un secouriste pratiquer la respiration artificielle sur Numéro 127. Les gardes attendent respectueusement qu'il ait repris son souffle.

— Comment va-t-elle ? demande-t-il.

— Ça ira, affirme le secouriste, écartant un moment sa bouche de celle de la femme pour répondre.

— Faites sortir toutes les vedettes, dit-il à l'adresse du chef de la patrouille.

— C'est déjà fait, monsieur.

De la tête, l'homme indique la femme, des lèvres de laquelle un mélange de vomi et d'eau salée a commencé à s'échapper.

— Vous pensez qu'elle allait à la rencontre de quelqu'un ?

— C'est possible. Toute embarcation qui aurait tenté de pénétrer dans la baie aurait été traitée de la manière habituelle. Ce que je pense, c'est que l'équipage de l'un de nos propres patrouilleurs...

Il est interrompu par le cri que pousse le secouriste. Ce dernier s'est jeté en arrière, portant la main à sa lèvre inférieure ensanglantée.

La serveuse se dresse difficilement sur les coudes. Un filet de vomi s'accroche aux commissures de ses lèvres et tremblote quand elle parle :

— Pas la peine... de vous fatiguer... Numéro 2. J'avais rendez-vous... avec personne.

— Que faisiez-vous donc, Numéro 127 ?

Mais elle n'a pas besoin de lui répondre, car leurs yeux ont déjà terminé la conversation. Les siens ont dit : *suicide*. Et les siens ont répliqué qu'il le savait. Les siens ont dit : *Si j'en avais la force, j'essaierais encore une fois de vous tuer*. Et les siens ont répondu qu'elle a eu sa chance et qu'elle a échoué.

— Espèce de salaud ! dit-elle à haute voix bien que ses yeux l'aient déjà dit et avec plus de violence. Elle essaie de lisser sa chevelure emmêlée, mais sa main est couverte de vomissures. Elle se met à pleurer.

— Numéro 2 ? demande le secouriste.

— Conduisez-la à l'hôpital. Numéro 14 va s'occuper d'elle, maintenant. Il n'y a pas de quoi en faire un plat.

Et il tourne les talons.

— Numéro 6 ! hurle-t-elle, oubliant dans sa douleur qu'il n'est même plus Numéro 6. Vous étiez le seul, le seul, et vous...

De nouveau, l'eau salée remonte dans sa gorge et l'étouffé. Elle vomit sur les roches humides et comprend l'inutilité absolue de ce qu'elle s'apprêtait à dire.

— Ne rentrez pas à pied, voyons, monsieur. Prenez notre jeep.

— Merci, Numéro 263. Je n'ai pas encore fait mon cross matinal. Méfiez-vous de cette femme. Elle est prête à tout.

Il part au petit trot en direction de l'ouest, longeant l'ombre qui s'étend à travers les galets luisants, les paquets de mazout, les guirlandes d'algues, les tremblotantes masses d'écume.

Dans son dos, il entend la femme le maudire puis hurler en se débattant contre les gardes.

Il poursuit sa course, concentré sur sa respiration. Laquelle est profonde, régulière, détendue.

En pénétrant chez lui, il y trouve les joueurs de dominos de la veille, les Numéros 83 et 29, vautreés sur ses chaises Chippendale, à demi assoupis. D'un geste automatique, il branche la musique d'ambiance et la pièce s'emplit instantanément des flonflons d'un millier de dessins animés. Le goitreux se redresse avec un dernier ronflement et le mannequin s'étire comme un chat et son sourire ensommeillé ne pourrait pas servir à faire vendre quoi que ce soit.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir inattendu, messieurs ?

En chœur :

— Bonjour, Numéro 2.

— Thé ? Café ?

— Nous avons déjà pris notre petit déjeuner, merci, dit Numéro 29.

— Vous m'excuserez si je passe dans ma chambre à coucher pour me changer, mes vêtements sont trempés. J'en ai pour une minute. Tenez, je laisse la porte ouverte et, comme ça vous allez pouvoir me dire ce qui vous amène à une heure aussi peu habituelle. Rien de grave, j'espère... ?

— Non, monsieur.

— Vous avez déjà entendu parler de ma petite aventure sur la plage, ce matin ?

Les deux hommes échangent un regard. C'est le plus jeune qui répond.

— Oui, Numéro 2.

— Un coup de chance que je me sois trouvé sur les lieux. Je pense que la pauvre fille s'était imaginé pouvoir partir à la nage !

Depuis la chambre à coucher, il lance un franc éclat de rire. Puis, comme s'il se repentait ;

— Bien sûr, il n'y a pas de quoi rire. Même si la preuve est faite qu'elle n'avait aucun complice, un incident de ce genre devrait servir de leçon à nous tous. Si elle s'était mise à l'eau quelques minutes plus tard, qui l'aurait vue ? Qui l'aurait ramenée ? Personne ! Vous rendez-vous compte de ce que cela aurait signifié ?

— Elle se serait noyée, répond Numéro 83 en bâillant avec ostentation.

— Et vous prenez donc cela bien à la légère ? demande-t-il d'un ton coupant en rentrant dans la salle de séjour, vêtu de sa tenue habituelle, pantalon, col roulé, et blouson. Messieurs, une tentative de suicide constitue une menace plus grave pour ce Village qu'une tentative d'évasion. Un évadé, cela se rattrape ; un cadavre, non.

Il s'assied à côté de son secrétaire Riesener et étudie le visage de ses deux visiteurs qui ruminent cette idée.

— Numéro 2 a raison, finit par énoncer le goitreux après avoir avalé l'idée, l'avoir digérée, et avoir attendu que ses globules rouges la transportent jusqu'à son cerveau où il l'a immédiatement classée dans l'énorme dossier des Conceptions Orthodoxes. Au cours du mois suivant, il ne manquera pas une occasion de ressortir cette idée de son classeur pour assener à tous ceux qu'il rencontrera les propres paroles que Numéro 2 lui a adressées à lui, per-son-nel-le-ment.

— Mais comment empêcher le suicide ? demande Numéro 83 qui ne semble pas avoir une aussi bonne digestion que le goitreux.

— C'est une bonne question, Numéro 83.

Numéro 29 entreprend aussitôt de ruminer cette bonne question, la matinée s'annonce riche.

— La réponse à cette question se trouve dans la presque totalité des aspects de notre vie ici, au Village. Dites-moi, Numéro 83, êtes-vous heureux, vous, de la vie que vous menez ici ? Est-ce qu'elle vous suffit ? La trouvez-vous active, stimulante, pleine d'intérêt ? Votre travail est-il aussi agréable que vos loisirs ?

— Oh, oui, monsieur ! Il n'est rien que...

Il élève ses deux mains vides en signe de satiété, de plénitude ravie.

— Rien ! confirme emphatiquement le goitreux.

— Vous ne souhaitez donc rien de plus que ce qui vous est déjà donné à l'un et à l'autre ? résume-t-il pour eux. En bref, le Village est

pour vous une espèce d'utopie et la plupart d'entre nous pourrions dire la même chose. Nous y vivons dans le confort et l'aisance. Notre travail est adapté à nos capacités individuelles et nos loisirs sont pleins à éclater d'activités passionnantes et enrichissantes. Mais ce n'est là que l'aspect matériel du Village. Il est aussi un aspect spirituel que l'on peut résumer ainsi : l'Un, l'Unique, l'Unité. L'idée de l'Unique doit modeler chacune de nos actions de la journée. Elle doit... mais je me laisse emporter par l'enthousiasme. Je sais que, l'un comme l'autre, chacun à votre manière, vous chérissez cette idée au plus profond de votre cœur. C'est elle, cette idée supérieure à toutes les autres, qui rend notre vie particulièrement digne d'être vécue et fait que, pour des gens comme nous, l'idée même d'évasion, et plus encore celle de suicide, sont littéralement impensables.

Après avoir laissé s'écouler un temps de silence respectueux, le goitreux demande :

— Mais dans ce cas, Numéro 2, je ne comprends pas ! Qui pourrait vouloir... ?

— Hélas ! Numéro 29, il existe quelques habitants de ce Village – et je dois avouer, à mon grand regret, que j'ai été le pire d'entre eux –, quelques habitants, donc, qui refusent d'accepter cette idée ou plutôt... qui n'ont pas été capables de la comprendre. Souvent, plus ils sont intelligents, plus la compréhension de l'idée d'Unique leur paraît difficile. A cet égard, un homme comme Numéro 189, qui est peut-être un peu plus lent que nous ne le sommes, est l'un des citoyens les plus heureux et les plus loyaux de notre Village. La foi n'est pas un problème pour Numéro 189. Bien sûr, avec une éducation convenable, la foi ne serait un problème pour aucun d'entre nous. La déloyauté n'est qu'une forme d'ignorance. Gardez toujours cela à l'esprit, messieurs.

En toute loyauté, le goitreux classe ce qu'il vient d'entendre dans le dossier plus mince qu'il réserve aux Vérités éternelles, tandis que Numéro 83 s'empresse d'arborer son expression la plus grave, celle qui convient pour faire la publicité d'une encyclopédie.

Persuadé que la contemplation de ces idées élevées les occupera quelques minutes, il fait pivoter sa chaise pour examiner les papiers qui s'étalent sur le secrétaire.

Sans savoir pourquoi, il s'immobilise soudain comme s'il avait aperçu, à l'extrême limite de son champ de vision, la lame coupante au-dessus de sa tête. Consciemment, il se met à la recherche de ce que son inconscient a déjà vu.

Là, sur le coin gauche le plus éloigné de son bureau, à demi caché derrière le rapport du comité consultatif de l'emploi : un œuf de marbre, rose, dans un coquetier blanc. Une fine couche de poussière le recouvre.

Mon Dieu ! songe-t-il. Depuis combien de temps est-il là ?

Puis il se souvient que la veille au soir, pendant qu'il travaillait à son rapport sur la sécurité, il a posé une tasse de thé au même endroit et qu'il a laissé la tasse vide sur sa soucoupe en allant se coucher.

Il ouvre le dossier renfermant les chiffres concernant le coût d'entretien des patrouilles de garde. Puis, tendant la main à travers le bureau avec le naturel d'un fumeur qui reprend la cigarette abandonnée au bord d'un cendrier, il prend l'œuf dans le coquetier. Il le soupèse un moment dans sa paume, puis, comme s'il ne se rendait pas compte de ce qu'il fait, il met l'œuf de marbre poussiéreux dans sa bouche.

Numéro 83 se lève d'un bond :

— Numéro 2 ! dit-il.

— Mmm ?

Il s'est tourné vers lui avec une expression de vague ennui.

Le goitreux se lève à son tour, comprenant d'après les regards appuyés que Numéro 83 lance, en direction du coquetier vide, que le but de leur visite s'est accompli pendant qu'ils somnolaient au milieu des Vérités éternelles.

D'un air vaguement coupable, il recrache l'œuf au creux de sa main.

— Oui, Numéro 83, qu'y a-t-il ?

— Nous avons reçu l'ordre de vous accompagner jusqu'au bâtiment de l'administration. Numéro 1 désire vous parler...

— *Numéro 1* ! dit-il avec une expression ineffable, des transports de joie extatiques qui convaincraient les saints du Paradis que leur bonheur n'est rien à côté du sien. Mon Dieu, mais pourquoi vous a-t-il fallu tout ce temps pour me le dire ?

— Nous n'avons fait qu'obéir aux ordres, réplique vertement le goitreux.

De toutes les Écritures saintes placées dans la totalité de ses dossiers, c'est là la réplique qui a sa préférence.

Numéro 1, répète-t-il d'un air de profonde révérence. Et il songe : *Il serait temps !*

CHAPITRE XIX - LA PIÈCE BLANCHE

— Entrez, Numéro 2, dit le même haut-parleur alors qu'il attend devant la *nième* porte.

L'ultime porte s'ouvre et s'élève en ronronnant dans son cadre d'acier, comme la lame d'une guillotine s'apprêterait pour le condamné suivant. Il pénètre dans la pièce blanche. Dans une espèce de vide éblouissant, comme si les lèvres de la Réalité s'écartaient pour la dernière fois sur un terrifiant et éclatant sourire.

Dans une alcôve blanche de cette pièce blanche, trône Numéro 1. Elle incline sa tête de côté (une mèche de cheveux blancs tombe sur la peau blanche) et elle demande non sans coquetterie :

— Vous êtes surpris ?

— Vous êtes Numéro 1 ? Vous ?

Elle fait une petite moue et hoche du chef.

— Vous n'aviez pas deviné ?

— Jamais ! Bien sûr, j'ai toujours trouvé que... vous en faisiez un peu trop. Mais j'ai toujours eu ce sentiment à propos de tout le monde, ici.

— Approchez, dit-elle. Venez vous asseoir près de moi sur cette banquette. Nous allons être amis maintenant, vous et moi. Comme nous aurions toujours dû l'être.

Lentement, traversant le plancher blanc de la pièce que son ombre même ne parvient pas à assombrir, il s'approche d'elle. Il a cessé de faire semblant de ressentir une terreur sacrée, mais il n'a pas non plus envie de foncer à travers ces dernières répliques, comme il l'a fait quand il jouait le rôle du Duc. Il s'attendait à ressentir de la rage en cet instant. Et certes, c'était bien de la rage qui bouillonnait en lui au cours de ces dernières semaines.

Mais non, ce qu'il ressent c'est... quoi ? Pas de la curiosité : il pourrait encore poser beaucoup de questions, il a compris désormais et ne fera plus confiance à aucune réponse ; surtout maintenant qu'il a réussi à parvenir à la source de tous ces mensonges. Pas de la prudence, non plus : la prudence l'a mené aussi loin qu'elle pouvait et, désormais, ayant fait monter les enchères jusqu'à l'extrême limite, il est prêt à risquer le tout pour le tout, sur une seule carte.

Se doute-t-il qu'il se trouve en présence de la pénultième imposture, non au centre du labyrinthe mais seulement dans son antichambre ? Cette idée lui a traversé l'esprit mais avoir atteint l'antichambre, ce n'est déjà pas si mal pour quelqu'un qui a jusqu'ici été confiné dans une arrière-cour.

L'explication de son silence est-elle tout simplement qu'on lui a appris depuis son plus jeune âge à faire preuve de respect pour les

personnes âgées ; à chuchoter et à marcher sur la pointe des pieds en présence des vieilles peaux.

C'est possible. Ce tribut que nous payons aux très vieux est de même nature que celui des agonisants. Au-delà d'un certain point, l'âge et la mort se confondent. Il ne souhaite pas priver Numéro 1 – même Numéro 1 – de la solennité qui devrait présider à la mort.

Il s'assied à distance respectueuse de la vieille femme sur la banquette de plastique moulé. Il fait de son mieux pour ne pas la dévisager. Sur le fond de toute cette blancheur, dans cette lumière violente et qui semble venue de nulle part, chaque composante de son être physique se présente à lui avec une clarté surnaturelle : les minuscules sphères de métal qui boutonnent le cuir noir et craquelé de ses bottines ; les plis du crêpe, les petites pinces bien nettes du col et des épaules, les franges qui pendent aux poignets ; les petites mèches de cheveux blancs qui tombent sur son front de cire ; la teinte jaunâtre de ses doigts qui blanchissent aux jointures, là où l'âge a collé la peau sur les os, le visage ridé.

Les rides : cela par-dessus tout. Son visage n'est plus qu'un prétexte pour ces rides. Il doit faire un effort pour que tout le reste – les yeux, le nez, la bouche, etc. — ne se brouille pas et disparaisse dans le vague, la généralité du concept de ride.

— Il y a longtemps que vous attendez ce moment, Numéro 2.

Elle est à la fois chaleureuse et distante comme si la plus simple et cordiale banalité masquait une infinité de sens cachés qu'il vaut mieux que le reste du monde ignore mais qu'elle est prête à lui révéler, à lui.

— Il y a longtemps, oui, dit-il, sans prendre de risque.

— Peut-être même aviez-vous renoncé à espérer.

Ce n'est pas une question ; mais elle a parlé d'un ton si doux et indéfinissable que toutes les interprétations sont possibles. A lui d'en conclure que sur les sommets où elle respire, toutes les contradictions se résolvent et se fondent dans l'Unique.

Mais c'est une conclusion qu'il refuse et il répond comme si elle avait posé une question.

— Non. D'ailleurs, je faisais beaucoup plus qu'espérer. J'ai toujours su que ce moment était inévitable pour nous.

— Pour nous !

Il semble ne pas comprendre que ce moment est censé être le sien, par le leur, le moment de son accomplissement à lui, un don de l'Un grandiose au petit deux.

— Pour nous, bien sûr. Après tout ce temps, nous voici enfin confrontés l'un à l'autre, face à face.

Il regarde droit au centre du réseau de rides, où une fine ligne dessine ce qui sur un autre visage serait un sourire.

— Vous avez une étrange manière de décrire les choses,
Numéro 2 : une confrontation.

— Oui, c'est le genre de choses que j'aurais pu dire avant ma conversion.

— C'est exactement ce que j'ai pensé.

— Pourquoi suis-je ici ?

— Faut-il que vous le demandiez ? Il ne vous suffit donc pas d'y être, Numéro 2 ?

— Où ? Dans cette pièce ?

— Avec moi. Pourquoi toutes ces questions ? Il est donc si difficile de regarder cette vieille Grand-Mère dans ce nouvel éclairage ?

Il ignore sa question pour poser la sienne :

— Vous vivez ici, dans cette pièce ?

Elle ignore sa question pour poser la sienne :

— Elle vous plaît ?

D'un geste royal de la main, elle indique le vide étincelant comme s'il contenait toute une collection d'objets qu'il puisse admirer : les bouquets de fleurs précieuses sous des cloches de cristal, une collection de ses plus belles broderies de roses rouges et blanches, des albums de photographie, un lustre de fer forgé.

— C'est très simple, dit-il sans s'engager.

— Mais c'est une simplicité qui me va très bien.

— Oh, oui, accorde-t-il, tout à fait.

— On se fatigue plus vite de l'ostentation que de la simplicité.

— Je suis d'accord en principe, mais dans la pratique, je crois qu'on peut pousser la simplicité trop loin.

La vieille femme se lève de la banquette en proie à une vive agitation que trahissent les mouvements désordonnés de ses mains. Elle se déplace en zigzags à travers la pièce comme si, pour elle, celle-ci était tout encombrée d'obstacles matériels. Elle jette les yeux de part et d'autre, comme si elle fixait à chaque fois un objet particulier. Redevenue un instant la pauvre vieille Grand-Mère Zinzin, elle dit d'une voix plaintive :

— J'aimerais que vous me disiez de quoi il s'agit ! Ces allusions perpétuelles me rendront folle ! S'il y a quelque chose qui ne vous plaît pas, alors, pour l'amour du Ciel, dites ce que c'est et je le ferai enlever !

De l'une de ses manches froufroutantes, elle retire un petit mouchoir de dentelle, prévoyant qu'elle sera peut-être contrainte de pleurer.

La reine sait-elle ou non qu'elle est nue ? Il ne parvient pas à en décider.

— Ce n'est pas un objet, en particulier, dit-il prudemment.

C'est une impression plus générale. Peut-être est-ce simplement que je n'y suis pas encore habitué.

Cette réponse semble la satisfaire car elle remet son mouchoir en place.

— Oh, mais vous aurez tout le temps de vous y habituer, lui assure-t-elle gentiment.

Et c'est alors, pour la première fois, pour la première et dernière fois, qu'il connaît la terreur véritable ; la terreur qu'il a aperçue parfois chez d'autres Villageois, occasionnée, chez eux aussi, par des déclarations d'apparence aussi disproportionnée, aussi douces et proférées d'une voix charmante que ces quelques mots : « Oh, mais vous aurez tout le temps de vous y habituer ! »

— Certainement pas. Numéro 1 ne peut s'y tromper. Il ne changera pas d'avis.

— Ah, non ? demande-t-elle.

— Ce n'est pas à mon goût, voilà tout.

— Vraiment ?

Cette fois-ci, elle revient droit sur lui, comme un vol de corbeaux.

— Et moi, vous me trouvez à votre goût ?

Tendant le cou, elle approche sa face parcheminée de son visage lisse. Une senteur de musc s'échappe de toutes ces rides.

Par un effort de volonté, il parvient à ne pas reculer et son visage lisse demeure impénétrable. On n'y lit à la rigueur qu'un vague ébahissement.

— Dans quel sens, Numéro 1 ?

La face parcheminée recule. Le simple fait qu'il ait prononcé son numéro semble la rassurer entièrement. Elle se souvient qu'elle est Grand-Mère et s'assied, bien droite, croisant ses mains vénérables sur ses genoux et laissant errer un sourire bénin sur le parchemin.

— Cher, cher Numéro 2, dit la vieille Grand-Mère sans laisser subsister aucun doute quant au fait que le cher est censé répondre en nature.

Voyant qu'il n'en fait rien, elle en rajoute ; une véritable orgie d'affection :

— J'aimerais tant pouvoir faire quelque chose pour vous.

Ce qu'il devrait dire : « Vous faites bien assez en me laissant servir votre cause. » Et autres rhapsodies sur le même thème.

Ce qu'il répond :

— Vous pouvez. En répondant à certaines questions qui me tarabustent depuis quelque temps.

Les vieilles mains s'éveillent et s'agitent sur les genoux.

— Des questions ! Mon Dieu, mon Dieu. Vous êtes sûr que c'est à moi que vous voulez les poser ? Je réponds très mal aux questions.

— Il n'est personne d'autre qui puisse répondre aux questions que j'ai à l'esprit.

— C'est très vraisemblable, dit-elle, mais il n'empêche !

— Quelle est la destination de ce Village, Numéro 1 ?

— Destination ? Village ? Quelle bizarre question. Les Villages n'ont pas de destination, ils ont des habitants.

— De cette organisation, alors.

De nouveau, Grand-Mère se lève et gagne le milieu de la pièce comme si, presbyte, elle ne pouvait l'observer attentivement que de loin.

— Organisation est un mot tellement affreux. Mais j'imagine qu'il est adéquat. Quel est le but de toute organisation, Numéro 2 ? Croître. Et perpétuer son existence. Nous désirons croître autant que nous le pouvons, exister aussi longtemps que nous le pourrons. Et, encore que ce ne soit pas à moi de le dire, je crois que nous pouvons être fiers de toutes nos réalisations à cet égard. Mais ce n'est pas le moment de nous endormir sur nos lauriers !

— Depuis combien de temps le Village est-il installé ? Quand donc l'organisation a-t-elle commencé à exister ?

D'un index osseux, fronçant les sourcils, elle tapote ses lèvres puis pousse un soupir.

— Désolée, mais j'ai une bien pauvre tête pour les dates. J'espère que ce n'était pas une de vos questions importantes.

— Est-ce que vous êtes venue dans le Village ? Ou est-ce que vous l'avez fait ?

— Je l'ai fait.

Modeste sourire comme si l'on venait une fois de plus de lui présenter mille compliments pour son merveilleux quatre-quarts à l'ananas.

— Vous... qui êtes-vous ?

— Mais, vous le voyez, Numéro 2 ! Je suis ce que je semble être, rien de plus, rien de moins.

Elle secoue la tête, tant il est absurde d'avoir à expliquer quelque chose d'aussi évident.

— Je suis Numéro 1.

Un souvenir lui revient de son lointain, lointain passé. Il revient de l'école en autobus, la nuit est tombée. Il est assis tout seul sur une banquette. Tandis qu'il s'hypnotise sur les bandes blanches qui défilent au milieu de la route, d'autres enfants se sont mis à chanter une ritournelle sans fin : « On est ici pasqu'on est ici, pasqu'on est ici pasqu'on est ici pasqu'on est ici, pasqu... »

Et il se demande si c'est bien l'unique explication de l'existence du Village : *Pasqu'il est ici*. Peut-être a-t-il possédé jadis un but, une fonction ; mais avec les années, tout cela a été oublié, ou perdu. Et

d'ailleurs, recommençant à serpenter à travers son labyrinthe personnel dans le vide blanc de la pièce, est-ce que Grand — Mère, Numéro 1, n'est pas en train de mimer une recherche ? On dirait qu'elle soulève des coussins, qu'elle regarde derrière des pendules, examine des rayonnages poussiéreux à la recherche de quelque chose qu'elle est certaine d'avoir égaré sans trop savoir ce que c'est. Ses lunettes peut-être ? Son tambour à broder ? Son dentier ?

Et puis – mais bien sûr ! — elle le trouve dans la poche de sa robe : son tire-bouchon de platine !

— Vous pouvez au moins répondre à la question suivante, demande-t-il. Qui dirige ce Village, qui fait ses lois ? Qui nous juge ?

— Moi, Numéro 2, dit-elle d'un ton sévère. Vos questions deviennent de plus en plus superflues.

— Soyez patiente, je n'en ai plus pour longtemps. Comment vous y prenez-vous ?

Elle fixe l'extrémité renflée du tire-bouchon. Ses rides se disposent pour former une expression de mécontentement.

— En déléguant l'autorité, Numéro 2. En vous la déléguant à vous.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ? Pourquoi avez-vous voulu que moi, je devienne Numéro 2 ?

— Je ne l'ai pas voulu. Vous êtes Numéro 2. Vous l'êtes. En aurez-vous bientôt terminé avec ces sottes questions et puis-je à mon tour vous dire quelque chose ?

Est-il prêt à s'avouer battu ? De toute manière, il ne s'est jamais attendu à remporter cette partie-là de leur confrontation. Il est donc temps de passer à la seconde partie, celle (il sourit sombrement) qu'il est assuré de remporter.

Numéro 1, interprétant son sourire comme un signe d'acquiescement, se met à lui parler en agitant énergiquement le tire-bouchon de platine comme un doigt accusateur.

— Numéro 2, je dois dire que vous me décevez beaucoup, aujourd'hui, vous me décevez énormément. Votre attitude me conduit à penser que votre conversion n'a été que...

Elle voit la tension de la cuisse, l'imperceptible déplacement du torse. Elle porte le tire-bouchon à sa bouche et mord vigoureusement son extrémité renflée. Mais elle n'a pas été tout à fait assez rapide. Quand l'onde sonore de l'explosion emplit toute la pièce, il a déjà eu le temps de bondir hors de l'alcôve où il était assis une fraction de seconde auparavant.

Il se relève du plancher immaculé sur lequel il s'est aplati et cligne des yeux pour éclaircir sa vision. Numéro 1 s'est retirée à l'extrémité de la pièce et tripote son tire-bouchon.

Derrière lui, à la place de l'alcôve, un rectangle d'un noir

parfait occupe un bon tiers du mur qui s'est anéanti.

— J'aimerais vraiment savoir où vous voulez en venir, Numéro

2.

— Et moi, j'aimerais bien savoir ce que vous venez de faire.

— Ne m'approchez pas ! Ne m'approchez pas, ou je recommence !

Elle brandit le tire-bouchon d'un air menaçant mais il continue de marcher sur elle sans se laisser impressionner. Il n'y a plus d'alcôve, maintenant, et elle hésitera certainement à faire fonctionner un piège dans les mâchoires duquel elle risquerait d'être prise en même temps que lui.

— Mur ! se met-elle à hurler. Mur !

Sans produire aucun son, elle frappe l'extrémité de son tire-bouchon contre la dure surface blanche. Et soudain, sans l'ombre d'une transition, les quatre murs, le plafond, le plancher, tout à l'exception du rectangle noir qui a remplacé l'alcôve, se transforment en quelque chose de plus étrange encore que le vide. Sous ses pieds, au lieu du sol horizontal, une masse mouvante et tremblotante de roses et de violets veinés de gris, semés comme l'océan de paquets d'écume blanche, parcourus de millions de bulles. Les murs et le plafond ont pris la même apparence mouvante d'entrailles répandues mi-animales, mi-végétales, enchevêtrement vivant de tentacules, de tiges et de pétales. Mais sous ses pieds, qui semblent pourtant fouler l'immonde ragoût rose, le sol paraît aussi ferme qu'avant.

Une illusion, comme d'habitude, une illusion de plus.

Numéro 1 continue d'assener des coups silencieux de son tire-bouchon contre la masse mouvante qu'est devenu le mur et de hurler hystériquement :

— Mur ! Mur !

Il saisit la main qui se crispe autour du tire-bouchon. Elle se débat aussi faiblement qu'un enfant. Elle le foudroie d'un regard où brille une haine absolue.

— Comment osez-vous ! hurle-t-elle, comment osez...

Avec un petit craquement sec, la main se brise à la hauteur du poignet. Sa bouche s'ouvre pour un petit cri d'horreur étouffé. Elle cesse de se débattre.

Instantanément, les images qui palpitaient tout autour d'eux se réduisent jusqu'à ne plus former qu'un carré minuscule enchâssé, comme une céramique, au milieu de chaque paroi.

Sur le plancher blanc, la main brisée écarte lentement les doigts. Le tire-bouchon s'en échappe. Là où elle a été sectionnée, on voit l'enchevêtrement des tubes et des fils électriques qui la faisaient fonctionner.

Son poignet, là où la main en a été détachée, émet une tonalité

qui rappelle le signal « occupé » du téléphone. Son poignet bourdonne, murmure contre une chorale d'enfants qu'on entendrait au loin, très loin, un murmure qui se fait de plus en plus aigu jusqu'à la barrière de l'inaudible.

CHAPITRE XX - ADIEU, ADIEU, ADIEU

Grand-mère élève son moignon et le contemple avec curiosité.

— Pour l'amour du Ciel ! Qu'est-ce que...

Un deuxième rectangle noir s'est formé en face du premier. La guillotine se relève pour livrer le passage à une patrouille, deux patrouilles de gardes. Ils entrent d'un air décidé, mais la scène qu'ils découvrent dans la pièce blanche les désarçonne. Ils s'assemblent en cercle, se massent autour de la main brisée, dont un doigt continue de gigoter sans raison.

L'un des gardes se baisse et ramasse le tire-bouchon de platine. Il le présente d'abord à Numéro 2 qui le refuse en secouant la tête, puis à la vieille dame, qui tend étourdimement pour le recevoir le bras dont la main qui tenait le tire-bouchon vient d'être arrachée.

Moquant d'un petit bruit de bouche sa propre étourderie, elle le prend alors de la main qui lui reste et le place dans la poche de sa robe.

— Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! se lamente-t-elle. Quelle horreur ! Alors que tout allait si bien. J'espère sincèrement que vous voudrez bien excuser...

Elle tente d'indiquer l'objet obscène qui traîne sur le plancher sans avoir à le montrer grossièrement du doigt.

— Je ne sais évidemment pas qui... dans toute cette confusion...

D'un air implorant, elle se tourne vers le seul homme présent dans la pièce qui semble un monsieur bien :

— Auriez-vous l'extrême obligeance de m'avancer ce siège ? Mes jambes, vous savez, ne sont hélas plus ce qu'elles étaient.

Reprenant un peu de courage, les gardes ramassent la main sur le plancher et la font circuler.

La doctoresse fait son apparition sur le seuil, toute de blanc vêtue dans ce cadre noir comme une peinture sur velours.

— Ça suffit comme ça ! lance-t-elle aux gardes qui sursautent.

Agiterait-elle un caducée sous leur nez qu'elle ne serait pas une incarnation plus impressionnante de la Science médicale dans toute son autorité. Du doigt, elle indique la main.

— Remettez immédiatement ça où vous l'avez trouvé et quittez cette pièce que nous puissions...

Ses facultés d'improvisation menaçant de lui faire défaut, elle se tourne vers lui. Il vient à la rescousse avec une autorité (n'est-il pas le vice-roi ?) qui n'a rien à envier à la sienne.

— Pour que nous puissions discuter ce qu'il convient de faire maintenant. Et dépêchez-vous, s'il vous plaît, nous sommes dans une

situation de crise.

Quand ils se retrouvent seuls, c'est la vieille femme qui parle la première.

— Serait-ce trop vous demander... une tasse de thé... voulez-vous ?

La perte de sa main semble l'avoir ramenée complètement du personnage de Numéro 1 au rôle moins exigeant de Grand-Mère Zinzin.

— Avec un nuage... de lait... et un morceau...

— Que s'est-il passé ? demande Numéro 14 en essayant d'apercevoir le moignon que voilent discrètement les franges de la manche de crêpe.

— Une panne, dirait-on.

— Oh, mais elle n'est pas...

La doctoresse pose la main sur la poitrine creuse de Grand-Mère, pour plus de sûreté.

— Elle a un cœur, c'est indiscutable.

— Ou un truc quelconque.

— Vous pouvez le sentir, il bat.

— J'aime mieux pas.

Geignarde, Grand-Mère cherche à retenir l'attention de cette jolie dame aux cheveux blancs.

— Ma chère, si vous voulez bien me prêtez votre bras une toute petite minute... c'est à deux pas. Et je me sens tellement...

Elle hoche du chef.

— Bref, je ne suis plus moi-même, ma chère.

— Nous allons vous mener à un bon lit bien chaud, Grand-Mère.

— Vous croyez ? demande-t-il d'un air de doute.

— Vous avez autre chose à proposer ?

Ses regards vont de Grand-Mère à la main que le garde a reposée sur le sol, de celle-ci à la doctoresse, de la doctoresse à Grand-Mère. Bah ! même si c'est un robot, son état force la pitié et la doctoresse semble persuadée qu'elle est (au moins partiellement) humaine.

Une voix étrangement basse, comme enregistrée sur une bande que l'on passerait trop lentement, surgit soudain de nulle part dans la vacuité blanche qui les entoure.

— Je désire faire connaître qu'en cas de décès (nouveau ralentissement, on dirait le coassement d'une grenouille géante) dduu mumméhôô hon tououtes lêêê meuh ! zûûû (soudaine accélération qui fait repasser la voix de la grenouille à la basse, de la basse au ténor, du ténor au soprano) ont été prises pour assurer l'anéantissement du Village et de...

Le message se termine par un ululement de flûte.

— Eh bien, voilà qui devrait emporter la décision.

Numéro 14 se courbe avec un soupir pour récupérer la main sur le plancher.

— Je ferais mieux de voir si je peux remonter ça. Bon sang ! Vous allez devoir partir à toute vitesse sans que nous ayons pu passer une seconde ensemble.

— Ah oui ? Si vite que ça ?

— Nous ne voudrions pas que le monde entier, ou je ne sais trop quoi, soit détruit par une gigantesque explosion, à cause de vous.

— La vieille est toujours debout. Elle ne me semble pas en danger de mort plus immédiat que d'habitude.

— Ma foi, avant de savoir comment elle a été... assemblée, je ne m'aventurerais pas, moi, à faire des pronostics. Sans compter qu'elle ne restera pas indéfiniment en état de choc, et que vous feriez mieux d'avoir disparu quand elle se sentira de nouveau « elle-même ». Votre bizarre petit valet de chambre muet vous attend dehors avec votre voiture.

— De plus en plus vite !

— Oh, non, je l'ai eu sous la main, depuis qu'on vous a sorti de cet aquarium.

— Je vous dois des remerciements pour ça, vous savez.

— Je m'attendais à être remerciée.

— Je vous remercie, Numéro 14, pour ce sabotage.

— Je vous en prie. Savez-vous que pendant tout ce mois, pendant que vous avez été Numéro 2 – et quel épouvantable chef scout de Numéro 2 vous avez fait ! — j'ai eu horriblement peur de m'être trompée de fil. Dans le passé, j'ai toujours compté sur Numéro 28 pour tous ces petits bricolages électriques. Je saignais que votre métamorphose ne fût réelle. Vous avez si bien joué la comédie, que je n'ai jamais pu en être certaine.

— Moi, je n'ai jamais su avec certitude à quel moment on m'avait sorti de ce foutu aquarium. Les rêves étaient absolument aussi réels que vous l'aviez annoncé. Beaucoup plus réels que tout ça.

D'un air songeur, elle regarde l'espace de néant qui les entoure.

— Qui peut dire que c'est réel ? Cela ne porte aucune des écorniflures de la réalité. Je suis sûre que tant que vous demeurerez au Village, vous serez dans le doute. Mais quand vous serez à Londres depuis une semaine, tout recommencera à prendre du poids, de la consistance.

— Y compris vous ?

— Je n'y serai pas, Numéro... je ne sais plus par quel numéro vous appeler...

— Mais alors pourquoi...

— Vous rendre service, alors que je ne serai pas là pour en profiter ? Parce que, comme je vous l'ai dit si souvent, je vous aime. Mais je sais que cela, vous ne le croyez pas, même maintenant. Quittez le Village. Prouvez-vous à vous-même que vous êtes libre. Puis, si pour quelque raison que ce soit, vous désirez me revoir, je serai ici. Je vous attendrai.

— Comme l'appât dans un piège ?

— Vous oubliez donc que vous êtes toujours, officiellement, Numéro 2 ? Vous pouvez aller et venir à votre guise.

— Pas quand Grand-Mère aura recouvré ses esprits.

— Ça, il faut que je le fasse. Je crois à ce que cet enregistrement nous a raconté. C'est tout à fait faisable. Ce genre de détonateur, déclenché par la mort, peut être implanté par le service de chirurgie de n'importe quel grand hôpital, aussi facilement que la radio dans une voiture. S'il s'agissait seulement du Village, je déciderais peut-être de tout laisser sauter, mais je suis sûre que Numéro 1 a prévu une sortie beaucoup plus grandiose que cela. C'est pourquoi je me sens tenue de faire tout ce que je peux. Mais quant au désir que Grand — Mère pourrait avoir de se venger de vous, je crois avoir acquis une pratique suffisante de la manipulation du cerveau des gens pour la persuader que les choses se sont passées tout autrement. Elle pensera vous avoir envoyé en mission, une mission nébuleuse mais parfaitement primordiale. De telle sorte que si jamais vous éprouvez de la nostalgie...

— Si c'est le cas, je reviendrai. Mais c'est un « si » vraiment très mince, je ne vous conseille pas de fonder beaucoup d'espoir dessus.

— Eh bien, dans ce cas, ça me servira de leçon, pour une prochaine fois. Vous avez meilleure opinion de moi, maintenant, n'est-ce pas ? Accordez-moi au moins cela.

— Oh, je suis prêt à vous accorder beaucoup plus que cela. Mais il n'empêche que le problème demeure de savoir dans quelle mesure vous vous êtes livrée sur moi à des manipulations cérébrales.

— Ça, mon cher, vous n'y pouvez rien. Le problème existe une fois pour toutes quand on s'est embarqué dans ce genre d'activité. Le Dr Johnson a proposé la meilleure solution : allez donc donner un coup de pied dans un rocher pour permettre au rocher de prouver à votre pied qu'ils sont aussi réels l'un que l'autre.

Elle retourne la main de Grand-Mère et suit de l'ongle le tracé des tubes et des fils apparents.

— Enfin, dans la plupart des cas, c'est la meilleure solution, ajoute-t-elle avec un petit sourire triste qui n'est destiné qu'à elle-même.

Saisissant l'épaule osseuse de la vieille femme, elle la guide en

direction du rectangle noir de la porte.

Sur le seuil, Gran-Mère se retourne ; une lueur d'intelligence brille de nouveau dans ses yeux.

— Je me souviens maintenant ! Je me souviens de ce que j'avais à dire !

Personne ne semble décidé à lui demander ce qui lui est ainsi revenu.

— Jeune homme, dit-elle de sa voix la plus hautaine, vous faites le thé comme un cochon.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I - LE GRAND HÔTEL

CHAPITRE II - UN ALLER-RETOUR POUR CHELTENHAM

CHAPITRE III - LE VILLAGE

CHAPITRE IV - LES VILLAGEOIS

CHAPITRE V - QUELQUE CHOSE DE BLANC

CHAPITRE VI - QUELQUE CHOSE DE BLEU

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE VII - LA REMISE DES CLEFS

CHAPITRE VIII - DEUX FOIS SIX

CHAPITRE IX - DANS LA CAGE

CHAPITRE X - AU BUREAU

CHAPITRE XI - SUR LA RÉTINE

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XII - DÉSIGNATION D'UN CANDIDAT

CHAPITRE XIII - NUMÉRO 41

CHAPITRE XIV - NUMÉRO 14

CHAPITRE XV - MESURE POUR MESURE

CHAPITRE XVI - L'ACTE V ET LA SUITE

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XVII - LA CONVERSION

CHAPITRE XVIII - L'ŒUF DE MARBRE

CHAPITRE XIX - LA PIÈCE BLANCHE

CHAPITRE XX - ADIEU, ADIEU, ADIEU

[1] A mi-chemin entre l'accent anglais et l'accent américain (*N.D.T.*)

[2] Jeu de mots intraduisible sur *The Rime of the Ancient Mariner* (Le Dit du Vieux Marin) de Coleridge et le mot « crime » (*N.D.T.*)